
3 1761 07322817 3

LA MALIBRAN

DANS LA MÊME COLLECTION



Parus :

COROT — FAVART ET MADAME FAVART — FROMENTIN
GAULTIER-GARGUILLE — CARPEAUX — LA MALIBRAN
GAVARNI

En préparation :

SCHUMANN — MICHEL-ANGE — LISZT



La Malibran.

(Lithographie de W. Sharp, d'après le tableau de John Hayter.)

LES ÉCRITS ET LA VIE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DES GRANDS ARTISTES
(PEINTRES, SCULPTEURS, MUSICIENS, COMÉDIENS)



LA MALIBRAN

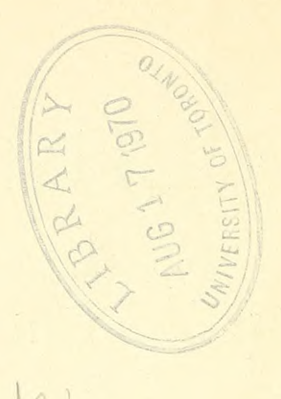
par

CLÉMENT LANQUINE

33 gravures et portraits



Sociétés des Éditions
LOUIS-MICHAUD
168, boulevard Saint-Germain, 168
PARIS



LA MALIBRAN

I

LA TYRANNIE PATERNELLE. — PREMIERS SUCCÈS

Le 24 mars 1808, naquit à Paris, rue de Condé, nº 3, dans une vieille maison dont on remarque encore les balcons de fer ouvragé, celle qui, sous le nom glorieux de Maria Malibran, devait éblouir le monde par une carrière aussi radieuse que brève, et dont la fin tragique devait arracher à Musset des *Stances* immortelles.

Le hasard seul avait déterminé le lieu de sa naissance. Marie-Félicité Garcia était fille, en effet, de parents espagnols. Son père, Manuel Garcia (1), était un ténor déjà fort réputé, et sa mère une comédienne de grand mérite. La jeune Maria fut, on le voit, une véritable enfant de la balle.

Désirant étendre hors de sa patrie la rapide célébrité qu'il s'y était acquise, et soucieux avant tout d'obtenir la consécration de Paris, Manuel Garcia s'y était rendu avec sa femme et son fils (2). Il avait débuté au Théâtre-Italien le 11 février 1808, et ne tarda pas, dit Fétis (3), à y devenir « le chef de la troupe chantante, composée d'artistes distingués qui possédaient un talent pur, mais un peu froid; Garcia les échauffait de sa verve indomptable. Garat, bon juge des qualités et des défauts des chanteurs, disait alors de

(1) Né à Séville, le 22 janvier 1775.

(2) Ce fils, âgé de deux ans à peine, portait le même prénom que lui, et devait, sous sa direction, devenir un maître de chant remarquable.

(3) F.-J. Fétis. *Biographie universelle des musiciens et Bibliographie générale de la Musique.* Article *Garcia.*

lui : « *J'aime la fureur andalouse de cet homme, elle anime tout.* » Il était incomparable dans le rôle du don Juan de Mozart, dans celui d'Otello, et il devait l'être, plus tard, dans celui du comte Almaviva, du *Barbier*, que Rossini écrivit pour lui.

Maria avait trois ans environ lorsque son père l'emmena, avec toute sa famille, en Italie. En 1813, elle joua, à Naples, au théâtre des *Florentins*, le rôle de l'enfant dans l'*Agnese* de Paër. Après quelques représentations de cet ouvrage, elle en avait si bien retenu la musique, s'il faut en croire Fétis, qu'elle se mit tout à coup à chanter la partie d'Agnese dans le beau duo du second acte, et que le public applaudit à cette audace de bon augure (1).

Ses deux premiers maîtres furent français : elle commença, en 1814, à étudier le solfège sous la direction de Panseron, tandis qu'Hérold lui enseignait le piano. Mais son véritable éducateur musical fut son père. Toute jeune, elle le suivait déjà dans les maisons particulières où elle chantait, avec lui et les autres membres de la famille, des *San-Antons* espagnols et différentes saynètes, fruits de l'imagination extravagante de Garcia. Dans l'une d'elles, les voix devaient, à un moment, imiter les bruits variés de la boutique d'un maréchal-ferrant ; dans une autre, l'agitation d'une ville assiégée. Maria, dans cette dernière, *faisait le canon* ! Avant l'exécution de ces fantaisies excentriques, Garcia avait l'habitude de frapper un accord sur le piano pour donner le ton ; il chantait ensuite, sans aucun accompagnement, la scène entière avec ses enfants et sa femme ; puis, le morceau fini, il frappait un nouvel accord, et les auditeurs constataient avec saisissement que les voix n'avaient pas dévié d'un quart de ton.

Pourtant, Maria fut bientôt soumise à des études d'un ordre plus élevé, et son père, dès ce moment, ne lui laissa plus chanter que des exercices.

Après de successifs et rapides séjours en Italie, en France

(1) F.-J. Fétis, *ibid.* Article *Malibran.*

et en Angleterre, Garcia était revenu se fixer pour plusieurs années à Paris, et il y avait ouvert, rue de Louvois, une école de chant qui n'avait pas tardé à acquérir une grande vogue.

C'est alors qu'il commença à assujettir sa fille aux exigences de sa rude méthode.

Nulle initiation artistique ne fut plus douloureuse.

Maria avait l'âme naturellement musicienne, mais elle n'arriva pas sans de violents efforts à surmonter les difficultés que lui opposait un instrument rebelle. Sa voix était faible d'abord : elle n'acquit que peu à peu et par un travail acharné son étendue extraordinaire. Les cordes basses se trouvaient naturellement peu développées, les tons aigus étaient durs et rares, le médium très voilé, l'intonation douteuse. Que de luttes, que de patience pour assouplir cet organe indocile et le contraindre à l'entière justesse !

Mais Maria possédait un courage indomptable. Rien n'aurait pu l'empêcher d'atteindre le but qu'elle s'était fixé. Et puis, son père la dirigeait, comme il le disait lui-même, « avec un poignet de fer ».

— Il faudra bien que cette voix sorte enfin ! s'écriait-il parfois. Elle est là, je la sens, je la devine.

Souvent, furieux, abandonnant, à bout de patience, la leçon commencée, jetant la partition à la figure de sa fille en larmes, il quittait précipitamment le piano et, les bras levés au ciel comme pour l'appeler à témoin de son infortune, il se sauvait à l'autre extrémité de la maison...

... C'était fini... il en avait assez ! il ne voulait plus l'entendre, la misérable ! Ne venait-elle pas, une fois de plus, de détonner ! Et Garcia, désespérément, se bouchait les deux oreilles.

Mais elle, séchant ses larmes, déjà embrasée, malgré son jeune âge, de la flamme sacrée de l'art, bien résolue à vaincre l'hostilité de la nature, courait après son père, et, le tirant par son vêtement, le suppliait de recommencer.

— T'es-tu entendue fausser, au moins ?

— Oh ! oui, papa.

— A la bonne heure ! recommençons.

Et la leçon reprenait, bientôt interrompue, de nouveau, par les vociférations du terrible père.

— Mais écoute-toi donc, coquine ! Tu n'as donc pas d'oreille ? Tu ne seras jamais qu'une choriste !

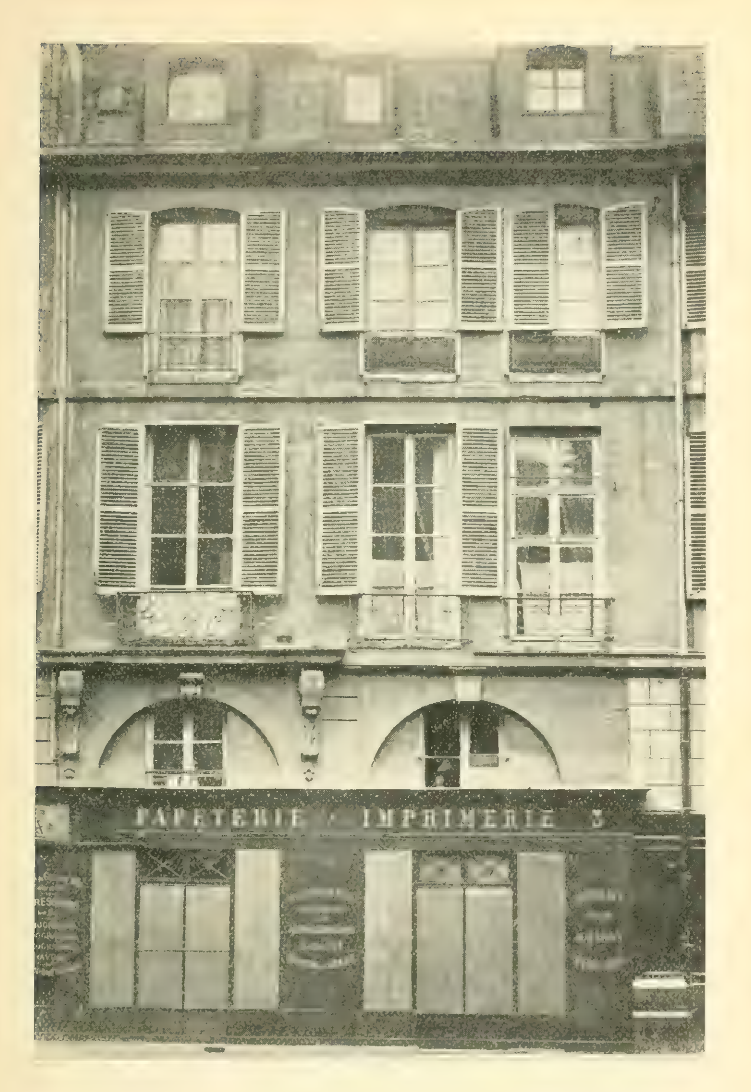
Une choriste ! Le jour où son père lui jeta cette injure — elle avait alors quatorze ans — celle qui, quelques années plus tard, devait être la Malibran, redressa sa petite tête avec fierté :

— Cette choriste aura plus de talent que vous ! s'écria-t-elle dans un beau mouvement de révolte.

Maria, à cette époque, avait une apparence frêle et chétive, et elle conserva même plus tard cet aspect délicat, bien qu'il eût été difficile de trouver une femme capable de supporter tant de fatigues et de privations. Seule sa nervosité la soutenait. Quelquefois, son corps exténué cédait. Elle s'évanouissait alors, et on l'aurait crue morte. Mais son âme vaillante se réveillait bientôt, et Maria se relevait, prête à affronter de nouvelles épreuves.

Impitoyable pour la faiblesse de cette enfant, Garcia la contraignait à un labeur sans relâche. Levée avec le jour, elle devait tout mener de front : laver la vaisselle, cirer les parquets, tailler elle-même ses robes, apprendre l'espagnol, le français, l'anglais, l'italien, le piano, la composition musicale, le chant — sans compter le dessin, l'équitation et l'escrime ! Ajoutons à cela l'inévitable accompagnement de taloches, car Garcia ne se contentait pas de récriminations et de réprimandes : il fut pour sa fille un maître de premier ordre, mais grossier, tyrannique, et se laissant aller pour la plus légère faute à des accès de brutalité féroce.

On raconte que souvent les passants, en traversant la rue que Garcia habitait à Paris, entendaient des cris de femme déchirants. Ils s'élançaient, prêts à porter secours à la malheureuse. Mais les voisins les arrêtaient en souriant : « Ne



Maison natale de La Malibran, 3, rue de Condé, Paris.

vous effrayez pas, leur disaient-ils, c'est M. Garcia qui fait chanter sa fille. »

Une anecdote d'une authenticité plus certaine nous est fournie, à ce sujet, par la comtesse Merlin, élève elle-même de ce professeur barbare et grande amie de Maria (1). Je la tire du livre de souvenirs pleins de charme et d'intérêt qu'elle nous a laissé sur la vie de l'illustre cantatrice (2).

« J'étudiais un soir, dit la comtesse Merlin, un duo avec Maria. Garcia écrit un passage et lui dit de l'exécuter... Maria essaie, ne réussit pas, se décourage et dit à son père : « Je ne puis pas. » Le sang arabe de l'Andalou s'allume, et, fixant sur sa fille des yeux étincelants : « Qu'as-tu dit ?... » Maria le regarda, frémit, et joignant ses deux mains, dit d'une voix précipitée : « Je vais le faire, papa. » Et aussitôt elle exécuta parfaitement le trait. Elle me dit ensuite qu'elle ne pouvait concevoir comment le trait avait été fait : « Le regard de papa, ajouta-t-elle, a une telle influence sur moi qu'il me ferait sauter d'un cinquième étage dans la rue, sans me faire mal (3). »

L'influence de Garcia sur sa fille fut, en effet, immense. Il lui donna l'essor sans lequel, peut-être, elle n'eût jamais atteint les sommets où, si splendidement, elle s'éleva. C'est que, sa sévérité excessive mise à part, Garcia était un professeur admirable : ce n'était pas seulement un éblouissant virtuose ; il était, véritablement, musicien jusqu'au fond de l'être.

(1) D'origine espagnole comme les Garcia (elle était née à la Havane), Mercédès de Jaruco avait épousé à Madrid le comte Merlin, aide de camp de Joseph Bonaparte. Son salon à Paris était recherché par tous les dilettanti de la haute société. Protectrice des arts, véritable artiste elle-même, à la voix puissante et agile, la comtesse Merlin connut tous les chanteurs et les musiciens de son temps. Ses différents ouvrages, écrits d'une plume alerte, avec une couleur à laquelle Sainte-Beuve a rendu hommage, sont une mine de curieux renseignements et d'anecdotes piquantes.

(2) Comtesse MERLIN. *Madame Malibran.* Bruxelles, Société typographique belge, Ad. Wahlen et Cie, 1838.

Ce livre a paru la même année, en France (Paris, Ladvocat, 2 vol. in-8°), sous le titre de *Loisirs d'une femme du monde.*

(3) Tome I, page 13.

Quelle preuve plus saisissante pourrait-on donner de sa prestigieuse organisation musicale que ce tour de force réellement stupéfiant, rapporté par M[me] Rossini, qui en fut le témoin et aurait pu en devenir la victime ?

N'étant encore que M[lle] Colbran, celle qui devait plus tard devenir M[me] Rossini se trouva engagée à Naples en même temps que Garcia. La direction du théâtre avait mis à l'étude un opéra que celui-ci trouvait détestable. Aussi affectait-il de suivre les répétitions d'un air détaché, sans se préoccuper le moins du monde de son rôle. Le jour de la répétition générale arrivé, il parut en scène avec son rôle à la main, sans pouvoir en dire un seul mot par cœur.

M[lle] Colbran, effrayée pour la réussite de la pièce, lui dit : « Il est impossible, mon cher, que l'opéra soit joué demain, à moins que vous n'ayez l'intention de nous faire siffler... — N'ayez pas d'inquiétude, lui répondit Garcia, *nous marcherons bien*... Vous savez tous votre rôle, n'est-ce pas ?... — Certainement... — Eh bien ! dit-il en se tournant vers le souffleur, tu ne t'occuperas que de moi ; prononce bien mes paroles, et quant à la musique, je m'en charge. »

Bien loin d'être rassurée, la pauvre M[lle] Colbran ne dormit pas de la nuit, et à peine vit-elle paraître Garcia sur la scène sans son rôle à la main, persuadée comme elle l'était qu'il n'en savait pas une note, qu'elle se mit à trembler, n'osant pas prévoir comment il pourrait s'en tirer... Mais à sa grande surprise, elle entend Garcia chanter une fort jolie cavatine, puis un récitatif très bien ordonné, et ainsi de suite du reste de l'opéra... Mais était-ce bien son rôle ? Nullement. Il avait, dans les répétitions, compris par l'instrumentation la marche de l'harmonie dans l'accompagnement des différents motifs, et, en s'y soumettant, il avait improvisé d'un bout à l'autre tous les morceaux qu'il avait à chanter !

Tel était l'homme. Grâce à ses dons exceptionnels, il put développer jusqu'à l'absolue perfection les merveilleuses qualités naturelles de sa fille, et forger, en l'assouplissant par une méthode

intelligente et sûre, le métal impur encore de sa jeune voix.

Bien mieux. La frayeur que Garcia inspirait à son élève eut au moins un résultat heureux, auquel ce père cruel ne songeait guère.

L'un des plus beaux rôles de la Malibran fut celui de Desdemona, dans l'opéra d'*Otello*. Elle n'y jouait pas la passion et la douleur : elle y aimait, souffrait réellement, et des larmes véritables se répandaient, longuement, à travers ses joues pâles.

Un soir, encore sous le coup de l'émotion violente dont l'avait secouée tant de pathétique flamme, la comtesse Merlin, les yeux pleins de larmes elle-même, dit à son amie au sortir du spectacle :

— Maria, comment peux-tu si bien chanter en pleurant? Comment l'émotion vraie de ta voix ne nuit-elle pas à ton intonation, à la pureté du son?

— Je n'ai pourtant pas fait d'études pour cela, répondit la Malibran avec simplicité; mais lorsque j'étais enfant, je pleurais souvent en prenant ma leçon, et comme j'avais une peur excessive que papa ne s'en aperçût, je me plaçais derrière lui, et je pris l'habitude insensiblement de maîtriser le son de ma voix, tandis que mes larmes coulaient.

« Ainsi, ajoute la comtesse Merlin après avoir raconté cette scène, la sévérité inexorable de son père avait contribué à grandir le talent de Maria... (1) »

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que l'enfance de la cantatrice fut très douloureuse. Les cruelles épreuves que son père lui faisait subir marquèrent son tempérament d'une empreinte ineffaçable, et le souvenir de ses souffrances d'enfant ne fut pas étranger, sans doute, à ces accès de tristesse soudaine qui, plus tard, la saisissaient souvent, sans motif apparent.

En 1824, Maria partit avec sa famille pour l'Angleterre. Elle

(1) Comtesse Merlin. *Madame Malibran*, tome I, page 20.

débuta peu de temps après sur la scène du King's Theatre, de Londres, où son père était engagé. Elle ne s'y fit entendre que d'une façon tout à fait occasionnelle, mais ces débuts modestes ne furent du moins pas insignifiants. « Son apparition sur la scène, dit la comtesse Merlin, fut marquée par une anec-



Comtesse Merlin.

dote plaisante, mais qui fait preuve de cette noble ambition qui fermentait déjà dans son âme, ainsi que de ce courage dédaigneux des obstacles qui se décela à la première occasion. Elle devait chanter avec Vellutti un duo du *Roméo et Juliette* de Zingarelli. Le matin, ils le répétèrent ensemble. A cette répétition, comme aux précédentes, le *musico*, en routier expé

rimenté, chanta la note simple et réserva ses *fioritures* pour le soir, dans la crainte que Maria ne s'avisât de les imiter. Arrivés sur la scène, Vellutti chanta son solo le premier et le surchargea d'ornements; puis, à la fin, un trait neuf et brillant vint enlever les applaudissements des spectateurs. Déjà un regard de triomphe et de pitié de la part du *musico* se répandait sur Maria, lorsque celle-ci, comme un jeune coq de race, s'élance sur l'arène, s'emparant des mêmes traits de Vellutti, leur donne une nouvelle forme et couronne son triomphe par une superbe et hardie improvisation... Aussitôt, et au milieu du trouble que les applaudissements avaient répandu sur tous ses sens, elle sentit... quoi?... une pince de fer qui lui torturait le bras au-dessus du coude... Immédiatement le mot *briccona* (coquine), prononcé par son compagnon à voix basse et avec l'accent de la colère, vint l'avertir d'où partait le coup et lui apprendre de bonne heure qu'il n'y a pas de gloire sans amertume. Je ne sais pas de chanteur, quelles que soient sa réputation et son habitude de l'art, capable de hasarder un tour de force pareil à celui dont la jeune fille donna l'exemple dans cette occasion. Maria n'avait pas seize ans alors (1)... »

Ce n'est que l'année suivante, le 7 juin 1825, qu'eut lieu, toujours au King's Theatre, le vrai début de Maria. Elle y parut dans le rôle de Rosine, du *Barbier de Séville*. La direction du théâtre n'avait fait appel à son concours qu'au dernier moment, et à défaut d'autre interprète : elle dut apprendre en deux jours les récitatifs de son rôle. Sa grande jeunesse, l'expression fraîche et délicieuse de son visage et de sa voix, le naturel de son jeu lui conquirent du premier coup tous les suffrages. Elle fut immédiatement engagée au King's Theatre, jusqu'à la fin de la saison, à des conditions tout-à-fait inespérées. Le second rôle qu'elle interpréta fut celui de Felicia, dans *Il Crociato*, de Meyerbeer, ouvrage représenté à Londres pour la première fois. Maria y obtint un si grand succès

(1) Comtesse MERLIN. *Ibid.*, p. 42.

qu'au terme de la saison londonienne on sollicita sa participation à une série de grands festivals dans les provinces.

D'Angleterre, Garcia passa avec sa famille en Amérique : car c'est lui qui eut la première idée de ces tournées aux États-Unis, devenues depuis si fréquentes : avec sa troupe italienne, il donna, pendant quelques mois, à New-York, — des derniers jours de novembre 1825 au mois d'août 1826, — plusieurs représentations par semaine, que le public yankee suivit avec un engouement passionné. La jeune Maria surtout souleva son enthousiasme : le charme innocent, la grâce frêle et naïve de cette adolescente contribuèrent à son succès au moins autant que sa voix, déjà remarquable et pleine des plus belles promesses.



Mlle Colbran.

Elle « ne craignit pas, dit Castil-Blaze, d'attaquer tous les premiers rôles du répertoire; elle réussit dans le bouffe et le sérieux... Sans aucun secours étranger, la famille Garcia com-

posait une société chantante, et l'on voyait chaque soir Otello, Yago, Desdemona, Emilia, ou bien Almaviva, Figaro, Rosina, Berta, représentés par le père et le fils Garcia secondés par la sœur et la mère. Je crois même qu'un oncle, un *zio*, un *barbo*, comme disent les Vénitiens, était aussi de la partie et remplissait les rôles d'Elmiro et de Bartolo dans cet opéra de famille (1). »

Le reste de la troupe consistait en faibles auxiliaires, que Garcia ne dirigeait pas toujours sans difficulté, s'il faut en croire l'anecdote suivante, rapportée par Castil-Blaze :

« Dans une représentation de *Don Giovanni*, de Mozart, dit-il, le chœur, l'orchestre, les acteurs subalternes, Américains, naturels du pays et tant soit peu sauvages, se troublèrent de telle sorte que la strette du premier finale tourna subitement au charivari. Garcia s'efforçait en vain de ramener l'ordre, de rétablir la mesure, l'ensemble et l'intonation ; sa troupe indisciplinée avait pris le mors aux dents et ne pouvait sentir la bride ni l'éperon ; chacun vociférait, hurlait au hasard... Tout à coup Garcia, l'épée à la main, abandonnant son rôle de Don Giovanni pour s'emparer de celui du chef de musique, s'avance jusqu'à la rampe et s'écrie : — C'est une infamie, un crime de lacérer ainsi le chef-d'œuvre de Mozart ; arrêtez, arrêtez ! Paix-là ! Silence ! A vos places et recommençons... Ce *quos ego*, qu'une voix tonnante lançait, remit tout le monde au port d'armes. Le silence rétabli dans les rangs, chacun reprit le poste qu'il occupait avant la mêlée générale. Recommencé, conduit avec plus d'attention et de soin, le finale arriva jusqu'à sa dernière mesure sans encombre apparent ; et le public salua cette revanche, prise à l'instant même de la déroute, par des applaudissements unanimes, des transports d'enthousiasme,

(1) Castil-Blaze. *Théâtres lyriques de Paris : l'Opéra-Italien de* 1848 *à* 1856. Paris, Castil-Blaze, 9, rue Buffault, 1856. Page 392.

adressés à l'armée chantante, sonnante, et surtout à son brave et prudent général... (1). »

En dépit de quelques alertes de ce genre, tout allait le mieux du monde, lorsque se produisit un événement qui vint brusquement changer la face des choses, et qui devait être pour Maria gros de conséquences funestes.

(1) *Ibid.*, p. 364.

II

M. MALIBRAN — LA MALIBRAN A PARIS

Un banquier français établi à New-York, François-Eugène Malibran, demanda la main de Mlle Garcia. Il était âgé d'une cinquantaine d'années et elle n'avait pas dix-huit ans. On a prétendu qu'une alliance aussi disproportionnée répugnait à Maria, et qu'en agréant les hommages de M. Malibran, elle n'avait fait que céder aux injonctions de son père, séduit par la réputation de fortune du banquier. C'est tout le contraire qui se produisit : Garcia repoussa la demande de M. Malibran, et Maria, qui désirait vivement ce mariage, dut, pour vaincre la résistance de son père, soutenir contre lui une lutte acharnée. Aimait-elle M. Malibran? Elle semble n'avoir pas elle-même très bien lu dans son cœur. Il est probable que, lasse de subir l'oppression de l'autorité paternelle, elle souriait surtout à l'idée de secouer ses chaînes, sans se douter, dans son inexpérience, qu'elle allait, en les brisant, river la plus lourde de toutes...

Il est, en tout cas, hors de doute que Maria accueillit avec empressement les avances de M. Malibran. M. Martial Teneo a eu la bonne fortune de retrouver un certain nombre de lettres d'elle, datant de cette époque de sa vie, qui sont, à cet égard, tout à fait probantes (1). Chaque jour, à l'insu de ses parents,

(1) Il les a publiées dans la *Grande Revue* (année 1904), en un substantiel article intitulé : *La Malibran d'après des documents inédits.*

Maria écrivait au banquier les billets les plus tendres : « Mon bien-aimé Eugène, lui disait-elle dans l'un d'eux, je me sens de plus en plus attachée à vous, et ne sais comment l'exprimer : je vous prie, en grâce, de venir demain à la même heure qu'aujourd'hui, et de me dire exactement tout ce qui s'est passé entre vous et mes parents. Bon Eugène, je crois que plus je vous vois, plus je suis auprès de vous, et plus je suis enchantée de vous. Oh ! chérissez-moi, aimez-moi, pensez à moi, et rêvez sans cesse de votre fidèle amie. » Elle se plaint, une autre fois, d'avoir elle-même donné lieu à ce que celui qu'elle « adore » soit parti sans seulement lui dire adieu. Elle se déclare jalouse d'une jeune fille avec qui il a dansé la veille. « Douter d'être aimée, dit-elle, c'est le rêve lourd qui suffoque mon cœur. » Une autre lettre se termine par un charmant enfantillage d'amoureuse : « Adieu, écrit-elle à son « cher Eugène », bm, bm, bm, tiens, voilà trois baisers que je t'envoie, et une demi-feuille en blanc, pour que tu t'en imagines autant que tu voudras. »

Garcia, cependant, ne se laissait pas fléchir. « Mme Garcia, douce personne, comme un ange de paix, tâchait de calmer la violence de caractère de son mari ; mais la tempête devenait de jour en jour plus forte. Un soir, on jouait *Otello*. La matinée avait été marquée par des scènes violentes. Maria chantait le rôle de Desdemona et son père celui du Maure. Au moment où celui-ci, les muscles contractés, les yeux étincelants, s'approche de sa femme pour la tuer, Maria s'aperçoit que le poignard qui brillait dans la main de son père est un véritable poignard. Elle le reconnaît, la lame est bonne... Son père l'avait acheté d'un Turc et examiné devant elle peu de jours auparavant. Maria croit déjà sentir le froid du fer dans sa poitrine... Épouvantée, hors d'elle-même : « Papa ! papa ! s'écrie-t-elle, *por Dios, no me mate* (1) ! » Il n'en était rien, comme on peut le croire : le poignard du théâtre étant brisé,

(1) Pour Dieu, ne me tuez pas !



Emmanuel Garcia dans le rôle d'Otello.

Garcia y avait simplement substitué le sien... Et le public? Oh! le public prit la chose en très bonne part. Il crut cette frayeur une partie du rôle de Maria et s'imagina que l'espagnol était de l'italien (1). »

Les instances de Maria, les offres brillantes de M. Malibran

(1) Comtesse MERLIN. *Madame Malibran*, tome I, p. 45.

finirent pourtant par avoir raison de l'opposition de Garcia. Maria, nous affirme la comtesse Merlin, éprouvait, en ce moment, une espèce de dégoût pour la vie de théâtre, qu'elle devait plus tard aimer passionnément : aussi M. Malibran lui avait-il assuré qu'en se mariant elle aurait une existence indépendante, et qu'il la retirerait de la scène. De plus, pour indemniser M. et Mme Garcia de la perte du talent de leur fille, il devait, dans l'espace d'un an ou deux, leur verser une somme de 100.000 francs (1).

Le père céda, et le mariage eut lieu. Il fut conclu le 23 mars 1826, devant le consul de France à New-York. Garcia donnait à sa fille une dot de 50.000 francs.

C'est cette somme surtout que le banquier avait convoitée en épousant Maria. La dot de sa femme ne retarda que de quelques semaines l'écroulement de sa fortune. A peine deux mois s'étaient écoulés après le mariage, que M. Malibran fit faillite, sans avoir pu accomplir aucune de ses promesses.

Garcia, au paroxysme de la colère, craignant, s'il restait plus longtemps à New-York, de tuer son gendre, partit avec toute sa troupe pour le Mexique. Et la pauvre Maria, subitement séparée de sa famille, resta seule dans ce pays étranger, unie à un homme qui n'avait plus, pour vivre, d'autre ressource que le talent de sa femme.

Alors se révélèrent, dans toute leur force, l'énergie résolue, l'intrépide courage de Mme Malibran, en même temps que la délicatesse et la générosité de son caractère. Après la faillite de son mari, loin de lui tenir rigueur de ses mensonges intéressés, de la chute misérable de tant de chères illusions, elle ne songea qu'à soulager sa détresse. La troupe italienne de Garcia ayant quitté les États-Unis avec son chef, Mme Malibran vint à bout d'en former une nouvelle, et chaque soir, grâce à elle, une somme importante tomba dans la caisse de

(1) Comtesse Merlin. *Ibid.*, p. 118.

son mari, lui permettant de désintéresser quelques-uns de ses créanciers les plus pressants.

De New-York, Maria se rendit à Philadelphie, pour y donner quelques concerts. Mais elle n'y obtint pas le succès qu'elle espérait. « J'ai les *blue devils* horriblement aujourd'hui, écrivait-elle à son mari ; j'ai les nerfs agacés d'une manière guignonante. J'aurais bien voulu me pendre... à ton cou... mais bernique. » Elle appelait Malibran son « cher petit chou » et se plaignait de la longueur insuffisante de ses lettres : « Fais-moi le plaisir, lui disait-elle, de ne pas m'écrire en demi-feuilles, mais en quatre pages (1). » Et toujours elle lui adressait la plus grande partie de l'argent qu'elle gagnait.

Malgré tout, la situation de M. Malibran ne s'améliorait guère : le gouffre était trop profondément creusé pour pouvoir être comblé si vite et si facilement Désirant fournir une aide plus efficace à celui dont elle portait le nom, Maria résolut de rentrer en Europe et de tenter de conquérir Paris, la ville où elle était née, qu'elle aimait entre toutes, et qu'elle savait éminemment accueillante à l'art et aux artistes.

Elle quitta New-York dans les premiers jours de novembre 1827, accompagnée par son beau-frère, M. Chastelain (2), et, au commencement de décembre, elle était à Paris, où elle s'installa dans la famille Chastelain, rue Neuve-Saint-Eustache, 23.

Le moment approchait où son talent allait, pour jamais, sortir de l'ombre (3).

(1) Martial Teneo. *Grande Revue*, 1904.

(2) M. Chastelain était marié à la sœur de M. Malibran. Dans une lettre écrite à son mari pendant la traversée, Mme Malibran lui parle de cet « ennuyeux » beau-frère, qui en route « est constamment malade et ne fait que cracher d'une manière à faire vomir ».

(3) « La mésaventure de Mme Malibran, dit Castil-Blaze (*L'Opéra Italien*, p. 393), fut un coup de bonheur pour l'art musical. Les cantatrices sont des moines d'une autre espèce à qui le mariage devrait être sévèrement interdit. Quand elles sont assez peu sages pour accepter un mari, quand elles rongent leur frein au coin du foyer conjugal, déplorant leur folie, ce qui peut leur arriver de plus heureux, c'est une volée de coups de la part

Mme Malibran n'avait pas vingt ans quand elle arriva à Paris. Elle l'avait quitté si jeune, qu'elle n'avait pu encore y former des relations d'amitié. Aussi, en y revenant au bout de quelques années, s'y trouva-t-elle complètement isolée. Se souvenant de l'intérêt que la comtesse Merlin lui avait témoigné dans son enfance, elle alla frapper à sa porte.

« La pauvre créature, dit Mme Merlin, lancée d'au delà des mers, se trouvait sans guide, sans protections, sans argent, dans un dénûment presque complet, et m'apparut avec ses beaux cheveux noirs et soyeux, tombant en longues boucles sur ses épaules, une étroite et courte robe de mousseline, ses beaux yeux, ses lèvres qui respiraient la force et la jeunesse, ses vingt ans et son immense talent. Tout cela me frappa de vertige !... La pitié, l'intérêt, l'admiration se partagèrent tour à tour mon cœur. Je la mis au piano, je la trouvai adorable. Elle voulut chanter un duo avec moi, puis, au milieu du duo, elle s'arrêta tout à coup et, me sautant au cou, les larmes aux yeux... « Oh ! papa ! Que vous me rappelez l'école de papa, et que nous nous entendons bien ! » Puis elle continua à chanter. C'était un mélange d'âme, d'enfantillage, de sublime talent, incompréhensible. Le soir, j'allai aux Italiens. Encore dans le ravissement de ce que je venais d'entendre, j'en parlai à plusieurs amis... « C'est une merveille, je vous assure, qui fera époque dans le monde musical. — Mais pourtant on n'en a pas encore parlé. Sa réputation serait déjà venue jusqu'à nous, etc. — C'est un colosse, vous dis-je, c'est la musique incarnée... — Bah ! je parie que c'est le sang espagnol qui la rehausse à vos yeux. — Il y a quelque chose de cela, mais pas comme vous l'entendez. Je suis fière de penser qu'une si belle organisation ait été trempée avec du sang espagnol, et voilà tout.

du maître qu'elles se sont donné, ou bien l'inondation, l'incendie, la grêle, qui viennent ruiner de fond en comble cet époux, véritable instrument de dommage. Toutes celles qui se jettent dans cet abîme n'y restent pas, témoin la *diva* Marietta ; elle fut rendue au théâtre, et c'est à Paris que son talent, devenu merveilleux, fera sa première explosion. »

Enfin, l'avenir justifiera, n'en doutez pas, mes prévisions. » Peu de jours après, je réunis chez moi, le matin, une sorte de jury musical, composé en partie des incrédules. Ils furent, comme je m'y attendais, étonnés et charmés à la fois de la voir et de l'entendre. Maria était belle de son talent sur la scène, mais son véritable triomphe était dans les improvisations intimes. C'était là où, livrée à ses propres inspirations, elle devenait le génie même de la musique. Quelle richesse d'idées neuves, quel goût exquis lorsqu'elle donnait une nouvelle vie à un air, en le parant tantôt de mille nuances suaves, tantôt des vives et brillantes couleurs de l'arc-en-ciel !... Au bout de quelque temps, elle finissait par électriser de telle façon ceux qui l'écoutaient, qu'on ne se sentait plus posé sur la terre : on croyait marcher sur les nuages. C'est que la tête était au ciel !... (1) »

Quelques semaines plus tard, le 12 janvier 1828, Maria parut à l'Académie royale de Musique dans une représentation que l'Opéra-Italien donnait au bénéfice du chanteur Galli. Elle y obtint, dans le rôle de Sémiramis, un triomphe immense, tenant du délire.

« Ce n'était plus, — dit Castil-Blaze, qui assistait à cette représentation, — la petite fille que nous avions naguère encouragée, mais la souveraine de Babylone, tendre, fière, impérieuse et cachant ses dix-neuf ans sous l'éclat de la majesté royale. Je ne parlerai point des transports d'enthousiasme qui éclatèrent après son premier solo, qu'elle dit avec autant de noblesse que d'élégance ; après cette phrase véhémente et furibonde, *Trema il tempio*, qui fait trembler les cantatrices : elle l'attaqua, la suivit, l'étreignit dans sa voix de fer, la termina d'une manière victorieuse, mais effrayante. Nous craignions tous que la virtuose ne succombât après une explosion qui semblait si fort au-dessus de ses moyens physiques (2). »

---

(1) Comtesse MERLIN. *Madame Malibran*, tome I, p. 50.
(2) CASTIL-BLAZE. *L'Opéra-Italien de* 1548 *à* 1856, p. 431

Elle reçut, à la suite de cette soirée, des offres brillantes de la direction des Italiens, et devint ainsi, du premier coup, *prima donna* du premier théâtre du monde.

Elle débuta le 8 avril 1828, et, en moins d'un mois, se fit entendre dans *Sémiramide*, *Otello*, *le Barbier de Séville*, *Cenerentola*. *Roméo et Juliette*, *la Gazza ladra*, qui furent pour elle autant de victoires.

« Tour à tour naïve et pathétique dans *la Gazza ladra*, malicieuse et spirituelle dans *Il Barbiere*, modeste et soumise comme Cendrillon, tirant l'épée avec la noble fierté d'un paladin, tragique et sublime dans *Otello*, luttant d'esprit et de folle bouffonnerie avec Campanone dans *la Prova*, ...elle triompha dans tous les genres, et sur toutes les gammes; ... la même voix chantait alternativement les mélodies aiguës du soprane et les arpèges graves du contralte (1). » Aussi étaient-ce, à chacune de ses représentations, des acclamations frénétiques, des rappels, des ovations qui duraient plusieurs minutes, des pluies de bouquets et de couronnes. L'écho de ces triomphes se répandit avec rapidité en Europe et y produisit une sensation énorme. Le nom de la Malibran était désormais glorieux.

Bientôt, toutes les salles lyriques du monde devaient se disputer l'honneur de posséder la célèbre cantatrice. Mais, à tout autre pays, elle ne cessa de préférer la France et son cher Paris, où elle revint toujours avec bonheur. Elle était fière d'y être née et n'oublia jamais que c'était Paris qui avait établi sa réputation.

— On ne sait bien applaudir que là, disait-elle, et j'aime mieux les bravos que les écus.

Elle n'eut jamais, en effet, le moindre goût pour l'argent, auquel elle n'attachait aucune valeur. Simple et sans nul désir de luxe, elle dépensait très peu pour elle-même. La plus grande partie de ses appointements, pendant l'année qui suivit son départ d'Amérique, passa entre les mains de son mari ou de

(1) Castil-Blaze. *Ibid.*, même page.

la famille Chastelain. Le reste lui servait à soulager les misères qu'elle rencontrait sur son chemin. Car elle avait la passion du bien, et, généreuse jusqu'à la prodigalité, ne sut jamais résister au plaisir de consoler une infortune.

Ses amis, cependant, et particulièrement l'un de ses familiers, J. N. Bouilly, lui conseillèrent, pour parer à toute éventualité, de mettre chaque mois une certaine somme en réserve. Elle se laissa persuader et suivit, en effet, quelque temps leur avis. Voilà donc notre cigale transformée en fourmi prévoyante ! Mais ce beau zèle ne pouvait durer. Quelques mois après, écrit Bouilly, « j'étais allé visiter Mme Malibran retenue chez elle par une légère indisposition, et j'y trouvai le banquier auquel Maria confiait ses économies. « Eh bien, dis-je à celui-ci, l'enchanteresse me tient-elle fidèlement sa parole? Thésaurisons-nous, ainsi qu'on me l'a promis ? — Sans doute, me répond le banquier; et déjà nous avons réuni un certain capital; mais depuis plus d'un mois on ne m'a rien déposé. — Ce ne sont pas là nos conventions, ma chère Maria. » lui dis-je à mon tour, essayant de prendre un ton d'austérité. « Paix, l'ami, paix !... » me répoud-elle en mettant sa belle main sur ma bouche... « Il a fait si froid ! » Réponse ravissante qui me réduisit au silence !... Elle avait donné aux pauvres près de dix mille francs (1). »

Elle était la providence de ses camarades dans l'embarras Jamais ils ne frappaient en vain à sa porte. Après avoir soulagé leur plus pressante détresse, elle se dépensait pour eux, donnait un concert à leur profit, plaçait elle-même les billets... Et ses actes de charité s'accompagnaient toujours de procédés ingénieux dictés par une délicatesse exquise, qui en rehaussaient singulièrement le prix.

Une jeune choriste engagée au King's Theatre de Londres s'étant trouvée dans l'impossibilité de quitter Paris faute d'ar-

(1) J. N. BOUILLY. *Mes récapitulations*, Paris (1836-1837), Janet, 3 vol. in-8°.

gent, Mme Malibran lui promit de chanter dans un concert organisé à la hâte pour lui venir en aide. Attiré par ce grand nom, le public vint en foule, et l'attente était vive. Cependant, Mme Malibran n'arrivait pas, et l'on dut commencer sans elle. Enfin, vers le milieu du concert, elle pénétra dans la salle, et s'approchant de la choriste empressée à la recevoir : « J'ai beaucoup tardé, mon enfant, lui dit-elle à voix basse, mais ne craignez rien, le public ne pourra se fâcher, car je vais chanter tous les morceaux annoncés. Et puisque je vous avais promis toute ma soirée, je veux tenir parole. Je viens de chanter dans un concert, chez le duc d'Orléans; on m'a donné trois cents francs, ils vous appartiennent : les voilà. »

A peu près vers la même époque, elle fit remettre trois mille francs à un chef de pupitre du Théâtre-Italien pour lui permettre d'acheter un remplaçant à son fils unique qui, tombé au sort, devait partir dans peu de jours, abandonnant ses parents désespérés, mais trop pauvres pour l'arracher à la conscription. Et généreuse jusqu'au bout, elle exigea qu'un si grand service demeurât anonyme.

Mais en dépit des soins infinis qu'elle mettait à cacher ces beaux traits de charité, quelque indiscrétion ne tardait pas à les révéler, et son renom de fée bienfaisante grandissait un peu plus chaque jour. On l'aimait autant qu'on l'admirait et on la fêtait en tous lieux comme une héroïne.

Sa gloire, pourtant, lui était légère, et son amour-propre ne l'empêchait pas d'écouter et parfois de solliciter les conseils qu'elle jugeait devoir lui être profitables. Souvent elle accorda son amitié en raison même du peu de ménagement qu'on mettait à rectifier ses erreurs. C'est ainsi qu'elle s'attacha le plus dévoué de ses amis :

« Maria, dit la comtesse Merlin (1), avait un goût très vif pour les jeux d'esprit. Les charades, les rébus, les vers, les calembours, elle essayait tout, et faisait preuve souvent d'une rare

(1) Comtesse Merlin. *Madame Malibran*, tome I, p. 122.

connaissance des tours délicats ou plaisants de la langue. Un soir, elle était chez M***. Plusieurs personnes s'y trouvaient réunies, et chacune essayait à son tour d'imiter Maria ou de l'applaudir. M. Viardot, qui la connaissait fort peu alors, faisait partie de la société, mais se tenait à l'écart, observait et n'applaudissait pas. Maria, par quelques mots aimables, avait essayé de l'attirer vers le centre des plaisirs de la soirée, c'est-à-dire vers la grande table où, entourée de ses admirateurs, elle leur prodiguait tous les charmes de son esprit et de ses talents. Mais M. Viardot, toujours à une certaine distance, continuait à conserver une attitude réservée et souvent blâmait ce que les autres approuvaient. Tout à coup, tenant à la main un rébus qu'elle venait de faire, Maria s'approcha de lui et lui dit à voix basse : « Donnez-moi donc votre avis sur mon rébus... — Il n'est pas bon, lui dit M. Viardot, et voici pourquoi... » Maria écouta son avis, puis elle lui dit : « C'est singulier, tout le monde me fait des compliments, tout le monde m'applaudit, et vous seul vous ne me dites rien ou m'improuvez. Pourquoi cela ? — Parce que je vous estime trop pour chercher à vous plaire par des flatteries, et que je suis assez votre ami, bien que ne vous voyant que rarement, pour vous dire la vérité, même au risque de vous déplaire. » Aussitôt qu'il eut fini, Maria, qui l'avait écouté attentivement, ses beaux yeux attachés sur lui, avance sa petite main : « Donnez-moi la main, lui dit-elle, vous êtes un brave homme, vous me plaisez; accordez-moi votre amitié. La mienne vous est acquise pour la vie. » Depuis ce moment, M. Viardot devint son confident et son conseil (1). »

Jamais ses succès ne la grisèrent au point de lui faire négliger le travail de sa voix et l'étude de plus en plus intime et approfondie de son art.

Comme tous les vrais artistes, elle s'efforçait toujours vers plus d'idéale perfection. Aux vaines adulations, elle préférait.

(1) Il devait même, après la mort de Maria, épouser sa jeune sœur Pauline

les critiques judicieuses, dont elle s'attachait à tirer profit. Au début de sa carrière, elle se laissait aller à un luxe de fioritures d'un goût quelquefois douteux. Il suffit qu'on l'avertît de cet abus pour qu'elle devînt plus avare de ces ornements et les choisît dans la suite avec une sûreté parfaite.

Ses progrès étaient visibles à chaque représentation, et cela grâce à son labeur acharné. Elle n'avait pas oublié les leçons de son père, et, comme lui, ne pouvait entendre dire « je ne puis pas » sans colère ou mépris.

M. Ernest Legouvé, l'un de ses intimes, l'entendit, un jour où elle devait jouer le *Barbier*, travailler pendant plusieurs heures les traits de sa cavatine, et, de temps en temps, s'interrompre pour interpeller sa voix, lui disant, avec une sorte de colère : « Je te forcerai bien à m'obéir ! »

La maladie même ne rebutait pas son courage. M. Legouvé nous en fournit une preuve frappante.

« Un soir, dit-il, au moment où elle partait pour aller jouer la *Cenerentola*, un de ses amis lui ayant adressé cette phrase banale :

« — Eh bien ! madame, êtes-vous en voix ce soir ? — En voix ! lui répondit-elle gaiement, regardez ! » Et, ouvrant la bouche, elle lui fit voir dans son gosier une de ces plaques blanches qui annoncent une esquinancie.

« — Comment ! madame, s'écria-t-il, comment ! Vous allez chanter avec ce gosier-là ? – Parfaitement. Oh ! nous nous connaissons, lui et moi ! Nous nous sommes assez souvent battus ensemble ! Et ce soir je le conduirai de telle sorte qu'il me mènera jusqu'au bout, sans que personne s'aperçoive de l'effort, excepté moi ; venez, et vous verrez ! » Et elle le fit comme elle l'avait dit (1). »

En dépit de son inlassable énergie, elle sentit, à la fin de sa saison au Théâtre-Italien, qu'elle avait besoin d'un long

(1) Ernest LEGOUVÉ. *Soixante ans de souvenirs*, Paris, J. Hetzel, 1886-1887, 2 vol. in-8°, tome Ier, page 245.

repos. Une ancienne amie de sa famille, Mlle Naldi, artiste comme elle, après avoir obtenu quelques beaux succès au théâtre, avait quitté la scène pour épouser le comte de Sparre, et villégiaturait en ce moment à la campagne, dans son château du Brizay (1). Mme Malibran alla l'y rejoindre. Là, elle oublia la couronne de Sémiramide, la harpe de Desdemona, et endossa l'habit d'écolier. Espiègle, aventureuse, elle abandonna le costume de femme qui la gênait dans ses courses et revêtit le pantalon, la courte blouse, le foulard négligemment noué sur le cou et la casquette. Levée dès six heures du matin, elle allait à la chasse, montait à cheval, traversait les rivières à gué et rentrait juste à temps pour rassurer ses amis alarmés.

Elle rencontrait souvent chez Mme de Sparre un vieux médecin de campagne, âme délicate sous une enveloppe fruste, auquel elle s'était rapidement attachée, ce qui ne l'empêchait pas de profiter de sa naïveté pour lui jouer des tours pendables.

Ainsi, ne s'avisa-t-elle pas de s'affubler d'un costume complet de paysanne, de se grimer de façon à se rendre méconnaissable, et de venir, dans le patois et l'accent du pays, réclamer les soins du docteur pour sa vieille mère, qui, disait-elle, était fort malade ?

Le bonhomme s'y laissa prendre. Il indiqua quelques remèdes, donna de l'argent — ces pauvres femmes étaient si malheureuses ! — et demanda à la villageoise de revenir le voir.

Elle revint, en effet, et plusieurs fois de suite. Elle finit même par faire entendre au médecin qu'elle le trouvait à son gré, et celui-ci de s'en moquer avec ses amis, particulièrement avec Mme Malibran, qui cherchait à ses absences tantôt le prétexte d'une migraine, tantôt celui d'une course dans le village...

Un jour, pourtant, la jeune fille, enhardie par le succès,

---

(1) Comtesse MERLIN. *Madame Malibran,* tome Ier, p. 81 et suiv.

vint trouver le docteur, et avec un air tout gauche et tout tendre, le pria de lui donner le bras et de faire quelques tours de promenade avec elle dans le jardin. Se tournant vers les personnes présentes, le vieux médecin haussa les épaules, et tout en laissant la paysanne s'emparer de son bras : « La flatteuse conquête que j'ai faite là ! » s'exclama-t-il.

Il n'avait pas fini ces mots, que la prétendue campagnarde se jeta sur lui et, le saisissant par les épaules, se mit à le secouer fortement... « Et où en trouveras-tu une plus belle, fat discourtois ? » Ces paroles, prononcées par Maria de sa voix naturelle, qu'elle avait jusqu'alors complètement déguisée à l'aide d'étoupe placée en dedans de ses joues, révélèrent au docteur sa méprise.

Il demeura pétrifié, et, tout amusés de sa confusion, les témoins de cette petite comédie vinrent en riant complimenter Maria sur la perfection de son jeu.

L'aventure devait avoir une suite touchante. A quelques jours de là, Mme Malibran remarqua que la victime de cette mystification semblait triste et préoccupée. Elle lui posa quelques questions discrètes, mais sans pouvoir lui faire avouer la cause de son chagrin. Elle apprit, néanmoins, par Mme de Sparre, que la sœur du docteur venait d'être ruinée par un incendie qui avait détruit la petite maison où elle habitait, seul reste d'une fortune déjà fort délabrée. Le brave homme, qui, toute sa vie, s'était dépouillé pour venir en aide aux autres, était trop pauvre pour secourir sa sœur. Dès qu'elle connut cette infortune, Mme Malibran, secrètement, prit des mesures pour faire réparer la maison à ses frais. Elle écrivit au maire de la petite ville du Midi où habitait la sœur du médecin, et signa du nom de ce dernier la lettre contenant l'argent nécessaire à la réparation, avec toutes les instructions utiles... Au moment où le docteur allait partir pour le Midi, il ne fut pas peu surpris de recevoir une lettre du maire qui lui accusait réception de la somme « par lui envoyée » et l'assurait qu'on se conformerait en tout à ses ordres...

« Le frère et la sœur, dit la comtesse Merlin, qui rapporte cette anecdote, ont ignoré pendant la vie de Maria à qui ils devaient ce bienfait. Mais, depuis quelque temps, une pierre à côté du perron de la maisonnette porte cette inscription :

« *Rebâtie*
« *par les soins bienfaisants*
« *de* MADAME MALIBRAN. »

Cependant, la mauvaise saison approchait, et les théâtres rouvraient leurs portes.

Mais en rentrant à Paris, la jeune femme ne voulut pas reprendre le logement qu'elle avait jusque-là occupé chez sa belle-sœur. Elle n'avait pas tardé, en effet, à être mécontente de la famille de M. Malibran, qui l'exploitait d'une manière ignoble et soumettait sa personne et son argent à une tutelle hostile et hargneuse (1). Désireuse d'échapper à une ingérence de tous les instants qui lui était devenue insupportable, elle alla chercher un refuge chez Mme de Sparre (2), qui était revenue à Paris avec elle.

Car elle ne voulait pas demeurer seule... Belle, jeune, idolâtrée, mais pure et nullement coquette, elle était l'objet de poursuites ardentes, de sollicitations passionnées qui, loin de lui plaire ou même de la flatter, ne lui causaient que de l'impatience ou de l'ennui. Et elle sentait bien qu'en se rendant complètement indépendante et libre, elle attiserait encore le feu des convoitises allumées autour d'elle. Pour la soustraire aux entreprises d'admirateurs trop hardis et pour mettre sa vie privée à l'abri de tout soupçon, un appui lui était nécessaire : elle vint chercher cette assistance morale auprès de la comtesse de Sparre, dont l'âge et les mœurs austères inspiraient à tous le respect. Elle se soumit volontairement à sa

(1) Comtesse MERLIN. *Madame Malibran*, tome Ier, p. 58.
(2) 10, rue d'Artois.

surveillance, la pria de lire toutes les lettres qu'on lui adressait et celles qu'elle écrivait elle-même, en fit son intendante et sa trésorière.

Ces précautions ne constituaient, d'ailleurs, de sa part, qu'un excès de scrupule. Elle avait assez de finesse et d'énergie pour se diriger seule, et pour repousser avec force, quoique sans pruderie, les attaques dont elle était obsédée. Un riche capitaliste s'étant permis d'envelopper dans un chèque de trente mille francs une déclaration d'amour aussi ridicule par son style que par ses pensées, elle lui renvoya sur-le-champ l'insolent « poulet », au bas duquel elle inscrivit ce peu de mots : « Si j'étais assez vile pour me vendre, vous m'offrez trente mille fois plus que je ne vaudrais... Si jamais je me donne, tout votre or ne pourrait me payer (1). »

Dans une circonstance analogue, elle sut avec un tact et une présence d'esprit des plus rares faire tourner au profit des malheureux une tentative de séduction aussi grossièrement brutale. Elle se trouvait alors à Londres, — car j'anticipe un peu sur la date des événements en reproduisant ici cette anecdote, que j'emprunte au récent et très curieux ouvrage consacré à la Malibran par M. Arthur Pougin (2). « C'était un soir, pendant une représentation d'*Otello* au King's Theatre. Mme Malibran se trouvait en scène avec son camarade Donzelli, lorsqu'un immense bouquet vient tomber à ses pieds ; elle le ramasse, et du milieu des fleurs s'échappe un papier qui retombe à terre. Donzelli se baisse, relève le papier et s'apprête à le remettre à sa compagne, lorsque toute la salle en demande à grands cris la lecture. Sur un signe de Mme Malibran, qui a vu et

(1) Le trait est rapporté par J. N. BOUILLY, dans *Mes récapitulations*.

(2) *Marie Malibran*, par Arthur POUGIN, Paris 1911, Librairie Plon, 1 vol. in-16. Lorsque a paru ce livre excellent et tout à fait capital, le mien était à peu près terminé. Je suis cependant redevable à M. Pougin de deux ou trois anecdotes intéressantes — dont celle qui précède — et la documentation rigoureuse et précise de son ouvrage m'a, de plus, permis de rectifier quelques dates erronées.

compris de quoi il s'agit, Donzelli s'avance jusque sur le trou du souffleur et lit à haute voix : — « Banque d'Angleterre. Bon pour *mille* livres sterling, qu'il vous plaira de payer à vue au porteur. » Puis, devant l'étonnement et les sourires des spectateurs, Donzelli, à qui Mme Malibran venait de dire quelques mots à l'oreille, fait signe qu'il veut parler, et au milieu d'un profond silence, prononce ces mots : — « Mesdames et messieurs, nous regrettons de ne pouvoir lire en entier le contenu de ce billet, qui nous est parvenu par erreur et qui est adressé aux pauvres de la métropole. » On juge si un tonnerre d'applaudissements accueillit ces paroles. Il était vraiment impossible de se tirer avec plus de grâce et d'esprit d'une situation délicate. »



Donzelli.

Mais revenons à Paris et à la fin de l'année 1828. La Malibran, qui avait donné le 1er juillet sa dernière représentation au Théâtre-Italien, y fit, le 2 octobre, une brillante rentrée dans le rôle de Desdemona. L'émotion qu'elle éprouva ce jour-là, fut, dit-on, si forte, qu'elle eut une violente attaque de nerfs après la représentation.

C'est au cours de cette nouvelle saison théâtrale qu'éclata

la rivalité, demeurée fameuse, entre Mme Malibran et Mlle Sontag, la grande cantatrice allemande avec qui elle se disputait la faveur des dilettanti.

Leur présence simultanée sur la scène donnait lieu à de véritables duels lyriques : elles tentaient mutuellement de s'éclipser, et, se surpassant elles-mêmes, s'élevaient souvent ainsi jusqu'au sublime.

Le public, les journaux étaient divisés en deux camps, et les polémiques nées de cette querelle ne faisaient, tout naturellement, que l'envenimer.

Le contraste était frappant entre les deux artistes. Mlle Sontag, svelte, délicate et blonde, par la douceur rêveuse et un peu triste de ses grands yeux bleus, par la blancheur à peine rosée de son teint, semblait réaliser en elle, dans toute la fraîcheur de leur grâce touchante, les plus immatérielles créations de la vieille poésie germanique. Dans le visage, dans les yeux, dans le port de la Malibran, éclatait au contraire toute la fougue de la passion espagnole.

Leur voix, leur jeu s'opposaient, d'ailleurs, autant que leur personne. La Malibran, impétueuse, tourmentée, étreignait, brisait le public, le secouait jusqu'au fond de l'âme par la sonorité puissante et l'étendue vertigineuse de sa voix. La Sontag, elle, s'avançait, tranquille et souriante, et sans effort, comme en se jouant, enivrait son auditoire des accents d'une mélodie céleste.

Leurs tempéraments étaient si étrangers l'un à l'autre, la nature de leurs succès si différente, qu'elles ne pouvaient mutuellement se faire obstacle (1). Mais allez donc parler raison

(1) « Les dilettantes sont divisés en deux camps, écrivait Castil-Blaze, et chaque parti n'admet que l'objet de son affection particulière. Si Mme Malibran et Mlle Sontag avaient deux voix, deux talents parfaitement semblables, cette manière de penser et d'agir serait justifiée; mais les voix et les talents ont chacun leur physionomie, et, bien souvent, un virtuose nous refuse avec obstination ce que son rival nous accorde avec une prodigalité charmante. » *L'Opéra-Italien*, p. 397.

à deux femmes exaspérées par la petite guerre des coulisses !

Longtemps toute tentative de rapprochement entre les deux rivales demeura vaine. A. de Pontmartin raconte (1) qu'il assista,



Mlle *Sontag.*

dans sa jeunesse, à une soirée chez le baron de la Bouillerie, pendant laquelle la Malibran et la Sontag chantèrent, accompagnées par Rossini. Un petit complot avait été tramé entre la

(1) Dans ses *Souvenirs d'un vieux mélomane.*

maîtresse de maison et l'illustre compositeur : ils espéraient amener un incident où, enivrées de mélodie, ravies de leurs propres accents, les deux cantatrices se réconcilieraient et finiraient par s'embrasser.

« Rossini se mit au piano... Mlle Sontag chanta la cavatine du *Barbier : Una voce poco fa*. Ensuite Mme Malibran dit la cavatine de la *Gazza : Di piacer mi balza il cor !*... « Elles se surpassent, murmurait-on autour d'elles, on croirait qu'elles se défient ; jamais, jamais on n'entendra rien de pareil ! » Puis vint le grand duo de Sémiramide et d'Arsace : *Eh ! ben, a te ferisci !* Le seul défaut de cette délicieuse musique est d'être un peu trop fleurie ; les deux cantatrices en profitèrent pour parsemer le texte original de traits d'un goût si exquis, que le compositeur, au lieu de se fâcher, paraissait ravi. Mais lorsque arriva le fameux *andante : Giorno d'orrore, Giorno di contento !* lorsque, aux accents de défi et de menace échangés entre le fils et la mère, succéda le chant d'apaisement et de tendresse : *T'arresta o Dio*..., quand ces deux voix s'unirent ou plutôt se fondirent avec une suavité comparable à un baiser qui chanterait, l'admiration de cet auditoire où se reconnaissaient toutes les variétés du dilettantisme, fit place à une véritable extase. « Comment peut-on se détester quand on s'accorde si bien ? » observa M. Ancelot, grand amateur de *concetti*... Toutes les glaces mondaines, sottement qualifiées de bienséances, disparaissaient comme si une invisible fée eût agité au-dessus des têtes sa baguette magique. C'était le point culminant de la soirée, le moment attendu et espéré par la maîtresse du logis. A la fin du duo, Rossini se leva avec une émotion très sincère : « Oh ! c'est trop beau ! dit-il ; j'étouffe... mesdames, on s'embrasse ! »

« Et, donnant l'exemple, il serra dans ses bras les deux rivales ; puis, d'un geste brusquement amical, il les poussa l'une vers l'autre.

« Mais, hélas ! la glace s'était reformée plus vite qu'elle ne s'était rompue. Mme Malibran fit un mouvement en arrière ;

Mlle Sontag, très fière, ne montra pas plus d'empressement : bref, l'effet fut absolument manqué... »

A quelques mois de là, cependant, grâce à son ascendant sur la Malibran, la comtesse Merlin fut plus heureuse que Mme de la Bouillerie : aux dernières notes d'un duo chanté dans son salon, les deux virtuoses, cédant à l'émotion générale, se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre.

Leur réconciliation fut durable : quelques jours après, en effet, Mme Malibran jouant le rôle de Tancredi et Mlle Sontag celui d'Aménaïde, dans l'opéra de *Tancredi*, à la fin du grand air du second acte, des couronnes furent jetées à Mlle Sontag, qui, les relevant aussitôt, les offrit à sa rivale. Et comme le 18 janvier 1830, jour de la représentation de retraite de Mlle Sontag (1), Mme Malibran jouait encore avec elle le rôle de Tancredi, ce fut Maria cette fois qui s'empressa de ramasser les couronnes qu'on leur jetait à toutes les deux pour les offrir à celle qui faisait ses adieux au public.

Gardons-nous, du reste, d'attribuer une trop grande signification à la rivalité des deux cantatrices : l'aigreur de leurs rapports ne prouve nullement qu'elles eussent, l'une ou l'autre, le cœur sec et l'esprit étroit ; mais elles étaient femmes... elles étaient artistes... et n'avaient pas su tout à fait s'affranchir de certains travers particuliers à leur sexe et à leur profession...

En ce qui concerne la Malibran, cette rivalité ne l'empêcha jamais de rendre au talent de Mlle Sontag une entière justice, et de la défendre au besoin contre les attaques de ses détracteurs. Elle ne permettait pas qu'on essayât de l'exalter elle-même aux dépens de sa rivale. Un jour qu'on reprochait à celle-ci d'avoir « une jolie voix, mais pas d'âme » :

« — Pas d'âme ! répondit vivement la Malibran, dites : pas de chagrin ! Elle a été trop heureuse. Voilà son malheur. J'ai

(1) Mlle Sontag quittait le théâtre pour épouser l'ambassadeur comte de Rossi.

une supériorité sur elle, c'est d'avoir souffert. Mais qu'il lui vienne un véritable sujet de larmes, et vous verrez quels accents sortiront de cette voix, que vous traitez dédaigneusement de jolie. » Un an plus tard, la Sontag, après un grand malheur, parut pour la première fois dans le tragique et pathétique rôle de doña Anna (1). Elle y obtint un triomphe.

« — Je vous l'avais bien dit ! s'écria la Malibran (2). »

Ce n'est certes pas là le fait d'une âme peu généreuse.

D'ailleurs, pour que rien ne subsiste contre la Malibran de l'impression défavorable produite par la scène dont le salon de Mme de la Bouillerie fut le théâtre, il suffit de pousser un peu plus loin la lecture des *Souvenirs* d'A. de Pontmartin :

« Le lendemain, écrit-il, à sept heures du matin, j'étais rue de Sèvres, à l'hospice des Enfants (3). Je trouvai les bonnes Sœurs consternées. Le docteur Jadelot venait d'ordonner d'urgence un bain pour un enfant atteint de convulsions effrayantes ; cet enfant résistait avec une telle violence, qu'il était évident que, si on essayait de le baigner de force, l'horrible crise redoublerait, et qu'il mourrait avant d'être dans l'eau. Comment faire ? En ce moment, je vis entrer une jeune femme, et quelle ne fut pas ma stupeur en reconnaissant Mme Malibran ! C'était elle, oui, c'était bien elle... Elle était vêtue de noir... Les Sœurs, qui semblaient habituées à ses visites, la mirent au courant de la situation. Alors, elle s'approcha de l'enfant, toujours en proie à des convulsions épouvantables, et, d'une voix caressante :

« — Mon enfant ! lui dit-elle, si je vous chantais quelque chose, consentiriez-vous à entrer dans ce bain qui doit vous sauver la vie ?...

« De plus en plus agité, le petit malade ne répondit pas ;

(1) De *Don Juan*.

(2) Ernest Legouvé. *Soixante ans de souvenirs*, tome I, p. 251.

(3) A. de Pontmartin était alors étudiant en médecine, et interne à l'hospice des Enfants, rue de Sèvres ; il se trouvait attaché au service du Dr Jadelot, une des célébrités médicales de l'époque.

il ne parut pas même avoir entendu. Mme Malibran ne se tint pas pour battue ; elle chanta sa célèbre romance : « *Bonheur de se revoir...* » puis le *boléro* madrilène : « *Io che son contrabandista !* » chanson populaire, dont elle avait fait un chef-d'œuvre de passion et de verve. Vous figurez-vous l'effet de ce chant, tout en demi-teintes, entre les murailles nues d'une salle d'hôpital ? Ce fut comme une douce clarté d'aurore s'infiltrant peu à peu à travers les froides ombres d'une nuit d'hiver.



Rossini (statue de l'Opéra).

« Les bonnes religieuses ne s'étaient jamais trouvées à pareille fête ; elles joignaient les mains, elles retenaient leur souffle, elles levaient au ciel leurs yeux humides de larmes, croyant peut-être entendre un de ces anges que *Dieu lui-même écoute* (Lamartine). Quant à moi, je redevenais l'halluciné de la veille ; je m'imaginais que je m'étais endormi dans le salon de Mme de la Bouillerie aux derniers accents de Sémiramide et d'Arsace, et

que je continuais mon rêve. Mais l'enfant resta complètement insensible à ce prodige de l'art mis au service de la charité. Il était trop jeune pour le comprendre ou trop souffrant pour en jouir. Lorsque les Sœurs essayèrent de le rapprocher de la baignoire, il se débattit dans leurs bras comme un possédé, avec des cris si aigus qu'ils brisaient toutes nos poitrines. « — Allons ! c'est fini, il n'y a rien à faire ! il faut le laisser mourir ! » dit une des Sœurs en pleurant.

« En ce moment, le front de Mme Malibran s'éclaira d'une lumière surhumaine. Un sourire angélique se dessina sur ses lèvres ; elle prit une des mains brûlantes du malade, et lui dit :

« — Cher enfant, si j'entrais dans ce bain, refuserais-tu de t'y laisser mettre avec moi ?

« Cette fois, elle fut entendue ; l'enfant fit un léger signe de tête et cessa de crier. Aussitôt, internes, étudiants et infirmiers s'écartèrent avec une admiration respectueuse, et je puis bien vous assurer que pas une image sensuelle ne vint se mêler à cet enthousiasme et à ce respect. Les religieuses entourèrent la cantatrice ; elle se mit au bain, et tendit les bras à l'enfant qui n'opposait plus de résistance. Cinq minutes après, il s'endormit paisiblement sur l'épaule de Desdemona.

« Vous devinez aussi, n'est-ce pas ? que, une heure plus tard, je guettais Mme Malibran à sa sortie. Elle m'aperçut, me reconnut, et, ne me permettant pas d'achever une phrase que mon trouble m'aurait probablement empêché de finir, elle me dit :

« — Jeune homme, retenez bien ceci : il est plus difficile d'embrasser une rivale que de faire une bonne œuvre. »

L'exactitude du propos est douteuse, mais sa vérité psychologique incontestable. Qu'ils aient été réellement prononcés par la Malibran ou soient de la propre invention d'A. de Pontmartin, ces mots contiennent toute la moralité de l'aventure...

Mais reprenons le cours de la vie de notre cantatrice.

Mme Malibran, reparue au Théâtre-Italien dans *Otello*, y joua

encore, pendant les mois d'octobre et novembre 1828, le *Barbier de Séville*, la *Cenerentola* et la *Gazza ladra*.

Le 9 décembre de cette année vraiment bien remplie, elle créa le rôle de Clari dans l'opéra de ce nom, que le compositeur Halévy, arrivant de Rome et encore à ses débuts, avait spécialement écrit pour elle. La sûreté de son sentiment musical lui avait fait deviner tout le talent d'Halévy, et elle n'avait pas hésité à tendre la main au jeune artiste. Il est certain que la brillante réussite de la pièce fut due en partie sans doute au charme de l'agréable musique d'Halévy, mais surtout à l'enthousiasme déchaîné par son interprète.

Les représentations de *Clari* furent malheureusement interrompues en plein succès par le départ de l'un des principaux interprètes, Donzelli.

Jusqu'au bout, la Malibran y avait soulevé la même admiration véhémente, et la faveur du public à son égard ne se démentit pas un seul instant durant tout le reste de la saison : la dernière représentation, qui eut lieu le 2 avril 1829, et qui fut donnée à son bénéfice, produisit une recette de plus de 14,000 francs.

Vers le milieu d'avril, Mme Malibran partit pour Londres. Mais quelque temps avant son départ s'était produit un incident de nature à lui aliéner la sympathie du public du King's Theatre, où elle était engagée.

« Son plus grand plaisir, dit la comtesse Merlin (1), était de sortir de son état habituel de reine ou d'héroïne pour jouer des rôles plaisants ou ridicules... Ne pouvant trouver des rôles de ce genre pour elle au théâtre, ennuyée de sa grandeur, Maria s'avisa de nous donner chez elle une représentation de pièces des Variétés. Elle jouait la caricature à merveille, se grimait aussi bien que Vernet ou Mme Vautrin. Tous les amateurs de musique, toute la société élégante de Paris voulurent être invités chez Maria pour la voir jouer la comédie. Mais après un si

(1) *Madame Malibran*, tome I, p. 75.

flatteur succès, elle eut la contrariété d'apprendre qu'un journal anglais (1) l'avait amèrement critiquée, et que d'autres journaux français avaient répété cette diatribe... Un de ceux qui avaient assisté à la représentation chez elle, le baron de Frémont, écrivit spontanément au *Galignani's messenger* une lettre de rectification. Maria fut très sensible à cette démarche. Elle avait été d'autant plus alarmée, se voyant ainsi attaquée, que devant débuter un mois après en Angleterre, elle craignait que la lettre du *Galignani's messenger* ne lui valût un fâcheux accueil (2). »

Mais ses craintes étaient vaines. Elle retrouva à Londres la même chaleureuse sympathie qui l'y avait accueillie quatre ans plus tôt, et à la fin de sa saison au King's Theatre elle fut à nouveau réclamée de toutes parts en province et dut accepter de se faire entendre dans différents festivals (3).

(1) Le *Galignani's messenger.*

(2) Ce que lui reprochait surtout l'article en question, c'était d'avoir ridiculisé le peuple anglais (!) en se montrant dans le rôle d'un fils d'Albion égaré à Paris et prononçant le français avec l'accent du cru ! On trouvera à la fin du volume l'article du *Galignani's messenger*, la lettre de rectification du baron de Frémont et le billet de remerciement de Maria.

(3) Elle s'engagea pour chanter à Bath et à Birmingham dans 8 concerts, au prix de 70 guinées par concert.

III

L'AMOUR

En quittant l'Angleterre, la Malibran partit pour Bruxelles, où elle allait se faire entendre pour la première fois, vers le milieu d'août 1829, au Théâtre de la Monnaie et sur la scène du Grand Concert. L'impatiente curiosité du public belge, enfin satisfaite, lui réservait — est-il besoin de le dire? — le même accueil fanatique qui partout accompagnait son passage d'un tumulte d'acclamations et de transports délirants.

C'est pendant son premier séjour en Belgique que Mme Malibran sentit s'éveiller en elle la passion qui devait assombrir sa vie de tant d'angoisses avant de mêler le pur rayonnement d'un bonheur tranquille à la lueur tourmentée du génie et de la gloire.

Jusque-là, la sévérité de ses mœurs avait défié la médisance : et lorsque l'amour de l'art cessa de l'absorber tout entière, le nouveau sentiment qui se développa dans son cœur fut si spontané, si complètement désintéressé, en si parfaite harmonie avec son état, qu'au milieu des séductions auxquelles l'exposait la vie théâtrale, son choix prouvait encore la noblesse de ses inclinations.

Elle avait répondu, un jour qu'on la taquinait au sujet de la passion qu'elle inspirait à un de ses « adorateurs » : « C'est vrai, je crois qu'il m'aime, mais je ne l'aime pas. Je ne veux pas me faire passer pour une héroïne de vertu. Je sais que, jeune, indépendante par mon état, mariée à un homme qui

pourrait être mon grand-père et qui est à deux mille lieues de moi, entourée de dangers, je finirai par aimer un jour. Mais alors je ne ferai pas la coquette, je le dirai tout simplement à l'homme qui me plaira, et ce sera une affaire pour la vie (1). »

C'est ce qui se produisit, en effet. Au cours de l'hiver qui venait de s'écouler, la Malibran avait rencontré à Paris, dans différentes réunions musicales, un jeune violoniste belge, Charles de Bériot, dont l'admirable talent de virtuose s'accompagnait des dons artistiques les plus rares : ses compositions mélodiques étaient déjà fort appréciées; il écrivait, sculptait, dessinait, fabriquait même en amateur des violons sur les modèles des anciens maîtres. A ces différents mérites s'en ajoutait un autre, le plus puissant de tous, peut-être, auprès d'une nature sensible comme celle de la Malibran : le prestige du malheur. Bériot aimait et n'était pas aimé. Mlle Sontag, tout occupée de celui qui devait bientôt devenir son mari, avait repoussé les avances du musicien. Les souffrances de Bériot, plus peut-être que son talent, excitèrent l'intérêt de la Malibran. Elle commença par le plaindre. Mais la pitié, insensiblement, allait dans son cœur faire place à l'amour.

Elle l'aimait déjà, sans s'en douter, lorsque la fin du printemps la rappela en Belgique. Elle le retrouva à Bruxelles.

« Un soir, ils étaient au château de Chimay; Bériot venait de jouer dans un concert de sa composition. Au milieu des applaudissements, Maria s'approche de lui, et, pâle, les yeux humides, elle lui prend les mains dans ses mains tremblantes, et, avec une expression indéfinissable, lui dit : « Je suis bien heureuse de vos succès. — Merci, merci, lui dit Bériot tout en écoutant plusieurs personnes qui le félicitaient à la fois, et moi, je suis bien flatté de votre suffrage. — Mais non, ce n'est pas cela, mon Dieu !... Ne voyez-vous pas que je vous aime ?... (2) »

(1) Comtesse MERLIN. *Madame Malibran*, t. I, p. 98.
(2) *Ibid.*, p. 99.

Ce doux roman eut d'abord tout le charme candide et la naïve pureté d'une idylle.

La jeune femme, en avouant à Bériot sa tendresse, avait



Charles de Bériot.

obéi, sans arrière-pensée, à l'élan romanesque de son cœur. Elle n'avait pas songé aux conséquences de son étourderie, aux espoirs que son confiant abandon allait faire naître...

Elle sentit tout le danger de son imprudence quand Bériot vint, quelque temps après, lui demander de le suivre en Rus-

sie, où un commun engagement leur était offert aux conditions les plus tentantes. Partir avec Bériot, c'était, pour la Malibran, se priver des derniers avantages que lui avait laissés, en présence des assiduités de son ami, l'imprévoyance de son aveu spontané. En acceptant de l'accompagner dans ce long voyage, elle s'abandonnait, d'avance, à sa merci ; elle livrait, en tout cas, aux malignes interprétations de la médisance, une liaison encore tout idéale et qu'elle désirait conserver à l'abri du blâme.

Car une crainte extrême de l'opinion soutenait sa vertu naturelle... Elle attachait un grand prix à la considération du monde. Reçue dans les salons les plus aristocratiques, elle se sentait blessée de songer qu'on ne lui faisait fête qu'à cause de son talent. Lorsqu'un salut un peu hautain, un sourire légèrement protecteur venaient lui rappeler la distance qui la séparait de la moindre de ces « grandes dames », on la voyait rougir de dépit, et quelquefois, de retour chez elle, elle éclatait en sanglots et s'écriait, parmi ses larmes : « Rien que l'artiste !... Ils ne voient que cela !... L'esclave qu'ils paient pour leurs plaisirs !... » Seule une réputation sans tache, une vie exempte des libertés habituelles à sa profession, pouvaient relever, en quelque sorte, sa condition sociale, et la soustraire elle-même à l'insultante rigueur des démarcations mondaines.

Elle repoussa donc assez vivement l'offre de Bériot, ne cachant pas à son ami combien ce projet de voyage froissait ses susceptibilités. Que penserait-on d'elle si elle partait avec lui en Russie ? Que diraient ses amis ? Que croirait le monde ? Elle regrettait, vraiment, qu'il n'y eût pas songé le premier...

Ce reproche blessa Bériot, et leurs rapports, pendant quelques jours, se refroidirent.

Mais cette bouderie fut de courte durée. Bientôt une nouvelle explication vint rétablir la paix entre eux. Le lendemain de leur réconciliation, Bériot, ayant appris que son amie avait le désir d'apprendre à jouer de la harpe, lui en envoya une de toute beauté.

Touchée de cette attention, elle se mit à travailler avec ardeur

sur cet instrument et parvint à s'accompagner elle-même la romance du *Saule* dans le rôle de Desdemona.

Cependant, leur séparation était proche... Mme Malibran dut



La Malibran dans le rôle de Desdemona.

quitter la Belgique pour rentrer à Paris, où elle venait de louer un petit hôtel, rue de Provence. La clairvoyance de Mme de Sparre commençait, en effet, à lui devenir gênante. « Elle avait mis beaucoup d'insistance, dit la comtesse Merlin, à se loger dans une maison à elle seule appartenant, car bien

que rien ne fût encore changé dans sa position, je ne sais quel instinct de femme, peut-être des projets et des désirs non avoués, mais sourdement formés, lui faisaient pressentir l'importance pour elle d'une entière indépendance à venir (1). »

Elle fit sa rentrée au Théâtre-Italien le 4 novembre, dans la *Gazza ladra*. Elle y chanta ensuite *Tancredi* et le *Romeo e Giulietta* de Zingarelli, ainsi que le *Don Juan* de Mozart. Chacune de ces représentations fut pour elle un succès nouveau. Elle s'était définitivement classée comme la première cantatrice de son temps.

Dans le cours de cette saison, elle eut pour partenaire, sur le Théâtre-Italien, son père Garcia, qui était revenu d'Amérique, vieilli, malade, aigri par de nombreux déboires (2), et ne se soutenant plus que par le prestige de son ancienne renommée. Les violences de Garcia, sa brutalité envers sa fille, leurs démêlés au sujet du mariage avec M. Malibran, les avaient depuis longtemps séparés. Ils étaient mortellement brouillés lorsqu'ils se retrouvèrent à Paris. Leur réconciliation se fit sur le théâtre, dans une scène touchante agréablement rapportée par Legouvé.

Dans une représentation organisée au bénéfice du vieil artiste, celui-ci devait jouer le rôle du Maure, d'*Otello;* Mme Malibran, celui de Desdemona :

« Fut-ce la présence de sa fille ? dit Legouvé (3). Je ne sais, mais le vieux lion retrouva tous les sublimes rugissements de sa puissante voix ! Elle-même, électrisée, bouleversée par ce rapprochement si plein de pathétiques amertumes, rencontra au premier acte, dans le délicieux duo avec la nourrice, dans

(1) Comtesse Merlin. *Ibid.*, p. 101.

(2) L'un des plus amers avait été de voir, à son départ du Mexique, « son convoi arrêté et pillé par des brigands masqués qui lui enlevèrent tout ce qu'il possédait, entre autres choses de prix, une cassette, qui contenait mille onces d'or... » F.-J. Fétis, *Biographie universelle des musiciens*. Article *Garcia*.

(3) Legouvé. *Soixante ans de souvenirs*, tome I, p. 276.

le finale, des accents d'une mélancolie désespérée, qui étaient comme un écho anticipé de la romance du *Saule*, et, ce premier acte achevé, le rideau tomba au milieu d'un véritable délire d'applaudissements. Je dis le rideau tomba... n'allons pas si vite. Dans le finale, Otello était placé à la droite du spectateur, tout près de la coulisse, et Desdemona, du côté gauche, à la même place. Or, pendant que le rideau tombait, quand il ne fut plus qu'à une très petite distance du plancher, je vis les pieds de Desdemona se tourner vivement et courir vers les pieds d'Otello. Un rappel formidable éclate, le rideau se relève, ils paraissent ensemble, seulement ils étaient presque aussi noirs l'un que l'autre. En se jetant dans les bras de son père, Desdemona s'était marbré le visage de la couleur d'Otello, sa figure à lui avait déteint sur elle ! C'était comique ! eh bien, personne n'eut la pensée de rire. Le public, à demi instruit, comprit ce que ce spectacle avait de touchant, ne vit pas ce qu'il avait de grotesque, et applaudit avec transport ce père et cette fille réconciliés par leur art, par leur talent, par leur triomphe; ils s'étaient embrassés en Rossini. »

Tout malentendu fut, dès ce moment, dissipé entre eux, à la grande joie de Maria, qui aimait tendrement son père. Quelque temps après, le 7 décembre 1829, dans une représentation de *Don Juan* à l'Opéra-Italien, la manifestation intempestive de cette prévenante tendresse vint subitement égayer la scène funèbre et tragique de l'Enfer. « Lorsque les diables, dit Castil-Blaze, armés de leurs torches flambantes, sont arrivés pour préluder aux tourments de l'incorrigible libertin, on pensait que ce malheureux était abandonné de tout le monde, et qu'une fois entre les mains de Belzébuth, de ses inexorables suppôts, aucune voix ne priait pour lui. La tendresse filiale s'est chargée de ce soin pieux : Mme Malibran (Zerlina), qui depuis une heure avait quitté la scène, était venue se placer parmi les spectateurs, et de sa loge, très rapprochée du théâtre, elle a prié, d'une manière un peu vive, les démons de prendre garde à ce qu'ils faisaient, et de traiter son père avec toute la douceur et les

ménagements que la situation pouvait permettre, en disant : *Fate giudizio, birbanti!* Faites attention, brigands (1) ! »

Bériot, rappelé à Paris par l'impatience du cœur au moins autant que par les intérêts de son état, n'avait pas tardé à y suivre son amie. Maria ne chercha pas à dissimuler la joie qu'elle avait de le revoir, mais elle le reçut avec réserve, cherchant surtout ainsi à se garder contre sa propre faiblesse. Avant d'avoir connu Bériot, elle avait vécu au milieu du feu des désirs allumés autour d'elle comme la Salamandre parmi les flammes, sans que le moindre soupçon fût venu l'effleurer. Comme son mari semblait redouter pour elle, en son absence, les tentations de la vie de théâtre, elle avait pu lui écrire : « Si j'avais des dispositions à être mauvaise, ou à me laisser entraîner par la séduction, tu serais là, le Père Éternel y serait aussi, que cela n'y ferait rien ! Encore une fois, mets-toi bien dans la tête que je ne veux que *ce qui est bien*... Quand même les anges du ciel viendraient me tenter, je résisterais, comme saint Antoine. » Et dans une autre lettre, elle le priait de ne plus lui parler de ces choses, qui, disait-elle, « me *déplaisent* et me *dégoûtent* (2) ». Aucune passion n'avait encore troublé son cœur. « Son premier mariage, si mal assorti, dit la comtesse Merlin, fut une sorte de simulacre qui ne la dépouilla pour ainsi dire d'aucun de ses charmes de jeune fille. A je ne sais quelle page du beau roman de *Notre-Dame de Paris*, l'auteur dit qu'Esmeralda était sortie des mains du poète Pierre Gringoire, pas innocente, mais pure. Maria, qu'avait vivement émue la ravissante création de la bohémienne, fut si frappée de ces mots, y revenait si souvent, qu'il était aisé de comprendre qu'elle en faisait l'application à elle-même (3). » Puis, cédant au délicieux enivrement d'un sentiment nouveau pour elle, elle

(1) Castil-Blaze. *L'Opéra-Italien*, p. 365.

(2) Martial Teneo. *La Malibran d'après des documents inédits. Grande Revue* (1904).

(3) Comtesse Merlin. *Madame Malibran*, t. II, p. 88.

avait soudain senti son âme envahie par toutes les violences de l'amour. Et une barrière détestable la séparait de l'homme de son choix ! Alors elle comprit toutes les conséquences du précoce et imprudent engagement qu'elle avait contracté. En proie à des transes continuelles, elle pleurait, elle se débattait contre sa destinée.



Mme Damoreau-Cinti.

Sur ces entrefaites, M. Malibran arriva d'Amérique. Sa femme refusa de le recevoir. Elle lui avait témoigné, au début de leur mariage, une affection tiède sans doute, mais dévouée et fidèle. Depuis, les procédés de M. Malibran à son égard l'avaient peu à peu détachée de lui. « Tu sais, lui écrivait-elle avant leur rupture définitive, qu'en se mariant chaque partie a son motif en vue. Le mien était d'être heureuse et tranquille ; tu sais que j'ai un caractère aimant, et il n'eût tenu qu'à toi qu'il continue, mais tu te souviens... L'on peut pardonner, mais jamais oublier. » Depuis son arrivée en Europe, elle avait envoyé à son mari des sommes considérables. Et M. Malibran avait dissipé cet argent en plaisirs, en excès de toute sorte, sans

en rien donner à ses créanciers. Tant d'indélicatesse révolta Maria, qui écrivit à son mari : « Tu as perdu tes droits à mon estime. Enfin ! il faut que j'essaye d'oublier le passé, car j'ai honte de parler de tes affaires à qui que ce soit. » Il faut que j'essaye d'oublier... Elle avait, on le voit, l'indulgence tenace. Mais bientôt elle acquit la preuve que son mari s'entendait avec les Chastelain pour la mettre délibérément en coupe réglée. Et l'argent qu'il parvenait ainsi à tirer d'elle ne lui servait qu'à satisfaire ses goûts de débauche et de libertinage. Il s'affichait, dans les bars de New-York, avec des maîtresses de bas étage. Mme Malibran finit par se lasser de ce rôle de dupe et signifia à son mari qu'il n'eût plus à compter sur elle pour subvenir à ses dépenses. M. Malibran fit d'abord bonne contenance. Il affecta de le prendre de haut, de ne rien diminuer du grand train qu'il menait. On écrivit même à sa femme « qu'il engraissait ». — « Que Dieu le bénisse, répondit-elle à l'amie qui lui annonçait cette nouvelle, qu'il le garde longtemps et le fasse rester là-bas (1) ! »

Mais telles n'étaient pas les intentions de l'ex-banquier. Quand ses dernières ressources furent épuisées, il prit le parti de rentrer à Paris, et c'est alors que sa femme lui ferma sa porte.

M. Malibran persista à faire valoir ses droits. Mais il ne tenait guère, au fond, à reprendre avec sa femme la vie commune. De nouveaux sacrifices pécuniaires, consentis par Mme Malibran à son profit, lui firent sans peine accepter une séparation à l'amiable.

Mais, à partir de ce moment, Maria vécut dans l'effroi du lendemain. Son mari pouvait changer d'avis, rompre l'engagement qui venait d'être arrêté entre eux, et alors elle se retrouverait encore sous sa dépendance. Elle ne se rattachait plus qu'à l'espérance de voir briser légalement cette union funeste.

(1) Ce fragment de lettre et ceux qui précèdent ont été publiés par M. Martial Teneo dans son article de la *Grande Revue*.

Toutes ses joies, même celle de ses triomphes, étaient empoisonnées d'angoisse.

Le 3 avril 1830, elle chanta, pour la dernière fois de la saison, dans une représentation donnée par le Théâtre-Italien à son bénéfice. Elle y joua le rôle de Tancredi, et partagea les acclamations du public avec son amie Mme Damoreau, qui jouait celui d'Aménaïde.

Le lendemain de cette représentation, Mme Malibran se mit en route pour Londres. Retenue quelques jours à Calais par le mauvais temps, elle y chanta dans un concert donné au bénéfice des pauvres, pendant lequel elle fit elle-même dans la salle une quête fructueuse (1).

Le 29 avril, elle ouvrait, à Londres, par une remarquable interprétation de la *Cenerentola*, la série des représentations qu'elle allait, ainsi que l'année précédente, donner au King's Theatre. Quelques jours avant, avait débuté sur la même scène une autre cantatrice, Mme Méric-Lalande, à qui l'Italie venait de faire fête, et qu'on avait eu un instant l'idée d'opposer à la Malibran. Celle-ci voulut savoir ce qu'elle avait à redouter de cette nouvelle venue, et alla lui voir jouer *Il Pirata*, de Bellini. Elle donnait, le lendemain, à un de ses amis, son appréciation sur la pièce et sur Mme Lalande, dans une lettre pleine d'enjouement, mais qui témoignait chez elle d'un penchant un peu trop vif peut-être au travers professionnel de la médisance.

« ... Parlons, écrivait-elle à son ami, du début de Mme Lalande.

« Je suis au théâtre avec lady Flynt, sa fille et son mari. Me voilà, ma lorgnette braquée sur mes deux quinquets, sans bouger, attendant, après l'ouverture, que le pirate, représenté par Donzelli, fasse son apparition.

« L'ouverture... Hum !... Comme ci, comme ça. Elle ne fait

(1) Voir, à la fin du volume, quelques lettres intéressantes de la Malibran au sujet de son séjour à Calais.

pas grand effet. On lève le rideau. Jolie décoration. On applaudit l'ouverture. Un bon décorateur est l'artiste le plus important pour la réussite d'une ouverture.

« Le pirate arrive... Un air bien beuglé, bien hurlé, lui vaut des applaudissements non mérités, qu'il reçoit en faisant trente-six mille courbettes et révérences... jusque dans les coulisses. L'air n'est pas mal, il y a de l'originalité.

« Changement de décoration.

« *Venga la bella Italiana !* (1) disait *mon petit moi*, qui s'impatientait.

« Enfin, la voilà, dis-je en m'avançant au dehors de la loge pour mieux voir. Imaginez une femme d'un âge frisant la quarantaine (2), blonde, visage d'ouvrière en journée, sans presque pas de bonne expression, pas jolie taille, ayant de commun avec moi le plus vilain pied du monde, coiffée désavantageusement et habillée idem.

« Commence le récitatif... Sa voix tremble si fort que je ne puis juger si elle est aigre, douce ou autrement... J'attends patiemment la cavatine pour pouvoir juger. Commence la cavatine... Elle file un son 〰〰〰〰〰〰〰〰〰〰〰〰 Me voilà à plaindre cette malheureuse, qui ne trouve pas son courage. Elle finit son air, qui est très joli et qu'elle chante toujours avec cette maudite continuation ondoyée... Elle est couverte d'applaudissements, d'encouragements. Mille révérences, d'usage à Londres seulement, et dont on lui a dit l'effet, lui valent des salves prolongées.

« Arrive le beau duo que vous connaissez. Elle chante ce duo froidement et toujours en tremblant. Enfin, pour ne pas vous ennuyer plus longtemps, elle finit l'opéra comme elle l'a commencé...... J'ai découvert que cette manière de chanter et de filer le son〰〰〰 était une qualité immuable, fixe, éternelle !

(1) « On sait que Mme Lalande n'était ni belle ni Italienne. » (*Note de la comtesse Merlin.*)

(2) La malveillance est ici évidente. Mme Lalande n'avait que 31 ans.

Vous comprenez combien nos voix iront peu ensemble..., deux à deux, comme trois chèvres. Ses notes du milieu sont comme un fil de fer tendu qui produirait un petit son rouillé, perçant, et peu ou pas du tout agréable.

« L'opéra n'est pas mauvais, il s'en faut, mais il y a beaucoup de *faiblesses*. Il y a un trio magnifique entre les deux rivaux et l'épouse qui est si fidèle amante du Pirate, que le rival et époux se trouve tout bonnement aux pieds de sa femme, qui ne veut pas consentir à le suivre malgré son humble posture. Un autre que moi aurait expliqué d'une manière plus intelligible cette scène, qui ressemble beaucoup à celle d'Otello, Yago et Desdemona ; mais comme je sais à qui j'ai à faire (*sic*), je ne me donne pas la peine d'écarter les ténèbres qui règnent généralement dans toutes mes descriptions.



Mme Méric-Lalande.

« Comme le proverbe qui dit : « L'on apprend à hurler avec les loups » est vrai ! Je m'aperçois que je ne dis plus un mot ni écris une phrase sans intercaler une de ces interminables parenthèses. Vous verrez par là comme c'est amusant, lorsqu'on veut savoir une chose qui vous intéresse, de n'en venir jamais

au but, de tergiverser sans cesse, d'ondoyer l'intérêt de l'histoire et d'aller en zigzaguant... Enfin, vous savez ce que je veux dire. C'est un avis que je vous donne en passant, parce que je ne veux pas d'inutilités dans les lettres que j'attends de vous journellement, qui m'instruiront des progrès de vos santés ou de la décadence d'icelles (1). »

En fait, le succès de Mme Lalande n'avait guère répondu à l'espoir du directeur Laporte, qui, pour ramener au King's Theatre la vogue qui semblait le déserter, avança de quelques jours le début de Mme Malibran (2). Celle-ci écrivait au même ami, le 30 avril :

« Voilà une corvée de passée. J'ai débuté hier au soir dans la *Cenerentola*. Mon ami, j'ai fait ce qui s'appelle *furore* en Angleterre, car, à Paris, j'aurais pris mon succès pour une demi-décadence. Cependant, mon entrée a été belle. On m'a redemandée à la fin, et je puis dire que j'ai été complètement applaudie par toute la salle, le parterre comme les loges. L'on trouve ma voix plus forte que l'année passée. On a été enchanté de ma petite figure, ce qui m'est fort égal; je vous le dis seulement parce que je vous dis tout. On m'a trouvée bien portante et pleine de moyens, ce qui est vrai, en effet. J'ai fait preuve de la plus grande complaisance en consentant à débuter un jeudi, qui est un jour d'Italiens où personne ne va au théâtre, c'est-à-dire que l'on n'a l'habitude de jouer que pour des bénéfices. Aussi, malgré que la salle ne fût pas tout à fait pleine, on a été étonné de voir autant de monde; et comme c'était à cause de moi qu'on était venu, cela me met terriblement à la mode (3)... »

(1) Lettre citée par la comtesse Merlin. *Madame Malibran*, t. I, p. 129.

(2) Extrait d'une lettre de Mme Malibran, citée par la comtesse Merlin (t. I, p. 135) : « Ce 29 avril 1830. Je débute parce que Laporte est un peu dans la débine. Il est en décadence. Le petit succès de Mme Lalande le défrise, et il m'attend comme le Messie, pour le tirer du bourbier dans lequel il est jusque *z'au cou...* »

(3) Comtesse Merlin. *Ibid.*, p. 136.

Le lendemain, nouvelle lettre annonçant le succès de sa seconde représentation :

« Je viens de jouer, mon bon et sincère ami ; jamais, mon cher, jamais, de toute la saison, on n'avait vu une *pleine* aussi grande. On a renvoyé du monde en grande quantité. J'ai mieux chanté que jeudi. Tous mes camarades sont enchantés de moi et ont l'air de m'aimer infiniment. Ils sont venus me féliciter après l'opéra, et ils disaient entre eux en s'en allant : « Voilà ce qui s'appelle chanter... Voilà une véritable artiste... Quel talent !... »

« Cela m'a beaucoup amusée, en même temps je suis fâchée que cela soit, pour la peine que cela peut leur faire. Mais cela est... (1) »

Mme Malibran, dans ces lettres, n'exagérait pas son succès, qui fut, en effet, prodigieux. Elle joua dans le courant de la saison, outre la *Cenerentola*, *Romeo e Giulietta*, de Zingarelli, *Otello* et *le Mariage secret*, de Cimarosa.

La première représentation de ce dernier opéra fut donnée pour le bénéfice de Donzelli. Maria imprima au rôle de Fidalma un caractère de vérité et d'originalité très remarqué.

« Se plaçant au-dessus de tout sentiment de coquetterie comme à Paris, dit la comtesse Merlin, elle eut le courage de représenter ce personnage d'une manière burlesque (2) et tel que Cimarosa l'avait conçu. Il faut que le visage de la tante accuse déjà des rides et que son costume date d'une génération au-dessus de celle de ses nièces, pour faire ressortir tout le ridicule de ses prétentions sur les prétendants de celles-ci, et certes, le rôle de la tante dans les querelles de famille se comprend beaucoup mieux sous le costume que Maria lui avait donné, bien qu'un peu exagéré, que sous l'élégante robe et la coiffure coquette de la belle Mlle Amigo. En voyant sa taille

(1) Lettre citée par la comtesse Merlin. *Ibid.*, p. 141.
(2) Elle s'y montra défigurée sous les rides d'une vieille édentée.

svelte et son visage plein de beauté et de jeunesse, on est tenté de trouver que les amoureux de ses nièces avaient fort mauvais goût de ne pas lui donner la préférence et que l'auteur du libretto n'a pas eu le sens commun (1). »

Cependant, les triomphes de Maria ne parvenaient qu'à la distraire un moment de sa tristesse. La chaîne qui la liait à M. Malibran lui pesait de plus en plus lourdement.

« Il y a, écrivait-elle à cette époque, dans ce monde de mort et de misères, des choses qui dureront une éternité... J'avais écrit, dans mon désespoir, à Viardot, qui a fait tout ce qu'il a pu pour me consoler. J'étais si malheureuse que j'ai dit à lady Flynt, ma bonne amie, quel était mon malheur. Elle en a parlé à un de ses amis, un excellent homme, qui m'a dit que, dans un pareil cas, il avait été lui-même tiré d'embarras en consultant un monsieur de ses amis, un lord fort âgé (il a soixante-dix ans), qui, à ce qu'il paraît, connaît les lois comme ses poches. Ce matin, à midi, sir George Warender viendra me parler de cela. Comme je ne risque rien en prenant des renseignements, je lui en dirai autant qu'il faudra (pas davantage) pour qu'il me donne un avis salutaire qui soulage un peu mon âme oppressée (2). »

Ces consultations la laissaient, généralement, plus triste et plus désemparée encore. Les prévisions les plus optimistes ne lui permettaient, en effet, d'escompter qu'après plusieurs années de pénibles démarches, et à la suite d'une procédure hérissée de difficultés de toute sorte, la solution d'une instance en divorce ou en annulation de mariage.

Allait-elle, pendant si longtemps, réprimer l'élan de son cœur, lutter contre l'entraînement d'un amour partagé et depuis un an contenu? Elle ne se sentit pas capable d'un tel renoncement. Cette année d'attente avait brisé ses forces. Elle com-

(1) Comtesse Merlin. *Madame Malibran*, t. I, p. 136.
(2) Comtesse Merlin. *Ibid.*, p. 138.

prenait, maintenant, que, quoi qu'on fasse, on n'échappe pas à sa destinée. Elle était au bout de sa résistance. Et que lui importaient, après tout, les mesquines formalités de la loi? Pourquoi se laisserait-elle arrêter par elles? Mis au courant, par un intermédiaire, des péripéties de cette crise sentimentale, Bériot arriva à Londres, d'où Maria et lui ne tardèrent pas à repartir ensemble pour Paris. Ils ne devaient plus se séparer.



Le general La Fayette.

Quelque temps avant que Mme Malibran quittât l'Angleterre, avait éclaté en France la Révolution de 1830.

« Je suis contente, — écrivait-elle de Norwick à un de ses amis, — fière, glorieuse, vaine au dernier point, d'appartenir aux Français! Vous pleurez d'avoir été absent? Il n'y a pas de jour que je ne sois désolée, moi femme, de n'avoir pas eu une jambe cassée dans la mêlée de cette cause de l'âge d'or! N'est-ce pas le vrai âge d'or, que de se révolter pour sa liberté, de rejeter, en même temps, même l'apparence d'une usurpation sur les autres peuples? Je vous assure qu'en pensant à Paris, je sens mon âme s'élever! Croyez-vous que des soldats armés de fusils auraient pu m'empêcher de crier : Vive la

liberté? On me dit que tout n'est pas encore tranquille en France, écrivez-le-moi; j'irais! Je veux partager le sort de mes frères! La charité bien ordonnée, dit-on, commence par soi-même! Eh bien, les autres sont *mon soi-même*. Vive la France (1)! »

Elle devait, quelques jours après son arrivée à Paris et sa rentrée au Théâtre-Italien, manifester ces sentiments en public d'une manière originale et charmante :

« On était à la fin de 1830, et nul n'ignore à quel point était immense à ce moment la popularité du général La Fayette. Le rideau allait se lever au Théâtre-Italien sur le premier acte de *Tancredi*; La Fayette assistait au spectacle et, acclamé par la foule à son entrée dans la salle, il avait pris place dans une loge, non loin de la scène; tous les yeux étaient fixés sur lui. L'ouvrage commence et le silence s'établit. Arrive l'entrée de Mme Malibran. Tancrède paraît, le casque en tête et l'épée au côté, et, avant de chanter, s'avance vers la rampe, fixe La Fayette, tire son épée et fait fièrement au vieux soldat le salut des armes. On devine si, à cette époque d'effervescence générale où l'émotion gagnait si facilement tous les cœurs, un tonnerre d'applaudissements accueillit ce mouvement aussi heureux qu'inattendu (2). »

Pour la remercier de cet hommage délicat, M. de La Fayette alla la voir, et ne tarda pas à se lier avec elle. Il devint son ami, on pourrait dire son père, car il l'appelait souvent « ma fille », et lui témoignait la plus vive affection. Quelquefois même, ce beau vieillard, fixant sur elle ses yeux où l'ardeur de la jeunesse semblait renaître... « Maria, lui disait-il, savez-vous que vous êtes mes dernières amours? » Nous verrons bientôt qu'il joua un rôle prépondérant dans la dissolution de son mariage.

(1) Cité par E. LEGOUVÉ. *Soixante ans de souvenirs*, t. I, p. 276.

(2) J'emprunte cette anecdote au livre plein d'intérêt — je ne saurais trop le répéter — de M. Arthur Pougin sur la Malibran : *Marie Malibran*, par Arthur POUGIN, Paris, 1911, Librairie Plon, 1 vol. in-16.

IV

L'ARTISTE ET LA FEMME

La Malibran avait reparu sur la scène du Théâtre-Italien, au mois de novembre 1830, dans le personnage de Desdemona, la plus belle peut-être, et certainement la plus pathétique de ses créations. Elle continua à y interpréter les rôles qui lui avaient attiré, en si peu d'années, une si grande et si légitime réputation : elle se montra successivement dans *Otello*, *Roméo et Juliette*, *le Barbier*, *Tancrède*, *Sémiramide*, *la Gazza ladra*, *la Cenerentola*...

Nous sommes arrivés à l'époque de sa vie où son talent et sa beauté ont atteint leur complet et tout radieux épanouissement. Son amour pour Bériot, cet amour victorieux enfin de tant d'hésitations et de scrupules, lui communiquait une flamme et comme une fascination nouvelles. Jamais elle n'avait été si belle ; jamais, non plus, sa voix n'avait été aussi chaude et prenante, son jeu aussi émouvant et passionné.

Le moment paraît donc venu de rassembler les traits, jusqu'ici épars, de cette attachante physionomie de femme et, en les fixant, de les préciser et les compléter.

Elle avait alors vingt-deux ans.

Sa beauté était plus attrayante que régulière. Sa bouche était un peu grande, son nez plutôt court, l'ovale de sa figure s'allongeait un peu trop. Mais ses cheveux noirs, partagés en bandeaux sur un front où rayonnait le génie, « donnaient l'idée

de deux ailes de corbeau sur un marbre de Canova (1) ». Ses yeux surtout, ses yeux fendus en amande, bruns avec des reflets d'or en fusion, paraissaient « nager dans je ne sais quel fluide électrique, d'où le regard jaillissait à la fois lumineux et voilé, comme un rayon de soleil qui traverse un nuage. Ses regards semblaient tout chargés de mélancolie, de rêverie, de passion (2). » Il fallait, pour sentir tout l'enivrement de sa beauté, la voir au troisième acte d'*Otello*, penchée sur sa harpe, ses cheveux dénoués sur ses épaules nues, ses yeux remplis de larmes véritables, enveloppée dans son peignoir de mousseline blanche... Son attrait indéfinissable semblait échapper à la terre, et nul ne l'a mieux senti et mieux dépeint que Lamartine, qui fut un de ses plus intimes amis. « Cette beauté de Mme Malibran, dit-il, existait par elle-même, sans avoir besoin de formes, de contours, de couleurs pour se révéler. C'était la beauté métaphysique n'empruntant à la matière que juste assez de forme pour être perceptible aux yeux d'ici-bas. Son corps ne la parait pas, il la voilait à peine. On se sentait en présence d'un être dont le feu sacré de l'art avait dévoré le tissu. Ce feu de l'enthousiasme était si ardent et si pur en elle, qu'à chaque instant on croyait voir cette enveloppe consumée tomber en une pincée de cendre et tenir dans une urne ou dans la main... »

Sa voix avait une étendue vertigineuse, et ses extraordinaires dons naturels étaient rehaussés par toutes les qualités que peuvent développer chez un chanteur l'art et l'étude (3).

Mais ce qui frappait, en elle, ce qui bouleversait l'auditeur jusqu'au fond de l'âme, c'était moins la puissance incomparable de sa voix, ou ses autres éminentes qualités artistiques, que la vérité saisissante de son jeu, la force et la réalité de

(1) Arm. de Pontmartin. *Souvenirs d'un vieux mélomane.*

(2) Legouvé. Ouvrage cité, tome 1, page 237.

(3) Elle possédait une voix de mezzo-soprano, partant du *sol* grave du contralto pour s'élever jusqu'au *mi* suraigu, et elle la ménageait avec tant d'art qu'on pouvait croire qu'elle possédait les trois diapasons.

son émotion. Quand elle chantait, écrivait en 1830 le critique allemand L. Bœrne, « ce n'était pas seulement de la bouche, tous les membres de son corps chantaient. Les accents jaillissaient en étincelles de ses yeux, de ses doigts; ils coulaient de sa chevelure... »

Combien elle se laissait posséder par les différentes situations dramatiques où elle se trouvait placée, combien elle s'identifiait de corps et d'âme avec les personnages qu'elle représentait, un autre témoignage contemporain va nous en fournir la preuve. E. Legouvé nous montre la Malibran incapable de « régler et annoncer d'avance ce qu'elle ferait, car elle ne le savait pas toujours elle-même ! Disant aux divers Otello, qui lui ont servi de partenaires : « Saisissez-moi où vous pourrez à la dernière scène, car, dans ce moment-là, je ne puis répondre de mes mouvements ! » Elle n'étudiait jamais ses attitudes, ses gestes devant une glace, et souvent elle était prise sur la scène par des inspirations étranges qu'elle exécutait avec une audace qui lui servait d'adresse ! Au second acte d'*Otello*, dans la grande scène d'angoisse où elle attend l'issue du duel, n'alla-t-elle pas un jour prendre dans le groupe des figurants un pauvre diable de comparse qu'elle n'avait pas prévenu, ne l'amena-t-elle pas sur le devant de la scène, et là, ne lui demanda-t-elle pas des nouvelles du combat, avec un élan de désespoir et une passion qui couraient grand risque d'exciter l'hilarité de la salle ? Eh bien, son impétuosité, sa sincérité emportèrent tout. Le figurant fut frappé d'une telle stupeur que sa stupeur le rendit immobile, et son immobilité lui servit de contenance. Ce qui eût été ridicule avec une autre, fut sublime avec elle (1). »

Cette impétuosité, cette inépuisable force d'expansion, ces emportements superbes constituaient le trait essentiel de son génie. Elle avait l'âme romantique, et ses inspirations fougueuses étaient sœurs de celles de Musset, d'Hugo, de Lamartine.

(1) Ernest LEGOUVÉ. *Soixante ans de souvenirs*, t. I, p. 244.

N'est-ce pas parce que ses contemporains se sont reconnus en elle qu'ils l'ont à tel point adorée ?

La femme, chez la Malibran, ne différait pas de la cantatrice. Mêmes élans, même irrésistible spontanéité, même grandeur, même exaltation, même témérité dans la vie et dans l'art.

Elle vivait en dehors des limites de l'existence commune. L'immense, le prodigieux, l'impossible l'attiraient. Elle s'y mouvait comme dans son élément naturel. Héroïque par tempérament, lorsqu'elle ne pouvait employer à de grandes choses son activité débordante, elle la dépensait, dans les petites, en témérités, en énergie inlassable, en luttes opiniâtres contre les moindres obstacles qui s'opposaient à ses désirs ou à ses caprices.

La mesure, la modération lui étaient inconnues.

J'ai déjà parlé de sa générosité. Elle la poussait jusqu'au sacrifice, donnant un jour 5.000 francs pour arracher une famille à la misère, et obligée, le même mois, de demander à son directeur une avance sur ses appointements — bien mieux : faisant, par un rigoureux hiver, et à une époque où les chemins de fer n'existaient pas encore, un trajet de plusieurs journées pour aller prêter son concours à un « bénéfice » ! La charité était pour elle un apostolat. On n'a pas oublié, sans doute, la scène de l'Hospice des Enfants, rapportée plus haut d'après les *Souvenirs* d'A. de Pontmartin ; elle avait l'habitude de tels actes de dévouement : un de ses grands bonheurs était d'accoster, le matin, dans la rue, sous un vêtement obscur, une sœur de charité et, se faisant passer pour l'émissaire d'une dame de haut rang qui voulait rester inconnue, d'aller porter avec elle, dans les taudis les plus misérables, des secours, des remèdes, de douces consolations...

Cette fièvre de bonté agissante n'était que l'une des formes de sa perpétuelle effervescence, du besoin impérieux qu'elle éprouvait de se dépenser, de laisser s'échapper les flots du torrent qui bouillonnait en elle.

Elle travaillait comme elle faisait le bien, avec emportement. Jamais, même à l'apogée de ses succès, même à l'époque où la gloire avait depuis longtemps récompensé ses efforts, elle ne cessa de se livrer âprement à l'étude, imposant à sa voix les exercices les plus rudes, cherchant toujours à la perfectionner, à la rapprocher un peu plus encore de l'idéal qu'inconsciemment peut-être elle s'était fixé.

« Sa voix, dit E. Legouvé (1), était une voix de mezzo-soprano, voix placée, comme on le sait, entre le contralto et le soprano. Eh bien, un roi conquérant, serré entre deux royaumes étrangers, n'est pas plus tourmenté du besoin d'entrer chez ses deux voisins, que la Malibran de faire une excursion dans les deux voix limitrophes de la sienne... Quelle fut notre surprise de l'entendre un jour exécuter un trille sur la note extrême du registre du soprano ! Nous nous récriâmes.

« — Cela vous étonne, dit-elle en riant ; oh ! la maudite note ! elle m'a donné assez de mal : voilà un mois que je la cherche toujours, en m'habillant, en me coiffant, en marchant, en montant à cheval ; enfin, je l'ai trouvée ce matin, en attachant mes souliers. — Eh ! où l'avez-vous trouvée, madame ?

« — Là ! répondit-elle en riant, et elle toucha son front du bout du doigt avec un geste charmant, car un des traits caractéristiques de cette nature étrange était d'envelopper toutes ses audaces dans je ne sais quelle grâce souple, légère et naturelle. On sentait que l'impossible était son domaine, elle s'y jouait ! »

Le travail ne lui faisait pas oublier le plaisir. Elle en était avide et s'y précipitait avec la même fougue aventureuse, le même mépris de la fatigue et du péril, le même goût des entreprises téméraires qu'elle manifestait dans des activités plus hautes.

C'était une amazone d'une audace, d'une crânerie, d'une adresse remarquables (2). La première fois qu'elle monta à che-

---

(1) Ouvrage cité, t. I, p. 246.
(2) Voir E. LEVOUVÉ. *Ibid.*, p. 247.

val, un des amis qui l'accompagnaient, sportsman accompli, s'avisa de faire franchir à sa bête un large fossé. La Malibran, aussitôt, voulut l'imiter. On eut beau lui représenter qu'elle ne savait pas sauter, que son cheval reculerait devant l'obstacle, qu'elle risquait de se rompre le cou, rien n'y fit : « Puisque vous l'avez fait, déclara-t-elle, je puis le faire. » Et en effet, après quelques explications sommaires, elle enleva son cheval et, d'un bond, lui fit franchir le fossé, puis, toute fière de sa prouesse, elle se retourna, rieuse et triomphante, vers ses compagnons, pâles de frayeur.

« Elle avait non seulement le dédain, dit E. Legouvé (1), mais la passion du danger. Pauvre femme ! Elle est morte de cette passion-là. Elle descendait les côtes ravinées et pierreuses au triple galop ; je partis un jour avec elle, sur un cheval noir, et je revins sur un cheval blanc, tant la course où elle nous avait tous entraînés toute la journée avait couvert nos montures d'écume. Revenus à six heures, nous nous retrouvâmes dans la soirée chez le comte Moreni, où elle avait promis de chanter. Elle chanta, comme elle avait monté à cheval et comme si elle n'avait pas monté à cheval. On se sépara à une heure du matin. Mon premier soin, en rentrant, fut de défendre à mon valet de chambre de me réveiller avant onze heures. A sept heures du matin, ma porte s'ouvre :

« — Qu'est-ce ? — Un mot de Mme Malibran.

« — Eh ! bon Dieu ! Qu'y a-t-il donc ? J'ouvre et je lis : « A neuf heures, à cheval, rendez-vous avec nos amis à la « place de la Concorde ! »

Le mouvement était sa vie. Même chez elle, où elle réunissait de temps en temps un cercle d'amis intimes, elle ne pouvait s'astreindre à quelques minutes d'immobilité. Gaie, vive, exubérante, espiègle, véritable gamin de Paris, sa joie de vivre, dans la liberté de ces réunions, s'épanchait, se débridait, si l'on peut dire, se prodiguait en inventions sin-

(1) *Ibid.*, p. 248.



La Malibran en 1830.

gulières qui, chez une moins grande artiste, eussent paru d'une originalité excessive. « Elle sautait par-dessus les meubles, essayait des tours d'adresse ou de souplesse, cherchait à garder l'équilibre dans telle ou telle position, jusqu'au moment où, succombant à la fatigue, elle n'avait plus la faculté de se mouvoir ; et lorsque ses amis lui faisaient des représentations

sur les conséquences de ses extravagances, elle leur disait :

Non, vous vous trompez, vous ne connaissez pas ma nature; je ne puis pas préméditer le repos dans ma tête; il faut qu'il devienne indispensable par l'excès de la fatigue. Je ne puis faire des économies de force; il faut que j'use ma vie à mesure que j'en ai la faculté, autrement elle m'étoufferait (1). »

Ce hardi régime, on le comprend, ne lui réussissait pas toujours, et souvent sa santé s'en ressentait. Mais c'est alors, surtout, qu'elle accomplissait des prodiges de courage. Le livre de la comtesse Merlin nous en offre un exemple typique :

« ... Après avoir, dit Mme Merlin, passé la nuit au bal, la veille d'un jour où elle devait jouer, elle se leva à midi, monta à cheval, partit à jeun et ne rentra qu'à six heures. A peine eut-elle dîné qu'elle fut obligée de se rendre au théâtre. Elle s'habilla à la hâte pour jouer le rôle d'Arsace; mais agité, fatigué, à la suite d'un dîner précipité, ce pauvre Arsace, avec son beau casque déjà en tête et ses cheveux bouclés, au moment de paraître sur la scène, perdit pied et s'évanouit. On ramena Maria dans sa loge et c'était à qui en aurait le plus de soin. Le malheureux directeur ne savait où donner de la tête; on présentait à la patiente vingt flacons ouverts à la fois pour la faire revenir à la vie... Par malheur, il se trouva dans le nombre une coupe qui contenait une mixture d'huile et d'alcali, dont Maria faisait usage pour friction extérieure, lorsqu'elle souffrait du mal de gorge. Un officieux imprudent l'approche de ses lèvres, elle les applique... Un instant après, d'énormes cloches se forment sur sa belle bouche!... Que faire? Elle ne saurait plus se présenter sur la scène. Changer le spectacle? Il était trop tard. Comment s'y prendre? « Attendez, dit Maria, qui était tout à fait revenue à elle; attendez, laissez-moi faire. » Et prenant une paire de ciseaux qui se trouvaient sous sa main, elle se place devant sa glace et fend d'un bout à l'autre, vivement et sans hésiter, la peau qui boursouflait ses lèvres. L'état

(1) Comtesse Merlin. *Madame Malibran*, t. II, p. 90.

dans lequel elles restèrent, on ne saurait le décrire. Mais Maria joua le rôle d'Arsace et chanta admirablement (1)... »

Ces audaces, ces coups de tête, un genre de vie échappant si complètement à la terne banalité des communs usages, pourraient faire croire, chez la Malibran, à de l'affectation, à une recherche exagérée des applaudissements et de la louange, au besoin maladif de tapage et de réclame habituel à tant d'artistes.

Elle était, au contraire, simple, modeste, naturelle, sans rien de factice dans le cœur, dans l'esprit ni dans les manières.

Lamartine la complimentait un jour de son universelle aptitude pour les langues, car le français, l'espagnol, l'italien, l'anglais et l'allemand lui étaient également familiers :

— Oui, dit-elle, rien de plus commode. Quand je ne trouve pas un mot dans une langue, je l'emprunte à une autre. J'habille ainsi mes idées comme il me plaît...

— Et cela fait, madame, un joli costume d'Arlequin.

— Peut-être, mais je ne mets jamais de masque.

Réponse aussi juste que spirituelle. Elle ne supportait pas que l'outrance de l'expression déguisât la pauvreté du sentiment ou de la pensée. D'un poète aussi dénué de fond que riche de forme, elle disait : « Comment voulez-vous que je goûte un tel talent ? Il fait un bain de vapeur avec une goutte d'eau. » Et voici comment elle jugeait la douceur froide d'une grande dame : « ... Vous savez quel est l'effet du lait sur les huîtres ?... Dissoudre. Je suis comme l'huître, en sa présence. Son lait me dissout. »

En même temps que de l'horreur instinctive de la Malibran pour l'artificiel et le convenu, ces quelques pointes témoignent de la vivacité enjouée de son esprit. Primesautier, alerte, bon enfant, sans méchanceté sinon sans malice, cet esprit avait fait du foyer du Théâtre-Italien une succursale de celui de la Comédie-Française.

(1) *Ibid.*, t. I, p. 170.

Mais que serait l'esprit sans le charme et la grâce ? Et que vaudraient, sans la grâce et le charme, les plus précieuses qualités ?

La Malibran possédait ce don puissant de séduction en qui se résument et s'harmonisent tous les autres. On ne pouvait la voir et l'entendre sans tomber aussitôt sous le charme et sans se sentir, du même coup, attiré vers elle par une sympathie violente et tout instinctive.

Elle était intimement liée avec Mme Orfila, femme d'un médecin alors très en renom, et maîtresse d'un salon dont la réputation n'est pas encore éteinte. Tombée à l'improviste chez son amie, un jour que M. Orfila avait convié à sa table les doyens de la Faculté, la jeune artiste accepta de prendre part à ce gala, tout amusée d'avance à l'idée de figurer parmi ces savants à barbe blanche.

Le dîner commença, grave et maussade. Mais bientôt l'entrain, la bonne grâce rieuse, la verve endiablée de la Malibran mirent au cœur de ces vieillards comme un renouveau de jeunesse. Leurs traits se déridèrent, leurs yeux s'animèrent, et il leur sembla, pour quelques heures, avoir retrouvé leurs vingt ans.

La magicienne portait à son corsage un bouquet de violettes. A la fin du dîner, M. Récamier, déjà presque sexagénaire et qui, cependant, était le plus jeune de tous les convives, s'approcha d'elle et lui dit :

— Madame, les vieillards qui vous entourent emporteraient de cette soirée un très doux souvenir, si vous vouliez leur partager les fleurs de votre bouquet.

Elle sourit, émue de cet hommage. Puis, détachant le bouquet de sa ceinture, elle offrit à chacun quelques violettes. Ils les mirent au revers de leur habit, orné déjà de décorations nombreuses, auxquelles ils attachaient bien moins de prix qu'aux petites fleurs parfumées de la diva.

Cette force captivante et mystérieuse, cette puissance d'enchantement qui émanait d'elle lui attira, pendant sa trop courte

existence, des affections dévouées et ferventes. Mais quelquefois aussi l'espèce de fanatisme qu'elle soulevait lui suscita des aventures étranges et singulièrement importunes.

Un soir qu'elle avait chanté le rôle de Desdemona et qu'elle se tenait dans sa loge, toute brisée encore de l'effort exigé par l'ardeur de son jeu, un coup sec retentit à la porte : « Entrez, » dit-elle, pensant avoir affaire à une personne de service. Un domestique paraît, les traits bouleversés :

— Madame, votre mère se meurt. Accourez, si vous voulez arriver à temps.

La Malibran, que l'imminence du malheur inattendu prive de prudence et de réflexion, jette un manteau sur son costume de théâtre et se précipite à la suite de l'inconnu, qui la fait monter dans une voiture et l'emmène à toute vitesse.

La douleur la tient longtemps affalée, inerte, sans pensée, dans un coin du coupé. Cependant, l'impatience finit par la saisir, le désir de marcher plus vite, de devancer la mort. Mais quelle est sa stupeur, en regardant par la portière, de constater que la voiture ne prend pas le chemin de la maison de sa mère :

— Où me conduisez-vous ? Laissez-moi descendre ! crie-t-elle au domestique.

Pas de réponse. Alors, affolée, la malheureuse essaie vainement de baisser la glace et d'ouvrir la portière.

Enfin, la voiture s'arrête, la portière s'ouvre... Le domestique prend la Malibran par la main et la pousse dans une maison dont la porte se referme aussitôt. Elle se trouve dans l'obscurité.

Elle monte quelques marches, traverse un corridor au bout duquel deux larges battants s'écartent, découvrant un merveilleux boudoir de soie rose brodée d'argent, où en de riches candélabres brûlaient une profusion de bougies. Elle s'avance : personne. Ses yeux surpris et inquiets aperçoivent seulement, au milieu du boudoir, une harpe découverte, avec son pupitre,

son tabouret, et semblant attendre l'artiste qui doit la faire vibrer.

S'approchant, la Malibran découvre sur le pupitre un billet à son nom, qu'elle déplie fébrilement. Elle y lit ces mots :

« Madame, la personne qui s'est rendue coupable de votre enlèvement vous supplie de lui accorder son pardon. C'est pour vous entendre seule, loin du monde, loin du bruit, loin de tous, qu'elle a commis ce crime; chantez donc la romance du *Saule*, et vous serez libre. C'est votre rançon. »

Indignée par le sans-gêne et le ton comminatoire du billet, elle parcourt furieusement le boudoir dans tous les sens, en quête d'une issue et criant qu'elle ne chanterait pas... non... qu'elle ne chanterait à aucun prix. Mais bientôt, lasse de ses recherches infructueuses, redoutant d'autre part l'invite au sommeil des sièges moelleux rangés le long des murs, elle va s'asseoir sur le tabouret, et tandis que son esprit cherche anxieusement un moyen d'évasion, elle promène, machinale, sa main sur l'instrument qu'elle appuie peu à peu contre son épaule et qui ne tarde pas à résonner harmonieusement sous ses doigts inspirés.

Toute à la musique, elle oublie l'endroit où elle se trouve, la façon par trop cavalière dont on l'y a conduite, et commence à chanter la romance du *Saule*, qu'elle avait dite deux heures auparavant et qui, pour cette raison, lui était naturellement venue la première à la mémoire.

Elle la chante une fois, deux fois, pour elle, pour elle seule, car elle s'imagine être seule dans l'appartement.

— Oh ! merci, murmure par delà les tentures une voix extasiée, qui arrache un cri de frayeur et d'indignation à l'artiste brusquement rejetée dans la réalité.

Le domestique qui l'a amenée tout à l'heure reparaît alors, et se déclare prêt à la reconduire chez elle.

La Malibran comprend l'inanité de tout reproche. Elle suit cet homme sans mot dire et se retrouve bientôt rue de Provence, dans son hôtel. Là, sur sa toilette, elle aperçoit un écrin

avec des boucles de diamant d'une valeur considérable, et un billet portant ce seul mot, le même qu'avait prononcé la voix mystérieuse du boudoir : « Merci. »

Jamais la Malibran ne parvint à découvrir le mélomane enragé qui lui avait si royalement payé quelques heures de voiture et de musique forcées.

Je ne saurais garantir l'authenticité de l'anecdote. Mais l'espèce de culte idolâtre dont la cantatrice était alors l'objet, et le goût si vif et presque général à cette époque pour le romanesque et le fantastique, permettent d'ajouter foi sans trop de difficulté à cet extraordinaire enlèvement.

Dans la carrière accidentée de la Malibran, parmi les aventures que la légende lui attribue, — car, comme tous les virtuoses et les artistes hors de comparaison, la Malibran a sa légende, — on rencontre bien des événements invraisemblables, et cependant réels.

Après la saison du Théâtre-Italien, dont la clôture eut lieu le 30 avril 1831, la Malibran, au lieu de retourner à Londres comme les années précédentes, alla, en compagnie de Bériot, se reposer en Belgique durant tout l'été.

Elle fit sa rentrée, le 8 novembre, dans la *Gazza ladra*, mais ne put continuer longtemps le cours de ses représentations.

L'altération de sa santé était manifeste.

« Souvent, dit Mme Merlin, quelques heures avant d'ouvrir le théâtre, on mettait une bande sur l'affiche pour annoncer que le spectacle était changé à cause d'une indisposition subite de Mme Malibran, et comme le lendemain on la retrouvait bien portante, ces accidents étaient attribués à ses caprices, et on la blâmait. Son humeur, déjà altérée par ses craintes et ses souffrances, se ressentait de cette sorte d'hostilité qu'elle était obligée d'affronter. Elle était triste et préoccupée. Un soir, elle jouait le rôle d'Arsace. A peine eut-elle chanté sa première cavatine que, se sentant mal à l'aise, elle rentra dans sa loge, s'y enferma et fit dire à travers la porte qu'elle était trop souf-

frante et ne pouvait reparaître sur le théâtre... En vain le directeur la supplia d'ouvrir, espérant la décider à continuer la pièce : elle refusa. Pendant cette négociation, le public s'impatientait, murmurait, piétinait. Ne sachant que faire dans une telle crise, le directeur songea à faire intervenir l'influence d'un ami. Il savait combien ce moyen était efficace auprès d'elle. Ayant aperçu M. le marquis de Marmier dans la salle, il vint lui exposer le cruel embarras où ce qu'il appelait le caprice de Maria les avait réduits, en le suppliant de venir à leur secours. M. de Marmier descendit aussitôt et, frappant à la porte de la loge de Maria, se nomma. Après quelques moments de silence, on lui ouvrit, et la porte se referma aussitôt après lui... Maria était à demi couchée sur un canapé et presque entièrement déshabillée. A peine M. de Marmier eut-il jeté un premier coup d'œil sur elle, qu'il comprit la cause de son indisposition. Maria, qui devina sa pensée, se mit à fondre en larmes... « Je suis perdue, s'écria-t-elle, vous me méprisez déjà, et bientôt le public me méprisera aussi !... » M. de Marmier, attendri et embarrassé à la fois, tâcha de la consoler et reçut ses confidences avec toute l'indulgence d'un ami. Le cœur plus soulagé, elle se rendit aux instances de son ami, s'habilla de nouveau, reparut sur la scène et continua son rôle (1). »

Depuis lors, elle vécut dans des transes continuelles. Elle eût voulu se soustraire à la curiosité et à la malignité du public ; mais sa profession la forçait à s'exposer chaque jour aux regards qu'elle sentait ironiquement peser sur elle, et elle en éprouvait une gêne insurmontable.

Elle fut plus sensible encore à la douleur de voir changer les dispositions de la société à son égard. Des maisons où elle avait été reçue jusque-là sur le pied de la plus grande intimité ne l'accueillaient plus qu'avec froideur. Certaines portes même lui furent fermées. Mme de Sparre, qu'elle adorait, rompit toute relation avec elle. Cet abandon de ses amis la torturait.

---

(1) Comtesse Merlin. *Madame Malibran*, t. I, p. 185.

Et voici bien l'hypocrisie mondaine :

— Rapprochez-vous de M. Malibran, conseillait-on à cette réprouvée, et nous vous reverrons comme autrefois.

Mais sa droiture naturelle se révoltait contre tant de duplicité.

— Hé quoi ! disait-elle, renier tout ce que j'aime et commettre l'action la plus basse et la plus vile pour échapper à ce que vos préjugés appellent le déshonneur !... Non... J'aime mieux souffrir !

Et vraiment, sa souffrance alors faisait peine à voir. Elle en arrivait presque à détester son art, sa grande renommée qui ne lui permettait pas d'échapper, comme la première venue, à l'attention malveillante de la foule et du monde...

La rupture définitive de son mariage devint, à partir de ce moment, l'objet de sa constante préoccupation.

Comme c'était à New-York qu'elle avait épousé M. Malibran, elle pensa que l'influence du général La Fayette aux États-Unis pourrait lui être utile pour hâter la solution de l'instance qu'elle était décidée à introduire. Elle écrivit à l'illustre vieillard, avec qui elle s'était liée, nous avons vu dans quelles circonstances. M. de La Fayette vint la voir et lui promit un appui dévoué.

Il lui tint parole. Aucune démarche ne lui coûta pour assurer le succès de la tâche qu'il avait entreprise.

Il acquit bientôt la certitude que le procès ne pourrait pas se juger aux États-Unis, le mariage ayant eu lieu devant le consul de France et non d'après les lois américaines.

Après bien des hésitations et des consultations, voici l'ingénieux système sur lequel, d'accord avec le général La Fayette, Mme Malibran basa sa demande :

« M. Malibran était né Français, mais depuis longtemps il avait quitté sa patrie pour aller s'établir en Amérique : il s'y était même fait naturaliser. L'acte qui le déclarait citoyen des États-Unis portait en même temps qu'il avait renoncé à sa

qualité de Français. Mlle Garcia était fille de M. Garcia, artiste d'origine espagnole, qui ne s'était jamais fait naturaliser en France. Sa fille, quoique née en France, était donc Espagnole, puisque son père était Espagnol. Ainsi, en fait, deux étrangers, un Américain et une Espagnole, s'étaient présentés devant le consul de France pour être mariés, et le consul avait pensé qu'il avait qualité d'officier d'état-civil même à l'égard de ces deux étrangers, et les avait mariés. Le mariage devait donc être nul. Mais les tribunaux français étaient-ils compétents pour juger dans une affaire dont les intéressés étaient étrangers tous deux? Oui, parce que M. et Mme Malibran étaient tous deux rentrés en France, et que le premier, en déclarant au gouvernement son intention d'y fixer son domicile, avait demandé qu'on lui accordât la jouissance des droits civils (1). »

La compétence des tribunaux français fut, en effet, reconnue, et le procès entamé. M. Malibran, toujours sensible aux arguments pécuniaires, s'était facilement mis d'accord avec sa femme pour faire naître les incidents que la loi pourrait exiger...

Mais la marche éternellement lente de la justice retarda pendant plus de trois ans encore la cassation du mariage.

Cependant, les souffrances physiques de Mme Malibran, aggravées par ses peines morales, étaient devenues intolérables. Elle dut se résigner à un repos absolu, et s'éloigner pour quelque temps de la scène. Elle donna sa représentation d'adieu le 8 janvier 1832.

Le lendemain même de cette représentation, elle partit pour Bruxelles, avec un domestique et sa femme de chambre.

A peine arrivée à Bruxelles, elle descendit de sa chaise de poste, — nous apprend Mme Merlin, — remonta dans une voiture de place où l'attendait Bériot, se déguisa, au moyen d'un tour de cheveux blonds et d'une grande coiffe, pour ne pas être reconnue, rentra à Paris, alla se loger à l'extrémité de la

(1) Comtesse Merlin. *Ibid.*, tome I, p. 193.

rue des Martyrs, dans une petite maison isolée, et y resta secrètement pendant deux mois.

Aussitôt après ses couches, elle repartit pour Bruxelles, où elle venait chercher l'apaisement et le repos.

Le théâtre, la vie, le monde n'existaient plus pour elle. Pendant quelques mois, elle se voua tout entière à son amour... Heures enivrantes et profondes, où elle savourait avec délices le charme de cette intimité à deux, d'autant plus exquise qu'elle l'avait payée plus cher...

En sortant de Paris, elle avait, paraît-il, fait le serment de ne plus y chantèr en public que mariée à Bériot... et nous verrons qu'elle ne faillit pas à sa parole.

V

EN ITALIE ET EN ANGLETERRE

Depuis son arrivée en Europe, la Malibran avait eu comme partenaire, dans presque toutes les pièces de son répertoire, à Paris l'hiver, le printemps à Londres, Lablache, le massif Lablache, le merveilleux chanteur, l'excellent acteur, Lablache, moins remarquable encore par sa puissante voix de basse, par la souplesse et par l'originalité de son jeu, que par l'élévation de ses sentiments, la rectitude de son esprit, la bonté proverbiale de son cœur. On ne l'appelait que « le bon Lablache ».

La camaraderie de Lablache et de la Malibran n'avait pas tardé à se changer en une bonne et solide amitié : leur grand talent et leur commune générosité leur avaient servi de trait d'union.

Souvent il leur était arrivé de se trouver de moitié dans leurs bonnes actions.

C'est ainsi qu'un jour, à Londres, un émigré politique italien, venu, comme tant d'autres à cette époque, chercher un refuge dans le pays de liberté qu'a toujours été l'Angleterre, s'adressa à son compatriote Lablache pour lui demander de le tirer d'un cruel embarras : il venait d'être autorisé à rentrer dans sa patrie, mais sa misère était si grande qu'il n'avait pas les moyens de payer son voyage.

Le lendemain, au théâtre, Lablache trouvant ses camarades réunis pour la répétition, leur proposa de se cotiser

pour secourir le malheureux exilé. Tous répondirent à son appel.

Mme Lalande, Donzelli promirent chacun cinquante francs. Alors, Lablache, se tournant vers la Malibran qui, jusque-là, avait gardé le silence : « Et toi, lui dit-il, Maria, que veux-tu me donner ? — Comme les autres, » répondit-elle.

Le bon Lablache partit avec son petit trésor et fut tout de suite l'offrir à l'émigré.

Le lendemain, la Malibran, étant seule avec Lablache, lui dit : « Ajoutez à mes cinquante francs pour ce pauvre homme deux cent cinquante francs ; je ne vous en ai pas parlé hier parce que je ne voulais pas donner plus que mes camarades ; n'en dites rien. »

Lablache, ravi de l'aubaine, courut chez son protégé, monta les marches de son escalier quatre à quatre... et trouva sa chambre vide. Profitant du bienfait de la veille, le pauvre diable était déjà parti pour aller s'embarquer...

Croyez-vous que Lablache se découragea ? Ce serait bien mal le connaître. Il redescendit l'escalier plus vite qu'il ne l'avait monté, s'élança à travers les rues comme un égaré, et arriva au port juste au moment où le bateau à vapeur commençait à fendre les eaux de la Tamise.

Que faire ? Le brave artiste n'hésita pas. Hélant à la hâte une barque, il y sauta, se fit conduire jusqu'au bâtiment, et eut enfin la satisfaction de remettre le surplus de la quête à l'émigré, qui se jeta dans ses bras, les yeux remplis de larmes de joie et de reconnaissance (1).

Tel était l'homme qui, vers la fin du mois de mai 1832, vint, tout à fait à l'improviste, sans nul dessein prémédité, arracher la Malibran et Bériot aux douceurs de leur tendre villégiature.

Pour se rendre de Londres à Naples, Lablache, à cette date, passa par la Belgique et s'arrêta à Bruxelles, où le hasard vint

(1) Voir Comtesse MERLIN, ouvrage cité, t. I, p. 153.

l'instruire de la présence de ses amis. Il alla les voir, et, accueilli par eux avec la plus affable cordialité, se vit pressé de questions par Maria, qui, en apprenant le but de son voyage :

— Et moi, s'écria-t-elle, qui depuis longtemps rêve de connaître l'Italie ! Si nous vous accompagnions ? Nous n'avons pas d'engagement autre part... C'est entendu ; nous partons avec vous...

— Mais je ne puis vous attendre ! protesta Lablache. Mon temps est compté. Je quitte Bruxelles demain au petit jour... Vous viendrez me rejoindre...

— Non, non. Nous serons prêts à temps.

Lablache crut qu'elle plaisantait. On parla d'autre chose, et, au bout d'un instant, le chanteur prit congé de ses amis. Il était huit heures du soir.



Lablache.

Le lendemain matin, à cinq heures, Lablache dormait encore lorsqu'il fut brusquement réveillé par le bruit d'une chaise de poste qui s'arrêtait sous ses fenêtres. Un

moment après, on heurtait à sa porte. Il sauta de son lit à la hâte, croyant que sa voiture était prête, et qu'on venait le chercher. Mais la voix bien connue de la Malibran frappa tout à coup ses oreilles : « C'est nous ! lui criait Maria. Dépêchez-vous ! Nous vous attendons pour partir. »

En quelques heures de nuit, elle avait trouvé le moyen de louer une voiture, d'organiser son départ et de régler ses affaires en vue d'une si longue absence. Cela paraissait impossible. Mais l'imprévu, la singularité de l'aventure l'avaient séduite, et elle avait pris un plaisir d'enfant à réaliser l'irréalisable.

La voiture roulait déjà à travers les faubourgs de Bruxelles que Lablache n'était pas encore revenu de sa surprise. Sa mine ébahie augmenta la joie de la Malibran, qui se montra d'une gaîté folle pendant toute la route (1).

Seulement, dans la précipitation du départ, elle avait négligé une précaution essentielle : arrivée à la frontière d'Italie, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas de passe-port. La police italienne refusa de la laisser passer, et notre étourdie fut obligée de s'arrêter quelques jours, avec Bériot, dans un petit village, en attendant que Lablache, qui prit les devants, leur eût, à la suite de pressantes démarches, fait expédier de Milan l'autorisation d'entrer en Lombardie.

Ce voyage, entrepris en se jouant, et qui semblait ne devoir être, d'abord, qu'une charmante partie de plaisir, se transforma bientôt en une sorte de randonnée triomphante à travers les principales villes de la péninsule, qui toutes accueillirent la Malibran avec les plus indescriptibles transports d'enthousiasme. « Les entrepreneurs se la disputaient, dit Castil-Blaze ; on lui faisait souscrire, à l'avance, des engagements à des prix énormes, et jusqu'alors inconnus, inouïs... qui allèrent jusqu'à quatre mille francs par soirée... (2). »

---

(1) Voir Comtesse Merlin. *Ibid.*, p. 200.
(2) Castil-Blaze. *L'Opéra-Italien*, p. 451.

Lorsqu'ils avaient été libres, enfin, de pénétrer en Italie, Bériot et sa compagne ne s'étaient pas arrêtés à Milan et avaient continué leur voyage jusqu'à Rome. En arrivant dans cette ville, la cantatrice avait eu la douleur d'y apprendre — par l'ambassadrice de France, qui la reçut avec beaucoup d'amabilité — la mort subite de son père, Garcia, emporté, à l'âge de cinquante-sept ans, par une congestion pulmonaire (1).



Horace Vernet.

Elle dut s'arracher à son chagrin pour se faire entendre, le 30 juin, sur le théâtre Valle, dans le rôle de Desdemona. Elle s'était, en effet, engagée à jouer sur ce théâtre trois fois par semaine, pendant un mois. En dépit d'une chaleur torride et du prix élevé des places, la salle était comble, le jour de la première représentation, bien avant l'heure du spectacle, et les Romains ne ménagèrent pas à la Malibran les marques éclatantes de leur

(1) Voir, à la fin du volume, la lettre qu'en cette circonstance elle adressa de Rome à Louis Viardot.

admiration. Toutes ses autres représentations furent suivies par le public avec autant d'engouement.

Entrée, nous l'avons vu, dès son arrivée à Rome, en relations avec l'ambassade de France, Mme Malibran fut aussi très affablement accueillie à la Villa Médicis par le directeur de l'Académie de France, qui était alors Horace Vernet. Les liens d'une douce intimité ne tardèrent pas à s'établir entre la cantatrice, son ami Bériot et la famille du peintre.

Après Rome, Naples, — car les Napolitains s'étaient montrés jaloux de saluer dès son apparition cet astre nouveau qui se levait sur l'Italie. Mme Malibran débuta le 6 août, au théâtre du Fondo, encore dans le rôle de Desdemona. L'assistance était telle que les comtes de Stakelberg et de Lebzellern, ambassadeurs de Russie et d'Autriche, pour n'avoir pas retenu leurs loges à temps, durent se réfugier au quatrième rang en face du lustre. Ils obtinrent, ce soir-là, affirme la comtesse Merlin (1), la faveur toute spéciale de le faire remonter.

Après quelques représentations au théâtre du Fondo, la cantatrice parut sur la scène du principal théâtre de Naples, celui de San Carlo, dans le rôle de Rosine, du *Barbier de Séville*.

Le roi de Naples avait manifesté le désir d'assister à cette représentation et, — on verra bientôt pourquoi, — la cantatrice en était fort contrariée. Avec son habituelle liberté d'allures, elle demanda une audience au souverain et lui exprima ses doléances.

La comtesse Merlin raconte ainsi cette scène amusante :

« Maria se présenta devant Sa Majesté, qui la reçut de la manière la plus gracieuse...

« — Sire, lui dit-elle, je viens demander à Votre Majesté la grâce de... si cela est égal à Votre Majesté... de ne pas venir demain au théâtre !

« Le roi, fort surpris, lui répondit :

(1) *Madame Malibran*, t. I, p. 209.

« — Et pourquoi ? Je croyais que vous veniez me demander d'y aller...

« — Mais, Sire, c'est que j'ai appris qu'à Naples, lorsque Votre Majesté est au théâtre, on n'applaudit pas, si Votre Majesté ne donne pas l'exemple, et je crains qu'elle ne l'oublie...

« Le roi se mit à rire, et la rassura là-dessus ; mais voyant que Maria hésitait encore, il l'encouragea à s'expliquer...

« — Sire, puisque Votre Majesté le permet, je lui dirai encore quelque chose... C'est que j'ai l'habitude d'être encouragée par le public... tout de suite... en paraissant sur la scène... au point que, si je n'entends pas applaudir avant de commencer, je ne fais plus rien de bien !... — C'est bon, lui dit le roi, je vous applaudirai aussitôt que vous entrerez en scène.

« Maria partit fort contente de la réception du roi. Le soir, lorsqu'elle attendait entre les deux coulisses le moment de paraître, elle regarda la loge de Sa Majesté, qui se trouvait en face d'elle, et aperçut l'œil du roi qui plongeait sur elle... Aussitôt, Maria, élevant ses deux mains vers lui, se mit à faire semblant d'applaudir, pour lui rappeler sa promesse. Cela lui réussit à merveille, car le roi, charmé de tant d'originalité et de grâce, donna aussitôt le signal, et la salle y répondit avec acclamations (1). »

La Malibran obtint sur cette nouvelle scène un succès aussi considérable qu'au Fondo.

Mais il ne faut pas croire que ses occupations théâtrales lui fissent oublier le plaisir. Elle s'y livrait, comme à Paris, avec délices.

L'azur limpide du ciel italien, le profil délicat du Vésuve, la mer splendide et cet admirable panorama qui déroule autour de la ville de Naples sa magique et riante ceinture, ravissaient la jeune femme.

Cette âme riche de poésie, avide de beauté et si sensible à toutes les joies de l'art et de la nature, vivait comme en une

(1) *Ibid.*, p. 210.

sorte d'extase parmi ces paysages lumineux, devant cet horizon d'azur intense, partout peuplé de formes harmonieuses et divines.

La comtesse Merlin nous montre, à cette époque, son amie ne pouvant se lasser de promenades, d'excursions périlleuses, de jouissances nouvelles. Ainsi, on la voyait à cheval, parcourant à toute allure la route de Portici au bord de la mer, ou grimpant jusqu'au Capo di Monte, tantôt s'aventurant dans le chemin peu sûr de Résina ou près des crevasses du Vésuve, une autre fois s'égarant dans les bois épais de la montagne des Camaldules, ou dans le voisinage des marais du lac d'Agnano, et toujours la première là où il y avait du danger. Souvent, elle se promenait en chaloupe sur la mer et livrait sa voix à des inspirations sublimes; quelquefois, le désir de se baigner la prenait soudain; et alors, avec une volupté frissonnante, elle se plongeait dans cette belle eau glacée, sous les rayons ardents du soleil. Un jour, dans une promenade en barque qui devait se terminer par un bain, voyant l'eau si transparente, l'air si pur, elle n'eut pas la patience d'attendre qu'on se fût rapproché du bord et, tout à coup, ouvrant le manteau qui cachait son costume, elle se précipita dans la mer. Ses amis, riant tout d'abord de son incartade, la virent reparaître, rose et joyeuse, mais quelle ne fut pas leur frayeur en s'apercevant qu'elle pouvait très difficilement se soutenir sur l'eau !

— Mais c'est de la folie ! lui crièrent-ils en la hissant sur le bateau. Vous savez à peine nager.

— Bah ! leur répondit-elle dans un éclat de rire, j'étais bien sûre que vous ne me laisseriez pas noyer.

Vers la fin de septembre, elle alla donner à Rome deux représentations qu'on lui demandait avec instance, puis revint se faire entendre à Naples.

Mais les intrigues de coulisses et les amères jalousies auxquelles elle était en butte commençaient à lui rendre pénible le séjour dans cette ville. Le roi de Naples, qui l'avait d'abord



Naples, vue prise du Capo di Monte

si bien accueillie, ne lui témoignait plus autant d'intérêt, et, lorsqu'il venait au théâtre, il négligeait souvent de l'applaudir. La salle, obligée de conformer son attitude à celle du souverain, demeurait silencieuse, et cette froideur glaçait et décourageait l'impressionnable artiste. Quelques jours avant de quitter Naples, elle écrivait à la comtesse Merlin :

« ... J'ai bien réussi ici, mais je ne m'y plais pas. J'ai des raisons pour penser qu'on m'apprécie, mais on ne m'applaudit pas au théâtre, et cela me manque, comme le feu qui est la vie. Peut-on chanter sans cela ?... Mais on dirait qu'ils sont sourds. Et cela, pourquoi ? Parce que je chante mal ? Pas du tout. C'est tout simplement parce que je suis trop maigre. Me comprenez-vous ?... Non. Eh bien, tant pis, car je ne vous en dirai pas davantage. »

La comtesse Merlin nous révèle le mot de l'énigme, qui était celui-ci : si le roi n'applaudissait plus la Malibran, c'était parce qu'il protégeait une de ses rivales, Mme Ronzi de Begnis, chanteuse distinguée, très jolie femme, mais fort grasse (1).

Mme Malibran quitta Naples au commencement d'octobre, et, le 13 de ce mois, elle se montra pour la première fois à Bologne, dans la *Gazza ladra*. Son succès y fut immense, mais moins grand encore que celui qu'elle obtint dans *I Capuleti e i Montecchi*, l'opéra de Bellini, qu'elle n'avait encore jamais interprété.

« Son âme, dit la comtesse Merlin, si fertile en inspirations nouvelles, avait fait de la dernière scène des *Capuleti* une scène sublime. Lorsqu'elle s'approchait du lit de mort de Giulietta, elle tournait du côté opposé au-devant du théâtre, pour donner le temps à celle-ci d'en sortir, et lorsqu'elle se baissait sur le lit pour la chercher, et qu'elle ne la trouvait plus, après avoir allongé ses bras pour la chercher avec une terreur inconce-

(1) Comtesse Merlin. *Ibid.*, p. 216.

vable, elle levait les yeux et l'apercevait en face d'elle... Alors, au lieu de venir à Giulietta avec précipitation, en s'écriant : *Giulietta !* elle en approchait en silence, lui palpait la tête, touchait alternativement ses bras, ses épaules, son cou, ses yeux, puis, tout à coup, d'une voix étouffée, saccadée, basse et parlante, qui partait du fond de l'âme, elle prononçait : *Giulietta !...* Ce mot était d'un effet magique sur les spectateurs; un frisson glacial se répandait déjà sur chacun avant qu'elle le prononçât, et plusieurs fois, à Bologne, on fut obligé d'emporter du théâtre des femmes qui ne pouvaient l'entendre sans se trouver mal (1). »



Mme *Ronzi de Begnis.*

Les Bolonais, exaltés par son admirable génie, fêtaient la Malibran comme une reine. Les sérénades qu'on lui donnait se prolongeaient jusqu'au jour, et cet enthousiasme ne se démentit pas un seul instant pendant son séjour à Bologne.

Au terme de son contrat dans cette ville, elle se décida

(1) *Ibid.*, p. 218.

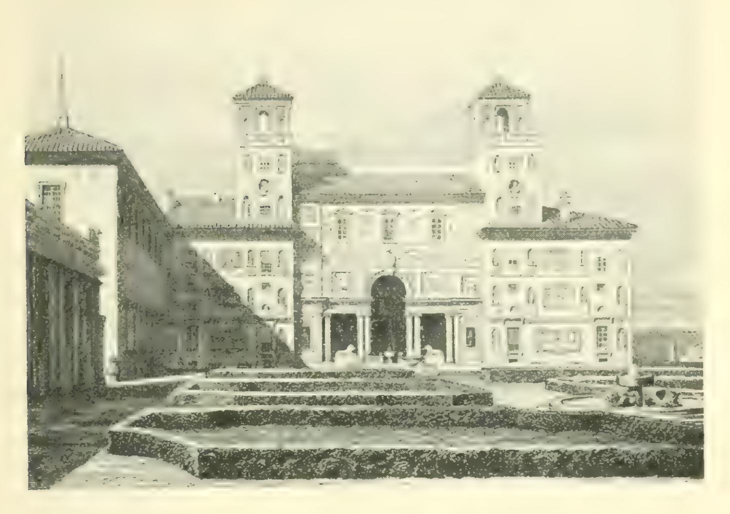
à prendre un repos qu'exigeait le mauvais état de sa santé. Elle se rendit à Rome, dans la famille d'Horace Vernet. Au moment de son arrivée en Italie, son entrain, sa gaîté, son naturel lui avaient conquis la sympathie de tous les hôtes de la Villa Médicis, et particulièrement de Mlle Louise Vernet, fille du peintre, qui s'était sentie poussée vers elle de tout l'élan de son cœur. La jeune femme était donc heureuse de se retrouver au milieu de ces excellents amis, et elle passa auprès d'eux quelques semaines charmantes. Chaque jour, on inventait un amusement nouveau. Mlle Vernet, au son du tambour de basque, dansait le saltarello avec son père, si jeune encore qu'il semblait être son frère. On causait, on lisait les poètes, on chantait, — trop peu souvent au gré des admirateurs de la grande artiste, — on se promenait. Ernest Legouvé, passant alors par Rome, assista à l'une de ces promenades. Par une de ces après-midi d'automne plus suaves et plus pénétrantes en Italie que les matinées de printemps, on s'était donné rendez-vous à la villa Pamphili. Le hasard, au cours de leurs allées et venues, amena les promeneurs dans un recoin délicieusement ombragé, sorte de petit cirque de verdure, entouré de pins et d'arbousiers, où coulait, dans un bassin de granit, une fontaine surmontée d'un large terre-plein. Un double escalier de marbre conduisait, de deux côtés, à cette plate-forme. Tentée par la fraîcheur de l'eau, que rendait plus attirante encore la chaleur de la journée, Maria, toujours espiègle, courut placer sa tête sous ce flot de source. Bientôt ses cheveux mouillés et dénoués s'éparpillèrent en longues tresses sur ses épaules, et le soleil, perçant l'entrelacs des branches, se reflétant parmi les gouttes d'eau attachées à son front, sembla la couronner d'un clair semis d'étoiles.

Soudain, elle remarqua la plate-forme au-dessus de la fontaine.

« Quelle pensée traversa alors son esprit? dit E. Legouvé (1).

(1) Ernest LEGOUVÉ. *Soixante ans de souvenirs*, tome I, p. 259.

Je ne sais, mais sa physionomie changea subitement ; le rire disparut et fit place à une expression étrange et sérieuse ; elle fit un pas vers les dix marches de marbre, les monta lentement, ses cheveux toujours sur ses épaules, et, arrivée sur la plate-forme, d'où elle nous dominait tous, elle se tourna vers le ciel et entonna l'hymne à Diane, de *Norma* : « *Casta diva!* » Était-ce



Villa Médicis (Vue générale du côté des jardins).

la surprise, la singularité de cette mise en scène, le plaisir d'entendre dans un tel lieu cette voix silencieuse depuis quelque temps ? Elle-même, fut-elle émue par son apparition sur cette sorte de piédestal ? Nul ne peut le dire ; mais ses accents, en se prolongeant sous la voûte des arbres, en se mêlant au bruit de l'eau, au souffle de l'air, à toutes les splendeurs de ce jardin, avaient je ne sais quoi de grandiose, qui nous saisit au cœur ; les larmes nous coulaient à tous des yeux. Aperçue ainsi, au-dessus de nous, dans cet encadrement de ciel et de feuillage,

elle nous faisait l'effet d'un être surnaturel; quand elle redescendit, son visage gardait encore une expression de gravité sérieuse, et nos premières paroles d'enthousiasme furent comme empreintes d'un respect religieux. »

Quelques jours après cette scène, la Malibran partait pour Bruxelles. Elle allait attendre la naissance de son deuxième enfant, qu'elle mit au monde en janvier 1833.

Dès le mois de mars, elle se retrouvait à Naples, pour y remplir l'engagement qu'avant son départ d'Italie elle avait conclu avec la direction du Théâtre du Fondo. Elle y joua principalement *la Sonnambula*, de Bellini, et la souplesse avec laquelle elle représenta le personnage d'Amina, cette jeune paysanne au caractère à la fois pathétique et gracieux, l'émotion, la vie dont elle anima toute l'œuvre, la couleur et le relief qu'elle sut donner à son interprétation, effacèrent complètement le souvenir des succès naguère remportés dans le même rôle par la Pasta. Celle-ci, pourtant, s'y était élevée au plus haut degré de sa gloire. Le rôle d'Amina avait été spécialement écrit pour sa voix. Mais qu'importe? « Marietta s'en empare, écrit Castil-Blaze (1), le compose, le crée à sa manière, et par une coquetterie d'artiste, dont on apprécia bientôt l'artifice, je devrais dire la perfidie, elle s'appliqua surtout à donner tout l'éclat, toute la puissance de son exécution aux fragments que la Pasta laissait dans la demi-teinte. On applaudit avec enthousiasme; et tout en la remerciant d'avoir mis au jour de belles choses qui, jusqu'alors, étaient restées inaperçues, on pensa que la Malibran redoutait trop la rivalité de la Pasta pour s'aventurer à tenter les mêmes effets aux mêmes endroits. C'est justement ce que Marietta voulait faire croire. Quand elle vit que l'opinion s'était prononcée sur ce point, elle changea de gamme, suivit la marche indiquée par sa rivale, et battit cette virtuose sur son propre terrain. Elle brilla partout où la Pasta brillait et la surpassa. Une troisième épreuve fut encore plus décisive,

(1) CASTIL-BLAZE. *L'Opéra-Italien de* 1548 *à* 1856, p. 450.

car elle y joignit les prodiges d'exécution de la première et de la seconde. »

On voit — et il serait facile d'en multiplier les exemples — avec quel soin la Malibran étudiait les ressources de ses émules et quelle habileté elle mettait à s'approprier leurs qualités, lorsqu'elle le jugeait utile. L'inspiration n'allait pas chez elle sans la réflexion et la méthode. On cite, à ce sujet, une boutade d'elle, très instructive. Quelqu'un lui reprochait un jour d'être souvent froide dans les premières scènes de ses rôles : « Vous n'y entendez rien, lui répondit-elle. Les têtes du parterre me représentent une multitude de bougies éteintes, rangées dans un panier; si on les aborde tout de suite, avec une masse de feu, les bougies fondent. Si, au contraire, vous les allumez graduellement, vous obtenez une brillante illumination... Moi, *j'allume* mon public petit à petit. »



La Malibran dans la Somnambule.

Ce sens artistique, cette fine intelligence des choses du théâtre, s'ajoutant à son génie naturel et le dirigeant, lui permirent d'atteindre à des hauteurs où nulle cantatrice avant elle ne s'était élevée.

Après avoir, à Naples, chanté *la Sonnambula* en italien et fait, en quelque sorte, du rôle d'Amina une création nouvelle, la Malibran allait, le 1er mai 1833, chanter à Londres, sur le théâtre de Drury-Lane, le même rôle en anglais. La pièce avait été traduite exprès pour elle dans cette langue si peu mélodieuse, et qui ne lui était pas familière. Mais elle se joua de toutes les difficultés avec une aisance qui lui valut le plus éclatant triomphe.

« Sa méthode admirable, écrit la comtesse Merlin, appliquée à la langue anglaise, était une nouveauté qui fut appréciée à sa juste valeur. Sa prononciation nette et ferme à la fois, au lieu de nuire à sa manière, lui donnait un accent tout particulier et inconnu jusqu'alors sur la scène anglaise (1). »

L'auteur de *la Sonnambula*, Bellini, qui, jusque-là, ne connaissait la Malibran que de réputation, assistait à la première représentation de la pièce à Londres. Son émotion fut si grande qu'emporté soudain par l'élan de son interprète et oubliant qu'il était l'auteur de l'ouvrage, il se mit à applaudir de toutes ses forces et à crier à pleins poumons : *Brava ! Viva !* Le public, d'abord étonné, ayant appris que ce fougueux interrupteur n'était autre que Bellini lui-même, le força, par ses acclamations, par ses trépignements, à paraître sur la scène, tenant la Malibran par la main. Le rideau baissé, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et de ce moment naquit entre eux une liaison que la mort seule devait rompre.

Du théâtre de Drury-Lane, la cantatrice passa à celui de Covent-Garden, où elle continua à chanter en anglais.

Malgré le travail constant qu'exigeait la préparation de rôles si nouveaux pour elle, écrits en une langue qu'elle parlait sans doute fort bien, mais dans laquelle elle n'était pas habituée à chanter, la Malibran trouvait encore le temps de se faire entendre dans deux ou trois concerts par jour, soit dans les salons, soit au King's Theatre. Le soir, après avoir joué à

(1) *Op. cit.*, t. I., p. 222.

Covent-Garden, elle paraissait encore dans le monde, et y chantait presque jusqu'au jour.

La série de ses représentations à Londres terminée, elle se mit en route et parcourut une partie de l'Angleterre, prêtant notamment son concours à un grand meeting tenu à Worcester, dans lequel elle interpréta plusieurs morceaux de musique sacrée. Elle retourna à Bruxelles dans les premiers jours d'octobre, avec près de deux cent mille francs pour prix de son travail.



Bellini.

De nouveaux engagements l'appelèrent bientôt en Italie, et, après s'être reposée quelques semaines à Bruxelles, elle partit pour Naples le 8 novembre 1833.

Elle reparut sur la scène de San Carlo le 15 novembre. Elle y donna *Otello* pour sa représentation de rentrée, puis reprit quelques-uns de ses anciens succès. C'est dans *Norma*, l'opéra de Bellini, qu'elle obtint son principal triomphe.

Cependant, le théâtre ne l'absorbait pas tout entière. A Naples, comme à Paris, comme à Londres, elle consacrait à

la bienfaisance la meilleure part de ses loisirs. Il ne lui suffisait pas de donner des concerts ou des représentations au bénéfice des pauvres, elle se plaisait à découvrir les misères cachées, pour leur porter secours.

Très souvent, dans la matinée, elle consacrait plusieurs heures — douces entre toutes — à faire une sorte de pèlerinage de charité, visitant d'horribles réduits et consolant les malheureux.

Dans les plus infimes détails de la vie, on retrouvait chez elle cette délicatesse exquise qui décuple le prix du bienfait par le charme qu'elle y ajoute.

Elle s'était intéressée à un pauvre coiffeur français, artiste pitoyable, qui se trouvait à Naples sans ouvrage. Sa bonté lui suggéra, pour venir en aide à ce malheureux, un adorable stratagème. Chaque jour, régulièrement, elle se faisait coiffer par lui, et ne manquait pas, après son départ, de se décoiffer aussitôt, se donnant ainsi la double peine de défaire et de refaire l'ouvrage. Lorsque quelqu'un la plaisantait là-dessus, elle répondait : « Mais que faire pour ce pauvre homme? Lui donner l'aumône l'humilierait; il travaille, gagne sa vie, voilà qui est à merveille. Je me recoiffe ensuite à ma fantaisie; on me trouve bien, le pauvre homme est content, et voilà tout ce qu'il faut. »

Elle n'avait pas, à Naples, de femme de chambre, et savait s'en passer, malgré les soins nécessités par ses costumes de théâtre. Le temps ne lui manquait jamais pour préparer ses robes et ses parures, pour se décoiffer et se recoiffer, comme nous venons de le voir, pour apprendre ses rôles, répéter le matin, jouer le soir... et il lui restait encore assez d'heures libres pour faire, presque chaque jour, de longues promenades aux environs de Naples.

Elle partait, seule, à l'aventure, à travers la campagne. Parfois, dans quelque anse perdue, elle passait des heures entières à sauter de rocher en rocher, avec l'agilité d'une chèvre, ou bien elle s'amusait, comme un enfant, à ramasser parmi le sable des coquilles aux brillantes couleurs.

« Un soir, elle revenait, par mer, de la Villa Barbaja au Pausilippe, accompagnée de quelques amis... Qui a été à Naples et ne connaît pas ces rochers à fleur d'eau qu'on aperçoit au tournant du petit pont qui joint le Château de l'Œuf au *Chiatamona*, ces rochers où se reposent les pêcheurs, enivrés de *canolicchi* et d'oursins?... Eh bien, lorsque la chaloupe qui portait Maria, glissant doucement sur la mer bleue et calme, s'approcha de cette place, il vint à Maria la fantaisie de sauter sur un des derniers rocs, et, appelant le plus grave de la compagnie, M. Cottrau aîné, elle l'invita à la suivre et sauta aussitôt sur le rocher. Mais à peine y fut-elle avec lui que le reste de la société trouva fort plaisant d'ordonner à celui qui conduisait le gouvernail de s'éloigner de l'éclat sur lequel les pieds de Maria et ceux de son ami tenaient à peine. Mais elle ne fut pas longtemps à prendre son parti, et, s'élançant sur le rocher voisin, elle continua sa route de rocher en rocher, glissant sur les algues marines et bondissant de nouveau, jusqu'à ce qu'elle eût gagné enfin la terre ferme, c'est-à-dire la ligne de lave qui s'étend jusqu'à l'embarcadère du lac *Zolfegna*, se tenant à grand'peine en équilibre, et passant les intervalles à gué, l'eau à la ceinture (1). »

Il était de mode, alors, dans la meilleure société napolitaine, d'aller, à dos d'âne, se promener à Castellamare, l'un des sites les plus pittoresques des environs de Naples. La marquise de Lagrange avait, un jour, organisé avec quelques amis une promenade de ce genre, à laquelle la Malibran se trouvait invitée. « Vers un certain point de la route, se trouvait un poteau sur lequel le prince de Capoue avait fait afficher une peine correctionnelle contre les imprudents qui oseraient s'engager dans les mystérieux sentiers de la *Villa Cassiana* : ne faisant nulle attention à la défense, la cavalcade continuait à chevaucher, lorsqu'au milieu de ses folles gaietés, une horde de sbires ou gardes, aux larges chapeaux de brigands, armés

(1) Comtesse MERLIN. *Madame Malibran*, tome I, p. 227.

jusqu'aux dents, aborda notre bande joyeuse et la somma de mettre pied à terre.

« En vain les uns et les autres employèrent tous leurs moyens de persuasion pour obtenir grâce, faisant valoir leur qualité d'étrangers et leur ignorance de la langue, ce qui les avait empêchés de comprendre l'avis écrit sur le poteau; rien ne put fléchir les inexorables sbires, et ils allaient déjà sévir contre l'inoffensive cavalcade, lorsque Maria, armée de son parasol, seul moyen de défense de la société, et assise toujours sur son âne comme sur un trône étincelant, entonna un cantabile si large, si touchant, que les carabines et les chapeaux, frappés comme par magie, tombèrent aussitôt à ses pieds.

« On aurait dit les trois têtes de Cerbère se pliant avec respect pour rendre hommage à la lyre d'Orphée (1). »

La consigne fut, pour une fois, oubliée, et la cavalcade put continuer sa promenade sans encombre.

La Malibran quitta Naples le 13 mars 1834, toute rayonnante de gloire et couronnée de fleurs par le public napolitain. Après quelques représentations données à Bologne, elle se rendit à Milan. Là, elle eut d'abord à lutter contre un parti formé des admirateurs de la Pasta. « Mais à peine Maria parut dans la *Norma*, dit la comtesse Merlin, qu'elle fut proclamée *la cantante per eccelenza*. Actrice inspirée et sublime, son talent contrastait en tout avec celui de la Pasta, qui, toujours noble et convenable, manquait pourtant de cet imprévu qui faisait le charme principal du talent de Maria. Dans l'une tout était combiné d'avance pour produire de l'effet; l'autre se laissait toujours dominer par l'impression du moment. Ainsi, l'une ne s'écartait jamais des bornes prescrites par les règles de l'art et du bon goût, et comprenait ses rôles noblement; mais, une fois qu'elle les avait *établis*, elle les jouait la veille comme le lendemain; tandis que Maria, toujours dominée par ses sensations, s'identifiait d'abord avec le caractère ou les passions

(1) Comtesse MERLIN. *Ibid*, p. 250.

qu'elle avait à exprimer, et agissait ensuite selon son inspiration, sans songer au public ni à la distance qui l'en séparait, oubliant l'effet de ses poses et de ses gestes, comme elle s'oubliait elle-même; d'où il résultait qu'elle n'était pas toujours *convenable*, mais qu'elle était souvent sublime et toujours imprévue et variée dans ses inspirations. Elle joua vingt fois à Milan et obtint un succès immense (1). »



Duprez.

Dans les premiers jours de juillet, elle se rendit à Sinigaglia, où elle devait jouer pendant toute la durée de la foire, qui était à cette époque l'une des plus renommées de l'Italie.

En passant devant le château d'Ancey-le-Franc, qui appartenait à M. le marquis de Louvois, Maria eut la fantaisie de s'arrêter pour visiter le parc. Il était environ six heures du matin. Pourtant M. le marquis de Louvois, déjà levé, parcou-

(1) Comtesse Merlin. *Ibid.*, p. 231.

rait ses allées, et ne fut pas peu étonné d'apercevoir à une certaine distance deux jeunes gens en blouse : le plus petit des deux se sauva, c'était Maria; l'autre resta, c'était son compagnon de voyage. M. de Louvois, qui connaissait déjà Bériot, le pria de le présenter à sa compagne ; elle fut charmante pour lui, mais malgré les instances réitérées du marquis, malgré sa bonne grâce en lui offrant l'hospitalité, elle ne put l'accepter, et engagea, à son tour, M. de Louvois à venir l'entendre, à la fin de l'année, à Naples. Il se rendit, en effet, à l'invitation, et devint bientôt l'un des meilleurs amis de la Malibran. Nous verrons même qu'il lui servit de témoin pour son second mariage.

En quittant M. de Louvois, Maria continua son voyage, et elle fit son entrée à Sinigaglia, sur le siège de sa voiture, conduisant les chevaux elle-même, par une chaleur brûlante. A peine arrivée, sans rien vouloir entendre des représentations de Bériot, elle s'achemina vers le bord de la mer, et, pendant qu'on lui préparait à déjeuner, elle se baigna.

Elle sortit de l'eau, comme il était facile de le prévoir, avec la peau brûlée, les yeux injectés de sang, et une extinction de voix qui la rendait presque aphone. Sentant tous ses membres brisés par la fatigue et attribuant son accident à une faiblesse passagère, elle fit usage de toniques, but plusieurs coupes de champagne, ce qui, au lieu de la guérir, empira son mal. Pendant plusieurs jours, elle put croire qu'il lui serait impossible de remplir ses engagements. L'impresario, navré de ce fâcheux contre-temps, ne se laissa pourtant pas décourager, et, en attendant que le « soleil » de sa troupe eût retrouvé son éclat habituel, il le remplaça par une étoile de deuxième grandeur qui, tant bien que mal, se tira d'affaire. Bientôt la charmante étourdie retrouva sa voix et fut applaudie avec *furore* dans *la Sonnambula*, *i Capuleti e i Montecchi* et *il Barbiere*.

Prévoyant les bruyantes marques d'enthousiasme qu'allait soulever la Malibran, et craignant de voir des allusions poli-

tiques se mêler aux manifestations du public en son honneur, — car, à cette époque de troubles, la suspicion était à l'ordre du jour, — il avait été d'avance ordonné de n'applaudir qu'une fois, une seule, sous peine de la prison. Nous ne tarderons pas à voir qu'aux beaux jours de la domination autrichienne les vexations de cet ordre n'étaient pas rares dans ce bienheureux pays.

« On se rendit au théâtre avec la ferme résolution de se soumettre à l'ordonnance du cardinal légat, qui se nommait, je crois, Albani. Ce fut surtout dans cette circonstance que promettre et tenir furent deux; le parterre, entraîné par le charme irrésistible de l'artiste, ne put se retenir, et une fois lancé, il ne s'arrêta plus. Mais, hélas! les sbires placés autour du parterre faisaient une croix blanche sur le dos des jeunes enthousiastes. Le spectacle fini, ceux qui avaient le signe de la rédemption au dos allèrent coucher en prison. La Malibran, ayant appris cette mesure si peu chrétienne, alla immédiatement trouver le cardinal Albani. Le légat, qui n'avait pas manqué la représentation, était émerveillé comme les autres. Quand on lui annonça l'artiste, ce fut pour lui un grand sujet de joie. « Padre, lui dit-elle, j'ai appris que de malheureux jeunes gens sont en prison pour m'avoir applaudie; c'est un acte inique que je ne puis tolérer. » Le légat fit valoir des raisons politiques, à quoi la Malibran répondit qu'elle se souciait fort peu des raisons politiques. « Je suis habituée, ajouta-t-elle, à être applaudie à volonté, et si vous ne rendez pas la liberté à ces malheureux jeunes gens, si vous ne laissez pas le public m'applaudir autant qu'il le voudra, je vous déclare que je quitte Sinigaglia sur-le-champ. » Cette résolution fut un coup de foudre pour le cardinal. « Mais songez, dit-il, que la ville est ruinée si vous partez; la population est doublée depuis votre séjour. — Raison de plus pour m'accorder ce que je vous demande, répondit l'artiste. — Mais s'ils font du bruit? Songez à l'ordre public! fit le légat. — Je réponds de tout », répliqua la Malibran d'un accent convaincu... Devant un tel argument,

le légat leva l'interdit et fit rendre la liberté aux prisonniers. Mais le gonfalonier, mais le commandant autrichien furent effrayés d'une pareille autorisation. « Laisser applaudir le public au théâtre ! Quelle anarchie ! Ah ! cardinal, qu'avez-vous fait là? dirent-ils. — J'aurais bien voulu vous voir à ma place : la Malibran est un diable, ou plutôt un ange à qui on ne peut rien refuser. » ... Le lendemain, la salle était comble comme de coutume; lorsque le légat entra dans sa loge, il fut reçu par une triple salve d'applaudissements. Son Éminence fit signe de la main, et se penchant vers le parterre : « J'ai autorisé les salves d'applaudissements pour l'illustre artiste qui honore notre ville, pour elle seule et non pour moi », déclara-t-il. La salle redoubla de bravos et l'ordre ne fut pas troublé (1). »

On peut penser quelle fut, à Sinigaglia, la popularité de la cantatrice à la suite d'un tel incident. De longues ovations saluaient en tous lieux son passage. Chaque soir, des sérénades éclataient sous son balcon. Un jeune enfant du peuple s'étant, une nuit, mis à chanter sous sa fenêtre, la Malibran, frappée de la beauté de sa voix, le fit monter chez elle, l'interrogea sur sa famille et sur son âge, et, après l'avoir secouru, le mit le lendemain sous la direction d'un bon maître de chant, à ses frais, et continua à payer sa pension tant qu'elle vécut.

Le 13 août, elle se mit en route pour Lucques; mais comme, en quittant Sinigaglia, elle traversait en voiture la place où se tenait la foire, elle fut reconnue par la foule qui, empêchant les chevaux d'avancer, lui demanda de chanter une dernière fois. Elle se mit à la portière, pria, supplia qu'on la laissât partir, mais inutilement. Elle voulut se fâcher, mais la colère ne lui réussit pas mieux que les supplications. Elle comprit qu'il ne lui restait plus qu'à s'exécuter, et, de guerre lasse, elle pria son ami de l'accompagner. Tranquillement, Bériot tira son violon de la boîte, et les voilà tous deux, au milieu de la

(1) Jules BERTRAND. *La Malibran*, Paris, 1864, in-12 de 12 p. (Librairie du *Petit Journal.)*

place, faisant des merveilles pour amuser ce peuple de brocanteurs mélomanes.

A Lucques, même frénésie... Elle y joua *la Sonnambula, i Capuleti, Norma*, et les plus pauvres des Lucquois, pour assister à ses représentations, mettaient en gage jusqu'à leurs objets de première nécessité. La jeune cour du duc était tout entière



L'accident de voiture de Mme Malibran. Caricature italienne.

aux pieds de la charmante artiste. Un soir que, pendant le spectacle, on avait servi des rafraîchissements dans la loge ducale, ce fut à qui, parmi tous ces passionnés admirateurs, obtiendrait le privilège d'aller offrir une glace à la Malibran; un des favoris du maître eut la préférence, mais, à son retour, le duc, pour satisfaire les courtisans qui l'entouraient, et qui, tous, étaient jaloux de leur camarade, fit mettre en pièces la coupe qui avait servi à la diva, et en partagea les débris entre tous les assistants.

Le 27 septembre, la Malibran reparaissait sur le théâtre de

la Scala, et y recevait un accueil plus triomphal encore qu'au moment de ses premiers débuts à Milan. « Les bouquets, les fleurs, les feuilles d'or et d'argent la couvraient pendant les apparitions qu'elle était obligée de faire, souvent jusqu'à vingt fois, sur la scène, au milieu d'un torrent d'applaudissements et de hourras (1) ».

Mais on l'attendait à Naples, où elle allait se retrouver pour la quatrième fois, après avoir fait, en quelques mois, le tour de l'Italie, et y avoir opéré une véritable révolution musicale.

Elle fit sa réapparition à Naples vers le 15 novembre, et y joua successivement sur la scène du Fondo et de San Carlo, jusqu'à la fin du mois de février 1835.

Pendant toute cette saison, elle eut pour principal partenaire notre grand ténor Duprez, qui paraissait pour la première fois en Italie.

Bien que le succès personnel de la Malibran fût toujours considérable, elle eut la déception de voir tomber plusieurs des pièces créées par elle. Elle se montra surtout sensible à l'insuccès d'*Amelia*, de L. Rossi, dont elle se sentait en partie responsable.

Elle avait imposé elle-même le choix d'*Amelia* à la direction du San Carlo. Ce n'était pourtant qu'un opéra-bouffe assez médiocre, et si la cantatrice avait exprimé le désir de le jouer, c'était parce qu'elle devait y interpréter un rôle comique, et que l'originalité de cette tentative l'avait séduite.

Elle eut un caprice plus étrange encore : n'exigea-t-elle pas du librettiste qu'il ajoutât à sa pièce une situation dans laquelle elle pourrait danser sur la scène !

Le bruit s'en répandit vite, et le jour de la représentation arrivé, tout Naples était là... Mais, hélas ! la Malibran ne possédait que de très médiocres talents chorégraphiques. Sa danse, de toutes parts, fit fuser des rires, et ce fut une des causes de la chute d'*Amelia*.

(1) Comtesse MERLIN. *Madame Malibran*, t. I, p. 240.

Le succès qu'elle obtint peu après dans *Ines de Castro*, de Persiani, adoucit un peu pour elle l'amertume de cet échec.

Après *Ines de Castro*, la Malibran allait jouer un nouvel opéra, *il Colonello*, de Luigi Ricci, lorsqu'un malencontreux accident vint l'en empêcher. Cet accident n'eut, heureusement, d'autre suite grave que de la condamner à un repos absolu de quelques jours, l'obligeant ainsi à abandonner — non sans d'amers regrets — à une autre artiste, Mlle Ungher, la création d'un rôle qui avait été spécialement écrit pour elle.

Un dimanche de carnaval, vers six heures du soir, après le combat de *confetti* de la rue de Tolède, elle allait, en compagnie d'un jeune médecin français, nommé Thibault, dîner chez son amie la marquise de Lagrange, et traversait avec lui Naples, dans une calèche légère, au grand trot de deux chevaux jeunes et ardents. L'accident se produisit au bout de la Villa Reale, dans un étroit passage où les voitures, gênées par les réparations qu'on faisait sur le quai latéral, avaient beaucoup de peine à fendre la foule. — Ici, une parenthèse est nécessaire. C'est l'habitude, à Naples, d'égorger les porcs dans les rues. On y rencontre les animaux de cette espèce courant sur le pavé comme des chiens, et souvent, quand ils sont jeunes, les femmes du peuple portent dans leurs bras ces toutous d'un nouveau genre. — Ce soir-là, donc, un pourceau que l'on s'apprêtait à immoler en pleine rue, au moment même où passait la Malibran, brisa, dans un soubresaut suprême, les liens qui le retenaient et, échappant à ses bourreaux, vint se jeter dans les pieds des chevaux qui conduisaient la cantatrice et son compagnon. Les bêtes aussitôt prirent le mors aux dents et ne furent arrêtées qu'après avoir brisé l'avant-train de la voiture. Thibault ne se fit aucun mal, mais la Malibran fut renversée, eut le coude et le poignet du bras droit foulés, et resta évanouie sur le pavé.

Après lui avoir donné les premiers soins nécessaires, le jeune médecin la prit entre ses bras et l'emporta dans un cabaret

situé presque en face du lieu de l'accident, à côté de l'église Santa Maria Della Neve. Là, il lui rajusta le coude et le poignet, puis la fit conduire chez Mme de Lagrange, qui habitait dans le voisinage (1).

Étendue sur un sofa au coin du feu, choyée, réconfortée (2), la Malibran, une heure plus tard, ne songeait plus qu'à rire de sa chute. Ramenée chez elle, elle fut pourtant prise de fièvre et dut pendant plusieurs jours garder la chambre, dans une immobilité complète. Le roi de Naples, sitôt informé de l'événement, envoya à la blessée son médecin. Tant qu'on ne la sut pas de nouveau sur pied, une foule sympathique assiégea sa porte dès le matin, anxieuse d'avoir de ses nouvelles.

Avec son habituel courage, elle voulut reprendre son service avant même d'être tout à fait rétablie. Elle portait encore son bras en écharpe lorsqu'elle reparut à San Carlo, dans la *Sonnambula*. Le public, à qui son accident l'avait rendue plus chère encore, lui fit un accueil grandiose. Chaque fois qu'elle entrait en scène, un tumulte indescriptible de cris et de bravos enthousiastes l'empêchait de chanter pendant plusieurs minutes; et lorsqu'elle en sortait, de frénétiques acclamations l'y rappelaient, interminablement. A chaque scène, à chaque phrase, crépitaient des applaudissements sans fin.

Elle tira de sa chute et de sa blessure une leçon d'art bien inattendue. Quelques jours après la représentation où elle avait paru avec son bras malade, elle disait au célèbre tragédien anglais Young : « Mon ami, ce malheur me rend service; je vois à présent que je faisais trop de gestes, et qu'à la scène l'immobilité est souvent préférable. »

Elle fit ses adieux au public de Naples dans *Norma*, sans se

---

(1) Voir Comtesse MERLIN. *La Malibran*, t. II, p. 7.

(2) Le marquis de Louvois, qui était venu rejoindre la Malibran à Naples, comme il le lui avait promis quelques mois plus tôt, et qui se trouvait chez la marquise de Lagrange au moment où on y transporta la blessée, eut pour elle des soins et des attentions de père. Il se tenait en larmes à ses genoux, et la dorlotait comme un enfant.

douter, hélas ! que ce devaient être des adieux éternels. Sa sortie de la ville — le jour des Cendres — fut une véritable marche triomphale. Elle fut conduite jusqu'aux faubourgs au bruit des vivats de tout un peuple.

L'un des brancards de sa voiture cassa à l'entrée d'Avezza, et la réparation du dommage ne devant pas exiger moins de deux heures, la Malibran et les amis qui l'accompagnaient décidèrent d'employer ce temps à parcourir les environs.



L'accident de voiture de Mme Malibran (autre caricature).

Il y a dans ce pays une maison de fous. On résolut de la visiter. Le directeur, empressé, promena les voyageurs à travers les salles de l'asile, tandis que les misérables fous, entassés sur leur passage, fixaient sur eux leurs yeux hagards.

Le directeur demanda à la Malibran si elle ne consentirait pas à chanter devant cet auditoire d'aliénés, si nouveau pour elle.

— L'un d'eux, surtout, lui dit-il, serait, je crois, sensible à vos accents. C'est un tout jeune homme, qui est fou d'amour pour la reine. La musique l'enchante, et votre voix déterminerait peut-être en lui une révolution salutaire.

Et la Malibran chanta. Elle chanta la romance d'*Otello*.

Le jeune homme la contempla d'abord avec douleur. Puis, ses traits apaisés s'illuminèrent, et ses yeux se remplirent de larmes. Lentement, gravement, il s'approcha de la grande artiste et, s'agenouillant devant elle :

— Ah ! madame, lui dit-il, vous m'avez guéri de ma folie. Ma vie vous appartient à jamais.

L'émotion des assistants était à son comble.

— Votre génie, madame, vient d'accomplir un bien grand miracle, déclara le directeur à la Malibran en la reconduisant à sa voiture.

Quelques jours après, en effet, les journaux de Naples annonçaient que le prince *** venait d'être rendu à sa famille et à ses amis (1).

(1) Je trouve cette aventure rapportée à la fois dans *Madame Malibran*, de la comtesse MERLIN, et dans l'opuscule de J. BERTRAND, *La Malibran*, Paris, Librairie du *Petit Journal*, 1864.

VI

VENISE — LE THÉATRE MALIBRAN

Retardée une semaine au passage par les quelques représentations qu'elle consentit à donner à Bologne, la Malibran se rendit ensuite en toute hâte à Venise, où le public, exalté par le retentissement de ses triomphes, l'attendait dans la fièvre.

Elle donna, le 26 mars, avec *Otello*, sa première représentation au théâtre de la Fenice. A la fin du spectacle, toute une foule en délire la ramena chez elle à la lueur des flambeaux, et ces manifestations se renouvelèrent après chacune de ses autres représentations. Pendant le jour, la foule s'amassait en tous lieux sur son passage, et la police dut plus d'une fois intervenir pour la soustraire à ces indiscrètes marques de sympathie.

Une délicieuse lettre d'elle, pleine d'enjouement et de grâce mutine, nous renseigne sur les premiers incidents de son séjour à Venise. La comtesse Merlin, qui cite cette lettre dans son livre (1), n'en indique malheureusement pas le destinataire.

« Venise, 28 mars 1835.

« Cher et bon, ne nous grondez pas, ne nous croyez pas capables d'oubli envers vous. Le diable, ou plutôt l'empereur (que Dieu tienne en sa sainte et digne garde !) nous a boule-

(1) T. II, p. 18.

versés; car nous avons été de courrier en estafette jusqu'à ce que la fameuse décision (1) nous a permis d'aller le 24 en scène. De suite, nous avons pris la route de Venise. Vous décrire l'enthousiasme qui m'a précédée serait long à raconter.

« Je veux cependant vous mettre au fait d'un incident qui est arrivé avant que nous fussions ici. Vous savez qu'on joue à la loterie, à Venise, autant qu'à Naples, pour le moins. Eh bien ! mon cher papa, les gens de la basse classe se sont amusés à jouer : 10, *la chanteuse*, — 17, le jour où on a annoncé mon début, — 24, le jour de mon début, — et 6, les six représentations que je devais faire... Croiriez-vous que *les quatre numéros* sont sortis et que le moindre a gagné neuf cents livres autrichiennes ?

« Ils ont donc dit (les Vénitiens) que j'étais de *bon augure*, et par conséquent ils me suivent comme font les petits chiens, les mâtins, carlins, lévriers, toutous et autres bipèdes, autant le peuple que la haute et *basse cour* : heureusement que les cochons n'ont pas ici leur franc-parler comme à Naples : on a fait des lithographies de moi, de ma chute, de mon départ de Naples et de mon arrivée à Venise.

« J'ai introduit ici une nouveauté qui fera époque dans mes *fastes*. J'ai fait un coup d'État. J'ai révolutionné les reflets du *canal* et des *canots*. J'ai une gondole que j'ai fait faire grise à l'extérieur, avec les boules et boutons d'or et de soie; les matelots, en jaquette écarlate, chapeau de paille jaune et rubans de velours noir autour; pantalon de drap gros-bleu, avec des lisières sur les côtés, à la *pair de France*, seulement en rouge; les manches et collet en velours noir. Intérieur écarlate et rideaux bleus. De sorte que, lorsque je passe, on sait que c'est moi. Le fait est que je n'aurais pu me décider à m'enterrer, toute vivante, dans ces gondoles noires en dedans et en dehors.

« Je n'ai pu débuter que le 26 au lieu du 24, à cause d'une

(1) Sans doute, encore, quelqu'une de ces tracasseries dont la police autrichienne était coutumière.

fête qu'on respecte ici. Je ne vous dirai pas l'enthousiasme que j'ai eu le bonheur de leur procurer. Hier, j'ai donné la deuxième représentation d'*Otello*... Adieu. »

« J'ai fait *un coup d'Etat,* écrivait la Malibran; j'ai *révolutionné* les reflets du canal et des canots. » Il y a dans ces expressions moins de fantaisie et d'exagération qu'on ne pourrait le croire. Venise, en effet, frémissante sous le joug autrichien, sentait en ce temps-là peser sur elle le poids brutal d'une discipline odieuse et ridiculement oppressive. Le gouverneur d'alors n'eût pas une minute hésité à envoyer sous les Plombs redoutables l'innocente fruitière qui aurait, par mégarde, placé sur son éventaire une botte de radis à côté d'un navet, arborant, à l'aide de ces légumes involontairement séditieux, les couleurs nationales proscrites par l'Autriche et d'autant plus chères aux patriotes italiens. Pour éviter toute équivoque de nature à froisser l'ombrageuse susceptibilité autrichienne, le gouverneur avait décrété que les gondoles de Venise seraient uniformément peintes en noir, ce qui leur donnait, comme disait la Malibran, un faux air de corbillard. Aussi avons-nous vu que, bravant les foudres du règlement, l'audacieuse artiste avait fait peindre sa gondole de riantes couleurs et l'avait décorée avec l'art subtil et le goût délicat qu'elle mettait en toutes choses.

Mais voici le côté plaisant de l'aventure. Le gouverneur, qui — toute politique mise à part — était un parfait homme du monde, grand admirateur de la cantatrice et l'un de ses plus humbles sujets, l'avait, le lendemain même de son arrivée à Venise, invitée à faire, en famille, une excursion sur les lagunes.
— Santa Maria ! s'était écriée l'artiste en refusant cet honneur, j'aurais l'air d'aller à votre enterrement !

Et, sans tarder, elle voulut avoir une gondole à elle, claire et coquette, étincelante d'or, de velours et de soie. La veille du jour où on devait la lui livrer, ayant rencontré le gouverneur dans une soirée : « Prince, lui dit-elle, je n'ai pas accepté l'autre

jour d'aller dans votre gondole; voulez-vous me faire, demain, l'amitié de venir dans la mienne, et me prouver ainsi que vous ne me tenez pas rigueur de mon refus? » Le gouverneur accepta avec joie cette bonne fortune, et le lendemain, à l'heure dite, il arrivait chez la Malibran. Mais au moment de s'embarquer, il recula, frappé de stupeur : sous la vive lumière du soleil, se reflétait en miroitant dans l'eau du canal une gondole aux tendres couleurs, faisant flotter au vent ses mille banderoles. Atterré, balbutiant, le gouverneur proteste, et invoque, pour se dérober à l'insistance de la Malibran, sa position officielle, les rigueurs d'un règlement qu'il a établi lui-même et auquel il ne saurait contrevenir. Résistance vaine. La malicieuse artiste lui tend la main, lui décoche son plus enivrant sourire, et le malheureux prince, vaincu par tant de séduction, fait taire ses derniers scrupules et saute dans la gondole, aux acclamations des musiciens et des nombreux invités qui y avaient déjà pris place. Puis l'embarcation file, légère, sur le Lido, tandis que la foule exultante fait retentir les airs des cris de : « Vive la Malibran ! »

Les Vénitiens sont, de toutes les populations de l'Italie, la plus naturellement sensible, peut-être, « au charme de la musique et à l'enchantement que procure la voix humaine (1) ». La plupart naissent musiciens, et la basse classe se montre, à Venise, aussi mélomane que l'aristocratie, l'instinct du dernier de ces gueux lui tenant lieu d'éducation musicale.

« Il faut, écrit M. Arthur Pougin, avoir vu le parterre d'un théâtre à Venise, avoir assisté à une représentation de la Fenice ou du théâtre Malibran, pour se rendre compte de la très réelle expérience auditive dont font preuve ces *popolani*, ces *pescatori*, tous ces pauvres diables qu'on a rencontrés le matin, faisant leur office et pratiquant leur métier dans les petites rues étroites de la Merceria, aux environs du Rialto ou sur le quai

(1) Arthur POUGIN. *Marie Malibran*. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1911, in-16, p. 180.

des Esclavons, et qui, le soir, pour quelques *soldi*, s'en vont entendre, avec une sorte de joie enfantine, un opéra de Bellini ou de Verdi, en relevant parfois vertement le chanteur qui voudrait en prendre à son aise et les traiter avec un peu trop de laisser-aller (1). »

La Malibran avait conquis d'un coup ce peuple d'artistes, et la consternation fut générale quand la cantatrice, ayant donné à la Fenice les représentations que comportait son engagement, se prépara à quitter Venise. Il semblait à tous qu'un si prompt départ fût impossible. Et justement, l'occasion se présenta pour ces fanatiques de rendre une dernière fois leur culte à l'idole et de lui manifester, dans une apothéose suprême, la ferveur de leur adoration.

Dans les quelques lignes de M. Pougin que j'ai citées plus haut, il est fait mention du Théâtre Malibran Un des théâtres de Venise, en effet, porte encore aujourd'hui ce nom, qui lui fut donné lors du passage de la cantatrice en cette ville, et qui y perpétue le souvenir d'un de ses plus beaux actes de charité.

La Malibran était sur le point de quitter Venise, lorsqu'elle apprit qu'un certain signor Gallo, propriétaire d'un théâtre de second ordre et père d'une nombreuse famille, dans l'impossibilité de surmonter les difficultés pécuniaires où il se trouvait engagé, se voyait à la veille d'être mis en faillite. Elle résolut aussitôt de venir à son secours. Le bonhomme lui suggéra lui-même un moyen de rétablir sa fortune : « Faites-vous entendre une dernière fois dans mon théâtre, lui dit-il, la recette ne peut manquer d'être fructueuse; et puis, cela me portera bonheur pour l'avenir. » L'idée sourit à la Malibran, qui se mit tout de suite en devoir d'organiser cette représentation extraordinaire.

Les acteurs, l'orchestre étaient pitoyables. Cependant, nous dit la comtesse Merlin (2), à qui j'emprunte tous les détails de

(1) Arthur POUGIN. *Ibid.* Même page.
(2) *Madame Malibran,* t. II, p. 26 et suiv.

cette histoire, Maria ne se décourageait pas : elle passait une partie de la journée à faire répéter, dirigeait elle-même l'orchestre et la mise en scène, enseignait son rôle à l'un, indiquait l'action à l'autre, et finissait par quitter le théâtre dans un état de fièvre et de surexcitation impossible à exprimer.

On devait jouer *la Sonnambula*. Après bien des efforts, la pièce se trouva sur pied et la date de la représentation fixée au 8 avril. Le public de Venise, qui n'espérait plus revoir la *diva cantatrice*, fut transporté de joie en apprenant qu'elle avait une fois encore consenti à se faire entendre. Il n'était question, dans la ville, que de l'illustre artiste, de sa générosité. Le 8 avril, bien avant l'heure de la représentation, toutes les rues qui conduisaient au théâtre étaient noires de monde.

« Enfin, les portes s'ouvrent, et le peuple, comme un fleuve qui déborde, se répand dans l'intérieur. Loges, parterre, balcon, orchestre, tout fut envahi dans un instant. Tous les visages étaient épanouis, tous les yeux, par l'éclat du regard, exprimaient l'attente d'un vif plaisir...

« Bientôt les trépignements redoublés annoncent l'impatience des spectateurs. La toile se lève; mais à peine le ténor chargé du rôle d'Elvino se trouve-t-il en face de Maria pour chanter le duo *Son geloso del Zefiro errante*, qu'un tremblement subit le saisit, et il oublie complètement sa partie; les murmures et les plaisanteries allaient déjà éclater dans le parterre, lorsque Maria, sans se déconcerter, dit à voix basse au ténor : « Sois tranquille, je vais t'aider ! » Et s'emparant de la partie qu'il devait dire, elle l'identifie si bien à la sienne, faisant les passages de l'une et de l'autre alternativement, que le duo devint une sorte d'air très habilement arrangé, et que le ténor, ayant eu le temps de se rassurer peu à peu, reprit à la fin sa partie dans l'ensemble.

« Le public, étonné, charmé de tant de talent et de tant de grâce, applaudissait Maria avec transport. Le trait, l'inflexion de la voix, l'intention, tout était saisi, compris. C'était un

feu roulant de cris, d'acclamations; on pleurait, on hurlait de plaisir...

« Lorsque Maria arriva à son dernier air, tout le parterre monta sur les banquettes et, déployant les mouchoirs au bout



La Malibran dans Norma.

des cannes, lui forma une sorte d'auréole triomphale...

« Aussitôt, des bouquets, des couronnes sont lancés à l'envi aux pieds de Maria; une pluie de feuilles d'or et d'argent, comme de scintillants phosphores, la couvre de toutes parts; les vers, les roses arrivent à leur tour; et lorsque, émue, palpitante, les yeux brillant de larmes de plaisir, elle lève la tête

pour remercier le public, deux colombes blanches s'abaissent sur elle et voltigent au-dessus de son front...

« Le peuple en foule attendait Maria à la sortie du théâtre, avec des torches allumées, pour l'accompagner chez elle : mais fatiguée, intimidée, elle n'ose pas sortir, et attend : les cris, le délire augmentent, et sa crainte aussi : il faut prendre un parti, et Maria se décide à monter dans une autre gondole que la sienne, le cortège ayant reconnu celle-ci à cause de sa couleur, et se trouvant posté autour d'elle.

« Pendant que le tumulte régnait de ce côté, Maria fuyait, tranquille et seule, sur le canal. Mais à peine la gondole qui l'emmenait avait-elle glissé sous le pont du Rialto, que le peuple, s'étant aperçu de la supercherie, se mit en devoir de suivre la fugitive, lui formant ainsi sur les deux rivages un cortège brillant de fanaux et de torches, dont les feux vacillants se reflétaient dans l'eau.

« Lorsqu'elle arriva à l'embarcadero, elle le trouva déjà couvert de monde : elle fut portée plutôt que conduite dans sa maison; son schall et son mouchoir furent coupés en mille parcelles, et partagés entre les gens du peuple qui la suivaient.

« Un instant après sa rentrée chez elle et à peine commençait-elle à se calmer, qu'il lui arriva une députation des mariniers habillés en gala, la veste blanche, le chapeau de paille et la ceinture écarlate. Le plus lettré prit la parole, et supplia l'artiste, avec des expressions simples et naïves, de vouloir bien appliquer ses lèvres sur une coupe dorée qu'il lui présenta; Maria se rendit à sa prière, et se mettant ensuite au balcon avec ses amis, aperçut au-dessous d'elle le corps des mariniers placé en ordre dans toute la longueur du quai.

« Leurs visages mâles et prononcés, éclairés par la lumière rougeâtre des fanaux qu'ils portaient, ressortaient dans l'obscurité de la nuit, et la teinte chaude et vive qui les inondait contrastait avec la douce clarté de la lune qui se répandait du côté opposé sur les murs de marbre du palais Barberini...

« Bientôt, les mariniers députés arrivèrent auprès de leurs

camarades, et leur chef, d'un air solennel, promena la coupe parmi eux. Chacun y toucha de ses lèvres,... et on assure qu'après la dernière libation il restait encore du vin dans la coupe.

« Pour tirer d'affaire le sieur Gallo, il fallait 14,000 francs; le produit de la représentation avait été de 10,500; Maria ajouta le reste et tira son protégé de la ruine. Depuis lors, le théâtre du sieur Gallo prit le nom de *Théâtre Malibran* (1).

« La publicité de ce bienfait causait un certain malaise à Maria, mais il était de nature à ne pas rester ignoré. Elle quitta Venise comblée d'honneurs et accompagnée de regrets... Hélas ! elle ne devait plus y reparaître.

« La ville, à son départ, lui fit présent d'un diadème... Ainsi rendaient honneur à l'art ces Italiens si impressionnables, si passionnés, libres, un seul moment, de témoigner leur joie, et portant là toute l'énergie qu'on leur défendait de porter ailleurs (2). »

(1) Il était auparavant connu sous celui de Théâtre Emeronitio.

(2) Comtesse MERLIN. *Madame Malibran*, t. II, p. 26-32.

VII

LE SECOND MARIAGE

La Malibran n'était pas insensible à l'admiration qu'elle faisait naître; mais elle n'en tirait aucune vanité, et en jouissait, au contraire, avec une joie presque enfantine qui rejaillissait sur tout son entourage. Jamais elle n'était si bonne que le jour où elle avait été applaudie et demandée plusieurs fois par le public.

Lorsqu'on la louait de sa bienfaisance, de toutes ses rares qualités, elle avait coutume de dire que ce qu'il y avait de meilleur en elle lui venait de sa tendresse pour Bériot, et que son ami lui avait donné l'amour du bien. « Les rudes épreuves que j'ai endurées dans mon enfance, ajoutait-elle, et les contrariétés de ma première jeunesse m'avaient aigrie; mais le bonheur m'a transformée. » Adorable illusion qui la rendait injuste envers elle-même et lui faisait oublier que, bien avant sa rencontre avec Bériot, elle avait donné de nombreuses preuves de sa bonté et de toutes les autres charmantes vertus de son âme.

Quoi qu'il en soit, Mme Malibran allait se trouver libre, enfin, de donner à cet amour, auquel elle attribuait l'heureuse transformation de sa vie, la consécration depuis si longtemps désirée.

Le 6 mars 1835 avait été déclarée, par le tribunal de première instance de la Seine, la nullité de son mariage avec M. Malibran.

Après avoir reconnu sa compétence, à cause du domicile,

autorisé par le roi, de M. Malibran à Paris, le tribunal prononça son jugement dans les termes qu'on va lire, et qui sont rapportés par la comtesse Merlin (1) :

« Attendu que lorsqu'il s'agit de prononcer sur la validité d'un mariage entre étrangers, ce ne sont point les lois françaises qui doivent être appliquées, mais bien les statuts personnels qui doivent régir les parties contractantes;

« Attendu qu'à l'époque du mariage célébré devant le consul français à New-York, entre la demoiselle Garcia et Malibran, le 23 mars 1826, cette demoiselle, née à Paris d'un père espagnol qui n'était pas naturalisé Français, était née Espagnole, et que Malibran était citoyen des États-Unis d'Amérique, en vertu des lettres de naturalisation qui lui avaient été accordées à New-York le 31 mars 1818;

« Attendu qu'il résulte des documents qui ont été produits dans la cause, que, d'après la loi américaine comme d'après la loi espagnole, un mariage contracté en Amérique entre une Espagnole et un Américain, devant le consul d'une autre nation, est radicalement nul, en raison de l'incompétence de l'officier devant lequel il a été célébré, que cette nullité absolue et d'ordre public peut être proposée par les contractants eux-mêmes;

« Par ces motifs, le Tribunal déclare nul et de nul effet le mariage contracté le 23 mars 1826, à New-York, entre Marie-Félicité Garcia, née à Paris, le 24 mars 1808, et François-Eugène-Louis Malibran, né à Paris, le 14 novembre 1781, devant Charles de Peuville, consul de France à New-York, y remplissant les fonctions attribuées à l'officier public chargé de constater l'état civil de France.

« Autorise en conséquence la demoiselle Garcia à faire mentionner le présent jugement en marge de tous actes et de tous registres où aurait été inscrit son mariage;

« Condamne Malibran aux dépens, etc.. »

(1) *Madame Malibran*, t. II, p. 23.

C'est avec des transports de joie délirante que Mme Malibran reçut, à Venise, la nouvelle du gain de son procès. Sa conscience et son cœur furent dès ce moment en repos.

Elle supportait avec peine la situation fausse, quelquefois humiliante, où l'avait placée sa liaison avec Bériot. Que d'angoisses, que de larmes secrètes lui avait coûtées l'union disproportionnée et folle qu'à peine au sortir de l'enfance elle avait conclue avec un homme déjà sur le seuil de la vieillesse, et que la bassesse de ses sentiments, l'indignité de sa conduite, l'avaient bientôt contrainte à mépriser ! La rupture de ce lien détesté avait été la grande affaire de sa vie.

Et maintenant, son plus ardent désir était satisfait ! Elle n'avait aimé qu'un homme au monde : Bériot, pour qui sa tendresse avait conservé, après cinq ans, toute la force, toute la fraîcheur des premières impressions. En songeant qu'elle allait devenir sa femme, elle se sentait envahie d'une ivresse à la fois naïve et profonde.

En apprenant le prononcé du jugement qui brisait sa chaîne, elle avait adressé à Mme Cottinet, femme de son avoué, ce cri de reconnaissance :

« Non, jamais de ma vie, madame, je n'oublierai les chers êtres qui se sont intéressés à moi comme à leur propre fille ! N'est-ce pas que je suis presque votre fille ? Et en même temps votre sœur ? Et en même temps votre amie ? Tout cela ensemble ! Ah ! que c'est bon de vous le dire (1) ! »

Les exigences de la loi retardèrent plus d'un an encore le mariage de Bériot et de la Malibran. Il eut lieu, nous le verrons, à Paris, le 29 mars 1836.

Mais Maria se savait libre désormais de vouer sa vie à celui qu'elle avait choisi, et la patience lui devenait facile.

Sa dernière représentation à Venise avait eu lieu le 8 avril 1835, et elle s'était, aussitôt après, mise en route pour Londres, où l'appelait un engagement à Covent-Garden. Lors de son

(1) Cité par E. Legouvé. *Soixante ans de souvenirs*, t. I, p. 274.

passage à Paris, la direction du Théâtre-Italien, sachant que la Malibran s'était promis à elle-même de ne plus reparaître sur une scène parisienne qu'unie légitimement à Bériot, essaya d'obtenir d'elle un certain nombre de représentations pour le printemps suivant, aussitôt après la célébration de son mariage. On sait combien elle aimait ce Paris où elle était née et ce public qui lui avait procuré ses premiers triomphes. Elle aurait donc accepté de très grand cœur une proposition qui la tentait au plus haut point, si des raisons majeures n'avaient rendu cette acceptation impossible. Une lettre qu'elle adressait, par la suite, au baron Pérignon (1), nous indique les motifs de son refus :

« Milan, 14 décembre 1835.

« Aimable monsieur, mon cher juge,

« Hélas ! vous m'avez mis l'eau à la bouche en me parlant de jouer à mon cher Paris. C'est très vrai qu'on m'a fait des offres par le moyen de notre ami Troupenas (2), pour le mois d'avril, douze représentations. Vous ne savez donc pas qu'à la fin de mars j'aurai soixante-quinze représentations depuis le 15 septembre, et que je n'aurai en tout et pour tout qu'un mois de repos, les voyages compris ? qu'il y a une saison à Londres à faire, la plus fatigante de toutes, car j'aurai deux

(1) Le baron Pérignon avait été l'un des juges du procès Malibran. Il avait témoigné, dans cette affaire, à la cantatrice, beaucoup d'affection et de dévouement, et elle lui en gardait une vive reconnaissance.

(2) L'éditeur Troupenas était un ami intime et très dévoué de Mme Malibran. C'est lui qui a publié la plupart des nombreuses romances écrites par elle : *Le Batelier*, *Belle, viens à moi* (paroles de Mme Desbordes-Valmore), *Les Brigands*, *Hymne des matelots*, *L'Indifférence*, tyrolienne, *Le Lutin*, *Le Ménestrel*, *Le Message*, *Le Page de la dame du Châtel*, *La Pensée* (paroles de Mme Desbordes-Valmore), *Prière à la Madone*, *Le Rendez-vous*, *Le Réveil d'un beau jour*, *La Voix qui dit : Je t'aime*, etc., etc.

Mme Malibran a encore écrit la musique du *Prisonnier*, romance à deux voix, paroles de BÉRANGER (Pacini, édit.).

opéras nouveaux à jouer en anglais, et deux autres à me remettre dans la tête? Et certes, je veux, quand je reparaîtrai sur la scène de Paris, y revenir *avec tous mes moyens*, et non tout essoufflée comme je serais nécessairement si je débutais après deux saisons aussi fatigantes que celles de Milan et un voyage à travers ces monts glacés, ces rochers chancelants par les pluies, qui mènent avalanches et ruines au passage forcément lent du voyageur constamment arrêté par les mauvais chemins et les mauvais services de la poste; sans compter la peur des gentils voleurs, dont on nous raconte tous les jours quelque nouvelle conquête, quelque *ravissant meurtre*.



Giulia Grisi.

« Non, non; le cher Parisien m'entendra quand mon cœur n'aura eu pendant un mois auparavant d'autres émotions que celles causées par le plaisir de me retrouver parmi lui, d'autre peur que celle de ne pas lui plaire autant qu'auparavant.

« Ainsi, vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas? Je remercie le bruit qui a couru dans Paris de mon engagement, car il m'a procuré une délicieuse lettre de mon juge. Tâchez d'entendre quelque autre chose pour m'en écrire une seconde plus

longue, en me parlant de Mme ***, *que j'aime de tout mon cœur. Dites-lui bien,* et faites qu'elle me dise un petit *je vous aime,* au bas de votre billet à mon adresse. Charles lui baiserait volontiers ses belles mains si elle voulait le permettre. Voulez-vous bien vous charger de cette commission de sa part, avec mille affectueux compliments pour vous?

« J'oserai bien vous dire, mon cher et gentil juge, que vous avez en moi une bien reconnaissante amie.

« Maria GARCIA (1). »

La Malibran reprit à Covent-Garden ses représentations de *la Sonnambula,* en anglais, et elle chanta, également en anglais, le *Fidelio* de Beethoven, traduit à son intention.

Le mouvement, le souffle, la passion frémissante qu'elle communiqua, dans *Fidelio,* au rôle, si sympathique et émouvant par lui-même, de Léonora, tirèrent une fois de plus le public anglais de la réserve de bon ton qu'il a l'habitude d'observer au théâtre. Le duo où Léonora et son mari, rendus enfin l'un à l'autre, exhalent leur joie éperdue dans un splendide élan d'amour et de lyrisme, était interrompu tous les soirs par les marques d'émotion de la salle. Le morceau, redemandé à deux ou trois reprises, se terminait chaque fois par une ovation frénétique où l'auditoire unissait dans un même transport de reconnaissance le nom de l'interprète et celui de l'auteur.

La vie de la cantatrice à Londres fut aussi agitée cette année-là que les années précédentes. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à lire la lettre suivante, écrite par Bériot à l'un de ses amis :

« ... La saison de Londres est magnifique cette année, jamais il n'y a eu autant de concerts. Les théâtres font fortune, surtout le théâtre anglais, qui est toujours rempli, lorsqu'on joue *la*

(1) Lettre citée par la comtesse MERLIN. *Madame Malibran,* t. II, p. 277.

Sonnambula; Maria se porte bien, malgré le travail inouï qu'elle endure.

« Voici son programme trois ou quatre jours par semaine : répétition le matin à dix heures, après une bonne heure de travail au piano. Concert, d'une heure à quatre. Opéra, de sept à dix. Ensuite, un ou deux concerts particuliers pour finir la soirée; et la pauvre Maria ne rentre guère, pour se reposer, qu'à la pointe du jour.

« Voilà l'existence qu'elle mène à Londres; et cela tout à fait contre mon gré, car je m'oppose de tout mon pouvoir à ce qu'elle accepte des concerts après son théâtre, et j'en refuse une grande partie, à son insu, car vous connaissez cette petite tête espagnole, elle se tuerait si on la laissait faire.

« Heureusement que la plus grande besogne est faite. Elle joua hier, pour la première fois, *Fidelio* en anglais, avec un immense succès. On lui a fait répéter la scène finale. La Grisi a aussi beaucoup de succès dans *les Puritains*. Elle s'entend à merveille avec Maria et chante souvent avec elle des duos, dans les concerts particuliers.

« Depuis l'époque où la Sontag était au théâtre, on n'a entendu des duos de deux femmes aussi parfaits. Elles doivent chanter un duo de *Sémiramide* ensemble dans mon concert, qui aura lieu le 29 juin, et comme c'est la première fois qu'elles paraîtront ensemble en public, j'ai eu soin d'annoncer ce duo avec une affiche longue de trois aunes et des caractères d'un pied. Je compte sur une chambrée complète.

« On nous écrit de Paris que nous serons obligés d'attendre, pour nous marier, les dix mois prescrits aux veuves par la loi. Cela nous contrarie beaucoup; mais, à supposer que nous puissions lever cet obstacle, il resterait toujours celui du domicile que nous n'avons, ni l'un ni l'autre, à Paris, où il est nécessaire que la cérémonie se fasse, le jugement ayant été rendu par les lois françaises, etc. (1) »

(1) Lettre citée par la comtesse MERLIN. *Ibid.*, t. II, p. 35.

Bériot signale, dans sa lettre, l'engouement tout particulier du public pour le *théâtre anglais*. La troupe du King's Theatre donnait, en effet, à la même époque, des représentations en italien. Moins suivies assurément que les représentations de Covent-Garden, celles du King's Theatre obtenaient, toutefois, un très vif succès, à cause du talent de la protagoniste, Giulia Grisi. Comme l'indique Bériot, celle-ci s'entendait fort bien avec la Malibran : elles chantaient souvent des duos dans les concerts particuliers, et les noms des deux virtuoses, accouplés sur l'affiche, ne manquaient jamais d'attirer, dans les soirées où elles devaient paraître ensemble, une prodigieuse affluence.

Partout et toujours, cependant, la Malibran demeurait la grande et la vraie triomphatrice.

Quelques jours avant la fin de la saison anglaise, la *Gazette musicale* recevait à son sujet, de Londres, la note suivante : « M. Bunn, directeur des théâtres de Drury-Lane et de Covent-Garden, vient d'offrir à Mme Malibran une parure de rubis et de diamants. Sur l'écrin qui renferme ces joyaux, il a fait graver cette inscription : « *A Mme Malibran, l'artiste la plus distinguée que l'Europe ait jamais possédée, faible gage d'estime, offert par Alfred Bunn. Londres, le* 1er *juillet* 1835 (1). »

Sitôt la saison de Londres terminée, la Malibran, dans la deuxième quinzaine de juillet, vola vers l'Italie pour remplir l'engagement qu'elle avait, depuis plusieurs mois déjà, contracté avec le directeur du théâtre de Lucques.

C'était, sans le savoir, son suprême adieu qu'elle allait porter à l'Italie. C'était son dernier et aussi son plus splendide éclat qu'elle allait y jeter, comme un astre mourant illumine le ciel d'une clarté plus vive avant de s'éteindre et de disparaître dans la nuit.

Lorsque la cantatrice, vers la mi-août, arriva à Lucques, une violente épidémie de choléra étendait ses ravages sur une

(1) Cité par M. Arthur Pougin dans son livre, *Marie Malibran*.

grande partie de la haute Italie. La crainte, l'affolement dont les Lucquois étaient saisis, détournaient leur esprit de toute préoccupation artistique. Malgré la présence de la Malibran, le théâtre, chaque soir, était à peu près vide. Et la ville, elle aussi, se vidait peu à peu, la peur chassant ses habitants l'un après l'autre.

Le théâtre dut fermer ses portes, et la ruine de l'impresario amena le départ de la Malibran. Elle écrivait, le 2 septembre, au marquis de Louvois :

« Lucques, 2 septembre 1835.

« Venez vite à Milan, car nous nous sauvons tous d'ici, non pas du choléra positif, mais d'une belle perspective de cette charmante maladie qui a fait prendre tant de précautions, qui a fait tendre tant de cordons, et qui, par conséquent, a ruiné mon pauvre *impresario. Non dico niente* de nous : baste ! il ne faut pas y penser.

« Le duc a quitté bravement Lucques. La pieuse duchesse en a fait autant, sans laisser aucune disposition ni fonds pour ces pauvres gens en cas de maladie *cholérique. Ainsi soit-il !* Sainement on se conserve pour l'amour de Dieu et de son confesseur, et puis de peur du proverbe qui dit : Qui trop embrasse mal étreint... J'en reste là, et vogue la misère !

« Il paraît que mon duc Visconti a une peur affreuse du choléra, et qu'il aimerait mieux ne m'avoir pas engagée. Pourtant on dit que je suis attendue à Milan avec *dévotion*, étant persuadés (les Milanais) que mon apparition *camphorisera* les partisans et propagateurs du choléra. Moi, je n'en ai pas peur ; je ne tremble qu'à l'idée effrayante de chanter pour les banquettes... Oh ! que c'est embêtant ! Il n'y a qu'un moyen, c'est de donner beaucoup de fêtes, de se distraire, de rire, de manger homéopathiquement ; pour le reste, il faut se confier à la Providence.

« J'espère que Mme la marquise jouit d'une bonne santé :

elle a été si parfaite pour moi que je ne pourrai jamais oublier ses bontés. Je suis dans une bien triste disposition d'esprit, car tout le monde ne parle que de mort, maladie, choléra, le diable, l'enfer et le purgatoire, dans lequel je suis jusqu'au cou. Ainsi, je ne veux plus vous ennuyer de mes jérémiades, et je vous quitte en me souhaitant le plaisir de vous voir bientôt à Milan.

« Adieu, adieu. — A propos, écrivez à ce bon M... que je ne l'ai pas oublié. Vous devez avoir reçu une lettre que je vous ai écrite à peine arrivée à Lucques, dans laquelle je vous mandais que nous avions passé un jour chez cette charmante marquise de Lagrange, et que nous avons beaucoup parlé de vous.

« Adieu. Bien sincèrement je vous embrasse (1). »

La veille du jour où la Malibran se disposait à quitter Lucques pour gagner Milan, les rigueurs sanitaires furent établies partout, le choléra s'étant déclaré à Livourne.

Aussi le voyage de la cantatrice à travers ce pays bouleversé par la terreur plus encore que par les atteintes du fléau, fut-il marqué par des péripéties de toute sorte, que retrace en détail le livre de la comtesse Merlin (2).

Des cordons sanitaires interceptaient les routes de Modène et de Florence. Une seule issue s'offrait à la Malibran pour sortir de Lucques : la route de Carrare et Lavenza ; elle s'y engagea aussitôt, mais fut arrêtée, après quelques lieues, par des mesures imprévues de quarantaine. Plutôt que d'interrompre son voyage, elle se décida à franchir les rudes escarpements des Apennins, dont les roches sauvages étaient à peine sillonnées de sentiers étroits et périlleux, fréquentés seulement par les pâtres et les muletiers, et considérés jusque-là comme impraticables aux voitures. Sans s'arrêter aux dangers que pouvait offrir cette route, l'intrépide voyageuse s'y élança à che-

(1) Cité par la comtesse Merlin. *Madame Malibran*, t. II, p. 42.
(2) Comtesse Merlin. *Ibid.*, p. 44 et suiv.

val, suivie d'une voiture qu'occupaient Bériot et quelques amis, tandis qu'un second attelage, traîné par des bœufs, ainsi qu'une longue caravane de mulets conduits par des montagnards, transportaient leurs nombreux bagages.

Les voyageurs eurent à subir des fatigues, à affronter des périls inimaginables. On trouvait des précipices, des ravins à chaque pas. Parfois, dans les villages, les petites rues étaient si tortueuses qu'on devait dételer les quatre paires de bœufs qui traînaient le chariot des bagages et diriger celui-ci sur le train de derrière, en élevant en l'air les roues de devant et le timon... Plus loin, sur le penchant d'un abîme, les sentiers de la montagne devenaient si étroits qu'il fallait faire avancer les voitures sur leurs roues d'un seul côté, tandis que les roues du côté opposé, débordant sur le précipice, ne pouvaient être soutenues qu'à l'aide de cordes...

Mais la Malibran dédaignait tous les obstacles. Insouciante et poussant son cheval à travers les passages les plus difficiles, elle riait des craintes et du découragement de ses compagnons de voyage. De temps en temps, elle entonnait une chanson rustique qui relevait le cœur des montagnards, et si l'on rencontrait un poste de douanes, les braves gabelous, ensorcelés par sa bonne grâce et par les refrains dont elle payait leur complaisance, la tenaient quitte des visites et des retards habituels... Les mains toujours largement ouvertes, elle semait les aumônes sur son chemin... A quelque distance de Carrare, un des muletiers qui la suivaient fut jeté à terre par sa mule et se blessa grièvement. La Malibran le fit relever, le pansa elle-même, et comme le malheureux paraissait craindre de remonter sur l'animal rétif : « Eh bien, lui dit-elle, sois tranquille ; voici mon cheval et donne-moi ta mule. » Aussitôt, elle changea de monture, sauta sur la mule, et, d'une main habile, la dompta et la conduisit.

Les défilés franchis, la petite troupe n'était pas au bout de ses peines : après avoir vaincu la nature, il fallut, de Carrare à Milan, lutter contre les hommes, rendus intraitables par la

peur du choléra. Partout la Malibran et ses compagnons étaient repoussés comme des pestiférés; à l'entrée de chaque village, ils étaient arrêtés, et là, on les soumettait aux précautions les plus minutieuses. Après avoir examiné scrupuleusement leurs certificats sanitaires, on leur permettait de traverser, mais à condition de ne pas s'arrêter. Ils ne pouvaient même pas trouver un lieu de repos, et se voyaient réduits, la plupart du temps, à camper sur les chemins, ou à profiter de greniers malpropres habités par les rats... Mais chacun supportait ces pénibles épreuves avec une bonne humeur inaltérable, et la Malibran donnait à tous l'exemple du courage et de l'endurance.

L'accueil que lui réservaient les Milanais devait être une douce compensation aux épreuves de cette rude traversée.

Voici son engagement avec le duc de Visconti, directeur des théâtres de Milan :

420,000 francs, logement dans le palais Visconti, table, pour 180 représentations distribuées en 5 saisons :

Automne, 1835;

Carnaval, à commencer le 10 décembre, jusqu'en mars 1836;

Automne, 1836;

Carnaval, jusqu'au mois de mars 1837;

Automne, 1837.

Deux termes seuls de ces engagements furent accomplis.

Le 12 septembre 1835, la cantatrice faisait sa rentrée à la Scala dans *Otello*. Quelques jours après, elle chanta *Norma*, et y suscita un enthousiasme tel que la police dut intervenir, dit-on, et rétablir le calme en menaçant d'arrêter la représentation.

Après *Otello* et *Norma*, la Malibran interpréta successivement, à la Scala, au cours de cette dernière saison théâtrale : *L'Elisir d'amore* et la *Maria Stuarda*, de Donizetti, ouvrage qu'on dut bientôt retirer du répertoire à cause de certaines allusions politiques rendues, paraît-il, par la cantatrice avec une énergie terrible; *I Capuleti*, *La Sonnambula*, *Il Barbiere*, *Giulietta e*

Romeo, de Vaccaj, et enfin un nouvel opéra de ce dernier, *Giovanna Grey*, œuvre plus que médiocre et qui, sans la présence de la Malibran, n'eût certainement pas franchi le seuil de la



Sigismond Thalberg.

première. L'artiste ne s'illusionnait pas, d'ailleurs, elle-même, sur la valeur de cette fade production. Nous en avons pour preuve la lettre suivante, qu'elle adressait au baron Pérignon le lendemain de l'apparition de la pièce :

« Milan, 22 février 1830.

« *Tribunal d'instance sans fin du département de la scène lyrique.*

« ... Chère justice, je t'aime depuis qu'on t'a représentée par la voie Père !... Nous sommes, à la vie, à la mort, des enfants Ignon, vous êtes notre père, vous êtes le *père Ignon* de notre cœur.

« Nous avons lu avec un véritable plaisir la lettre de Mme ***, toujours bonne, toujours aimable à mon égard; j'espère que nous ferons un plus long séjour à Paris, et que nous pourrons passer quelque temps ensemble.

« Nous partirons pour Paris vers le 22 mars; au reste, je vous l'écrirai positivement avant de partir, car je serais désolée si je ne devais pas voir l'*enfonceur général* de tous mes chagrins passés. Ce bon *Troupetenace* (1) est un bon, un tendre et dévoué ami que nous aimons plus qu'un frère, et pour lequel je voudrais être à même de faire quelque chose qui lui fît bien plaisir ou qui pût bien lui rendre service; ce serait un grain de sable en comparaison de la mer, mais c'est égal, la plus belle fille du monde... etc.... Voilà...

« Nous avons joué hier au soir la *Jane Grey* de Vaccaj. On prétend que c'est par respect pour moi que l'opéra a été toléré, que c'est ennuyeux à avaler sa langue, qu'on a tant bâillé qu'on n'a pu siffler, malgré la bonne volonté qu'on en avait. J'ai fait tout mon possible, et pour ce qui est de mon petit moi, j'ai encore nagé dans cette mer bourbeuse et m'en suis retirée *assez propre*. La fatigue que j'en éprouve aujourd'hui m'ôte le courage d'écrire plus d'une lettre. Je joue ce soir la même *Jane Grey*. Vous serez doublement gentil de m'excuser auprès de cette charmante Mme *** si je ne lui écris pas; dites-lui

(1) Elle joue, ici et un peu plus bas, sur le nom de l'éditeur Troupenas. De même, plus haut, sur celui du baron Pérignon. Le calembour était passé chez elle à l'état de douce manie.

que je l'aime de tout mon cœur, et ne désire que l'occasion de le lui prouver. A mon bon frère *Troplenace* et à sa gentille Clotilde, mille tendresses. Nous attendons une bonne lettre de vous tous. J'espère que l'assurance de mon amitié vous fera le plaisir que la vôtre a procuré à votre bien attachée et reconnaissante

« MARIETTE (1). »

Dans les derniers jours de mars, la cantatrice fit ses adieux au public milanais, et le soir de sa dernière représentation, il ne restait plus, affirme-t-on, une seule fleur dans les jardins de la ville, que l'on avait saccagés pour lui faire fête. A plusieurs reprises, il fallut faire déblayer la scène, qui disparaissait sous les fleurs et les couronnes. On eût dit que ces honneurs dignes d'une souveraine, que cette unanime exaltation de sympathie étaient dictés par le pressentiment d'une séparation éternelle. Le peuple, à la lueur des torches, reconduisit la Malibran jusqu'au palais Visconti. Là, les jardins étaient illuminés pour la recevoir, et la musique militaire, postée sur le canal, la salua, lorsqu'elle parut, d'une marche triomphale écrite en son honneur. Le lendemain, on répandit dans Milan un grand nombre de médailles d'or, d'argent et de bronze frappées à l'effigie de la glorieuse artiste.

Mais la douce émotion que lui procuraient ces témoignages grandioses de l'admiration et de l'amour de tout un peuple ne parvenait que difficilement à dissiper le voile de tristesse qui, naguère, s'était abattu sur son esprit.

Elle avait appris à Milan la douloureuse nouvelle de la mort de Bellini, décédé à Puteaux le 23 septembre 1835. La commotion que lui causa ce coup funeste éveilla en elle comme une subite prescience de sa fin prochaine : « Je sens, s'était-elle écriée, que je ne tarderai pas à le suivre ! » Et en effet, par une singulière rencontre du destin, elle devait mourir, *jour pour jour*, un an

(1) Cité par la comtesse MERLIN. *Madame Malibran*, t. II, p. 280.

après son ami (1) ! La fin soudaine du duc de Visconti, arrivée à quelque temps de là, frappa aussi très vivement son imagination. A partir de ce moment, l'idée de la mort ne cessa de l'obséder. On la voyait tomber fréquemment dans d'affreuses crises de tristesse. Ses yeux, sans motif, se remplissaient de larmes, et de longs sanglots soulevaient sa poitrine. « Venez me voir tout de suite ! écrivait-elle à un ami (2) dans un de ces accès de mélancolie. J'étouffe de sanglots ! Toutes les idées funèbres sont à mon chevet, et la mort à leur tête ! »

Une grande joie, cependant, la plus grande joie de sa vie, l'arracha momentanément à ses sombres préoccupations.

Sitôt son engagement à Milan terminé, elle quitta l'Italie et vint à Paris, où tout était prêt pour son mariage. Son union avec Bériot fut célébrée le 29 mars, à la mairie du 2e arrondissement, en présence de quelques intimes. Le marquis de Louvois et le baron Pérignon furent les témoins personnels de la cantatrice. Ernest Legouvé raconte qu'en entendant prononcer la phrase du Code : *La femme doit obéissance à son mari*, la Malibran fit une petite moue si gaie et eut un haussement d'épaules si amusant que le maire lui-même ne put s'empêcher de sourire.

Le soir, on se réunit dans l'appartement que les mariés occupaient provisoirement chez Troupenas, rue Saint-Marc. Rossini et le grand pianiste Thalberg assistaient à cette soirée d'amis. Thalberg n'avait jamais entendu la Malibran, et elle ne connaissait pas non plus l'illustre virtuose. Accablée par les émotions et les fatigues de la journée, elle refusa d'abord de chanter en présence d'un tel juge. Pourtant, sur les instances de Thalberg, elle finit par y consentir. Mais son génie était absent, sa voix dure et rebelle. Comme sa mère lui en faisait le reproche :

(1) J'emprunte à M. Arthur Pougin cette curieuse remarque.

(2) E. LEGOUVÉ cite ce billet dans son chapitre sur la Malibran, p. 267, t. I de ses *Soixante ans de Souvenirs*.

— Ah ! que veux-tu, maman ? lui dit-elle. On ne se marie qu'une fois !...

Elle avait pourtant, dix ans plus tôt, épousé M. Malibran. Mais elle n'y songeait plus !

Vint le tour de Thalberg, qui se mit au piano et joua comme il savait jouer, avec une ampleur et une richesse d'expression incomparables.

— C'est immense ! C'est splendide ! s'écria la Malibran quand il eut fini. A mon tour !

Et elle chanta de nouveau. La fatigue, cette fois, avait disparu. Sa voix avait retrouvé toute sa souplesse et sa sonorité.

Ernest Legouvé, à qui j'ai emprunté les détails qui précèdent, fut l'heureux témoin de ce beau duel artistique, et il en a noté avec une fidélité émue les saisissantes péripéties :

« Thalberg éperdu, dit-il, suivait, sans pouvoir y croire, cette métamorphose. Ce n'était plus la même femme ! Ce n'était plus la même voix ! Il n'avait que la force de dire tout bas : « Oh ! madame ! madame ! » et le morceau achevé : « A mon tour ! » reprit-il vivement. Qui n'a pas entendu Thalberg ce jour-là ne l'a peut-être pas connu tout entier. Quelque chose du génie de la Malibran avait passé dans son jeu magistral mais sévère ; la fièvre l'avait envahi. Des flots de fluide électrique couraient sur les touches et s'échappaient de ses doigts. Seulement, il ne put pas achever son morceau. Aux dernières mesures, la Malibran éclata en sanglots, sa tête tomba entre ses mains, secouée convulsivement par les larmes, et il fallut l'emporter dans la chambre voisine. Elle n'y resta pas longtemps ; cinq minutes après, elle reparaissait, la tête haute, le regard illuminé, et courant au piano : « A mon tour ! » s'écria-t-elle ; et elle recommença ce duel étrange, et elle chanta quatre morceaux de suite, grandissant toujours, s'exaltant toujours, jusqu'à ce qu'elle eût vu le visage de Thalberg couvert de larmes comme avait été le sien. Jamais je n'ai mieux compris la toute-puissance de l'art qu'à la vue de ces deux grands artistes, inconnus la veille l'un

de l'autre, se révélant tout à coup l'un à l'autre, luttant l'un avec l'autre, et s'élevant, emportés l'un par l'autre, dans des régions de l'art où ils n'étaient peut-être jamais parvenus jusque-là (1). »

La Malibran — laissons-lui le nom qu'elle avait illustré et que la postérité lui a conservé — ne resta que quelques jours à Paris après son mariage. Mais avant de partir pour Bruxelles, elle voulut faire le tour des théâtres parisiens. Elle alla, à l'Opéra, entendre chanter *les Huguenots*, dont la première représentation avait eu lieu exactement un mois avant son mariage, le 29 février 1836. L'admirable trio Nourrit (Raoul), Falcon (Valentine), Levasseur (Marcel), trio unique dans nos fastes musicaux, souleva son enthousiasme. A la fin du 4e acte, frémissante encore du plaisir que lui avait causé l'immortel duo où Mlle Falcon s'élevait jusqu'au sublime, elle se rendit sur la scène et, se précipitant au cou de la jeune artiste, elle la félicita avec toute la chaleur d'une émotion sincère.

Les spectacles lyriques n'accaparaient pas entièrement sa sympathie : elle s'intéressait aussi très vivement aux représentations dramatiques, et fut, par exemple, profondément remuée par le jeu naturel et touchant de Bouffé dans *le Gamin de Paris*. La toile à peine baissée, elle envoya un de ses amis prier Bouffé de venir dans sa loge, et là, elle fraternisa avec lui, lui exprimant, en termes qui allèrent au cœur du comédien, le grand cas qu'elle faisait de son beau talent.

Mais son admiration alla surtout à Mme Dorval, dont le jeu pathétique, dans un vulgaire et plat mélodrame de la Porte-Saint-Martin (2), la secoua jusqu'aux entrailles. Alexandre Dumas nous a laissé, de cette représentation et des circonstances qui mirent en présence la cantatrice et la tragédienne,

(1) E. LEGOUVÉ, *Soixante ans de Souvenirs*, t. I, p. 262.

(2) *L'Incendiaire ou La Cure de l'archevêché* (!!), de Benjamin ANTIER et Alexis COMBEROUSSE.

un récit visant sans doute un peu trop à l'effet, mais mouvementé, vibrant et pittoresque :

« Il y avait, dit-il, dans l'*Incendiaire*, une scène que Mme Dorval jouait à genoux, une confession qui durait un quart d'heure; pendant ce quart d'heure on ne respirait pas, ou l'on ne respirait qu'en pleurant.

« Un soir, Mme Dorval fut plus belle, plus tendre, plus pathétique qu'elle n'avait jamais été.

« Pourquoi cela? Je vais vous le dire.

« Vous avez vu des Ruysdaël et des Hobbéma, n'est-ce pas?

« Vous vous rappelez comment parfois un rayon de soleil s'égare dans leur paysage, — fait lumineux un coin de ciel gris, — fait transparente cette atmosphère brumeuse, où de grands bœufs pâturent dans de hautes herbes. Eh bien ! quand l'artiste est fatigué, qu'il a joué dix fois, vingt fois, cinquante fois de suite le même rôle, peu à peu, l'inspiration s'éteint, le génie s'endort, l'émotion s'émousse, le ciel de l'acteur devient gris, son atmosphère brumeuse; il cherche ce rayon de soleil qui réveille la toile d'Hobbéma et de Ruysdaël. Ce rayon de soleil, c'est un spectateur ami, un artiste de talent accoudé au balcon. C'est quelque tête pensive dont les yeux brillent dans la pénombre d'une loge...

« Eh bien, un soir, Dorval avait été sublime, pour qui? elle n'en savait rien; pour une femme qui l'avait tenue trois heures palpitante sous son regard d'aigle. Pendant trois heures toute la salle avait disparu à ses yeux. C'était pour cette femme qu'elle avait pleuré, parlé, agi, vécu enfin. Et quand cette femme avait applaudi, quand cette femme avait crié « Bravo ! » elle avait été payée de sa peine, récompensée de sa fatigue, payée de son génie ! elle avait dit : — Oh ! je suis contente, puisqu'elle l'est.

« Puis la toile s'était abaissée; et, haletante, brisée, mourante comme la Pythie qu'on enlève au trépied, elle était remontée à sa loge, était tombée sur un sofa, de triomphatrice devenue victime.

« Tout à coup, la porte de sa loge s'ouvrit, et l'inconnue parut sur le seuil.

« Dorval tressaillit, s'élança, lui prit les deux mains comme à une amie.

« Les deux femmes se regardèrent un instant, souriant en silence et des larmes dans les yeux.

« — Excusez-moi, madame, dit enfin l'inconnue avec une voix d'une inexprimable suavité; mais je n'ai pas voulu rentrer chez moi sans vous dire le plaisir, l'émotion, le bonheur que je vous dois. Oh ! c'est admirable, voyez-vous; c'est merveilleux, c'est sublime !

« Dorval la regardait, la remerciait des yeux, de la tête, et surtout de ce mouvement d'épaules qui n'appartenait qu'à elle; et cela tout en l'interrogeant de la physionomie, tout en demandant avec chaque muscle de son visage : — Mais qui êtes-vous donc, madame, qui êtes-vous?

« L'inconnue comprit.

« Et, avec une voix dont ceux qui ont connu dans l'intimité cette merveilleuse sirène peuvent seuls comprendre la suavité :

« — Je suis Mme Malibran, dit-elle.

« Dorval jeta un cri, étendit la main vers la seule gravure qui ornât sa loge : c'était le portrait de Mme Malibran dans Desdemona (1). »

De retour en Belgique, Bériot et sa femme allèrent s'ins-

(1) A. Dumas. *Lettre à M. Véron* publiée par le *Constitutionnel* du 25 mai 1849. Je trouve cette lettre citée dans un ouvrage anonyme attribué à Coupy : *Marie Dorval*, 1798-1849. *Documents inédits. Biographie.* Paris, 1868. Librairie internationale, 1 vol. in-18. — Est-il besoin d'ajouter que Dumas a enrichi de traits dus à sa seule imagination le récit de l'entrevue des deux artistes? J'en emprunte le compte rendu scrupuleusement fidèle à M. Paul Foucher, qui en fut le témoin *oculaire* : « C'était, dit-il, à la fin de mars 1831; la cinquième ou sixième représentation de *L'Incendiaire* venait de finir à la Porte-Saint-Martin; quelques gens de lettres causaient avec Mme Dorval, dont l'humble loge ne ressemblait en rien aux riches boudoirs des actrices d'aujourd'hui. La porte s'ouvrit : deux femmes parurent... Mme Malibran ne se jeta pas théâtralement dans les bras de Mme Dorval, elle se nomma comme une femme du monde. « Permettez-



Cornelie Falcon.

taller à la campagne, dans la propriété qu'ils possédaient à Ixelles (1). Ils y séjournèrent quelques semaines, n'interrompant leur repos que pour donner à Bruxelles un concert au profit des réfugiés polonais.

moi, dit-elle, de vous présenter Mme Raimbeaux, qui m'accompagne. » Mme Raimbeaux était une prima-donna qu'épousa depuis notre confrère en littérature Cordelier Delanoue. — « Je vous fais sincèrement mon compliment; vous êtes admirable, mais comme votre public est froid ! » Desdemona, accoutumée au délire aristocratique, aux ovations gantées de la splendide salle des Italiens, se confondait de voir tant de talent dépensé dans une salle fumeuse et à moitié vide, fêté uniquement par une demi-douzaine de claqueurs aux mains noires. La réponse de Mme Dorval à ces félicitations si touchantes et si inattendues fut facile : elle montra la lithographie de Mme Malibran à la meilleure place de sa loge, — puis elle nous présenta tous, et, après avoir échangé avec l'illustre visiteuse un adieu des plus affectueux, elle nous dit : « Vous le voyez ! de quel suffrage s'exposerait-on à se priver, en négligeant son jeu sous le prétexte que la pièce est malheureuse ou que le public est clairsemé? »

(1) Aux portes de Bruxelles.

VIII

L'ACCIDENT — LA MORT

Dès les premiers jours de mai, Bériot et la cantatrice étaient de retour à Londres, où la Malibran recommença sa vie théâtrale à Drury-Lane, avec autant d'éclat que les années précédentes. Elle y fit sa rentrée le 10 mai, et, le 27 mai, elle y créait le principal rôle d'un nouvel opéra de Balfe, *The Maid of Artois*. Sa seule présence valut à cette pièce, aussi faible par sa musique que par son livret, une réussite inespérée.

Malgré son immense talent, la Malibran n'avait pas cessé de faire des progrès, ce qui avait déterminé la brillante persévérance de ses succès, car, dans les arts, le jour où l'on cesse d'avancer, on rétrograde. Sa voix avait acquis encore quelques sons dans les tons aigus, et son jeu était devenu moins rebelle à toute discipline.

C'est à ce moment qu'en plein effort, en plein triomphe, lorsque la vie bouillonnait en elle, grande, ardente, superbe, un accident dont les suites furent terribles vint l'arracher à ses beaux projets d'avenir.

« Un jour, dit la comtesse Merlin, Maria étant à Londres, lord L... lui proposa une partie de plaisir : on devait aller à cheval; Maria n'en avait pas; lord L... lui en offrit un. Bériot, qui craignait un accident, parut contrarié de ce projet; mais Maria, de qui le moindre goût était une passion, insista; force fut de céder. La partie s'organisa. Bériot n'en est pas, et on part

« Maria était habituellement très courageuse à cheval, et elle y montait à merveille… Mais ce jour-là un pressentiment vague l'intimidait… Le cheval, ne se sentant pas guidé par une main sûre, précipita sa course.

« Maria s'apercevant que sa main fléchissait et se trouvant près d'une barrière, fit signe de loin, à l'homme qui la tenait à moitié ouverte pour lui livrer passage, d'arrêter son cheval; mais cet homme, étourdi, ou plutôt stupide, jette son bonnet en l'air et le cheval effrayé prend le mors aux dents et disparaît. Les autres cavaliers, dans leur effroi, n'osent pas le suivre de près, dans la crainte d'exciter davantage le cheval emporté.

« Au bout de quelques secondes, Maria sentit la fourche qui soutenait son genou céder, et en même temps l'étrier sur lequel son pied s'appuyait fléchir. Prête à s'évanouir de frayeur, elle aperçut, non loin d'elle, une seconde barrière, mais personne à côté qui pût arrêter le cheval. Un des hauts bouts était suspendu en l'air et ouvrait un étroit passage… Maria ne se sentait plus appuyée… A l'élan rapide de son cheval, elle voyait qu'aucun obstacle ne saurait l'arrêter, qu'en sautant la barrière il pouvait la tuer sur le coup, qu'elle était perdue !…

« Alors, en s'approchant de la barrière, elle songe à en saisir la partie supérieure, espérant que le cheval continuerait sa course, et qu'ensuite elle, par son propre poids, entraînerait le haut bout de la barrière vers la terre, et qu'elle se trouverait sur pied, sans accident. Tout ce calcul instinctif fut fait dans une seconde.

« Mais au moment où, les bras élevés, le corps lancé, elle étreignait déjà ce haut bout de la barrière, son pied, accroché à l'étrier, lui fait lâcher prise, et son corps, retombant à la renverse sur la croupe de son cheval, rebondit, glisse, frappe sur terre et va traînant après l'animal fougueux, aussi longtemps que le pied de la malheureuse jeune femme reste accroché à l'étrier… Quelque temps après, elle fut ramassée sur la route

et ramenée chez elle évanouie, la tête couverte de blessures, le visage meurtri et méconnaissable.

« En arrivant, son premier soin fut de s'informer si son mari était à la maison : on lui dit qu'il n'était pas rentré. Alors, elle se plaça devant une glace, examina avec calme l'état de son visage et de sa tête. Une de ses joues était toute noire... Elle avait trois trous à la tête, et le sang qui en sortait, se figeant à mesure sur ses cheveux en désordre, lui donnait un aspect effrayant.

« Benedict, un de ses amis, entra à ce moment, et, la voyant dans un tel état, il en fut frappé comme à la vue d'un spectre..

« — Ne vous effrayez pas, lui dit-elle, l'essentiel est que Bériot n'en sache rien. Il était contrarié de me voir accepter cette partie, et mon accident lui ferait trop de peine.

« — Mais comment, en vous voyant, ne devinera-t-il pas ?...

« — Rapportez-vous-en à moi... et ce soir... je jouerai...

« — Mais vous êtes folle !

« — Je jouerai, mon ami, vous le verrez...

« Et aussitôt, elle se mit à combiner, à l'aide de sa glace, la manière dont elle pourrait, au moyen de différents fards, déguiser les taches et meurtrissures qui défiguraient son visage : puis, elle bassina sa tête, et en cacha les trous avec des emplâtres. Le reste de ses blessures fut dissimulé, à l'aide d'autres expédients, car tout son corps était dans un état déplorable.

« Lorsque son mari revint vers le soir, Maria lui dit qu'en montant son escalier, elle était tombée, et que sa tête avait frappé à tel endroit qu'elle lui désigna, mais qu'elle en souffrait peu et se proposait de jouer le soir. Pour éviter le danger d'un éclaircissement, elle écrivit aussitôt, au milieu de son agitation et de ses souffrances, à lord L..., en le priant de cacher la cause de son accident à Bériot (1). »

Le soir, en effet, elle chanta au théâtre, comme d'habitude. Intrépide jusqu'à la folie, elle supporta sans se plaindre des

(1) *Madame Malibran*, t. II, p. 61-62.

douleurs atroces. Elle ne se soigna pas, ne prit aucune précaution. La peur de tourmenter Bériot la fit s'illusionner elle-même sur la gravité de son mal... Mais, hélas ! elle était frappée à mort...

A la suite du terrible accident dont elle avait été victime, des soins immédiats, un repos absolu lui auraient sans doute permis de puiser, dans l'habituelle énergie et la résistance naturelle de son tempérament, les forces nécessaires pour vaincre l'ébranlement général que sa chute avait provoqué en elle. Mais, avec la téméraire audace qu'elle apportait dans toutes ses actions, avec la calme et dédaigneuse hardiesse qui lui faisait joyeusement affronter tous les risques, courir au-devant de tous les dangers, elle refusa de rien changer à ses travaux, à ses habitudes. Elle accomplit jusqu'au bout son engagement à Londres, où sa dernière représentation eut lieu le 23 juillet. Dès le 24, sans s'accorder même un seul jour de répit, elle reprit avec son mari le chemin de Bruxelles. La lettre suivante, qu'après son arrivée en Belgique elle adressait au marquis de Louvois, montrera avec quel courage elle supportait ses fatigues et ses souffrances.

En lisant ces plaisanteries, en suivant ce désordre d'idées, cette insouciante gaieté, qui aurait pu soupçonner le mal secret qui la minait alors ?

« Bruxelles, 28 juillet 1836.

« Oh ! de tous les hommes le plus méchant et le plus manquant à sa parole ! Comment ? vous nous donnez l'eau à la bouche et puis... berniquet sansonnet ! pas plus de père Louvois que dans ma manche ! Vous êtes témoin que je vous écris ; ainsi, si vous ne prenez pas la poste pour venir nous embrasser à Bruxelles aussitôt la réception de cette lettre, je ne vous parle de la vie et je vous boude ; ce sera un peu contre mon ventre, mais n'importe, je bouderai.

« Nous restons jusqu'au 14. C'est-à-dire que le 14 il y aura

à Liège un concert, et nous y jouons, et nous y *chantrouillons*. C'est le 28 aujourd'hui; ainsi vous pouvez encore passer dix à douze, à quatorze, à seize jours avec nous. C'est bien la moindre des choses que le père Louvois puisse faire pour contribuer au bonheur de ses enfants adoptifs, toutefois sans faire tort *à le* petit Jules. Il doit être un *n'amour* d'enfant maintenant qu'il est plus grand et par conséquent plus diable, plus gamin et plus sage. Dites-lui bien que je ne l'oublie pas, et que j'espère qu'il est devenu *généreux véridique*, et surtout qu'il a *ses mains et ses ongles bien constamment propres*.

« Vous rappelez-vous Venise? Comment se porte mon *bédit Vranzoni* et notre M...? Avez-vous vu M. Guis? Il était au désespoir de quitter Londres sans vous avoir vu, et m'avait chargée de vous le dire dans les termes les plus affectueux. Voici ma commission faite... mais j'étais tenue de la faire en personne. M. Beer est-il en France? Dites-lui que je ne puis oublier sa charmante soirée de Naples et sa gracieuseté à notre égard.

« J'ai rencontré depuis à Londres M. et Mme C...n, mais ils m'ont reconnue à peine, attendu qu'ils auraient pu perdre un cran dans la bonne opinion des gens du monde (et surtout du duc de Devonshire, chez lequel je les ai revus pour la première fois), si on avait pu croire que M. et Mme C...n avaient daigné venir s'amuser chez moi, à Naples. On ne condescend à connaître de certaines personnes que lorsqu'elles peuvent bien nous amuser; mais, sorti de là, vous n'êtes, c'est-à-dire je ne suis qu'un point lointain de perspective, qui peut se voir, mais de fort loin.

« J'avoue que j'ai eu la bêtise de me vexer de ce changement d'autant plus absurde que lorsqu'elle venait chez moi et qu'elle me recevait, la municipalité et son maire n'avaient pas encore fait connaissance avec ce *oui* formidable qui a égayé l'auditoire le jour où votre témoignage (1) a ajouté dix degrés à mon bonheur.

(1) On se souvient, sans doute, que le marquis de Louvois avait été témoin de son second mariage.

« Je n'ai plus entendu parler de la bonne mère L..., je désire vivement en avoir des nouvelles, et de Minfild; donnez-m'en, je vous prie. Charles a une presque ophthalmie; c'est ce qui l'empêche de vous écrire; mais il me charge de vous dire qu'il appuie de tout le poids de son corps la prière que je vous fais de vous mettre en route plus vite que tout de suite.

« Adieu, cher père, je vous embrasse de tout cœur (1). »

Ainsi qu'elle l'annonçait dans cette lettre, Maria alla donner, le 14 août, un concert à Liège. Sa jeune sœur Pauline (plus tard Mme Louis Viardot) (2) y inaugura brillamment, à ses côtés, une carrière qui devait être presque aussi glorieuse que la sienne.

De Liège, elle se rendit à Aix-la-Chapelle, où elle joua *La Sonnambula*. Le roi de Prusse fit, dit-on, à son arrivée, prendre les armes par les soldats de sa garde, lui rendant ainsi les honneurs habituellement réservés aux princes et aux princesses du sang.

La Malibran revint ensuite en France, et alla passer quelques jours dans les environs de Paris, au château de Roissy (3), dont elle venait de faire l'acquisition. Elle y réunit quelques-uns de ses amis les plus chers, et parut, en leur société, retrouver des forces nouvelles. Mais ses souffrances ne tardèrent pas à la reprendre.

Elle ressentait, depuis son accident, de violents maux de tête; elle était en proie à de fréquentes attaques de nerfs, et chaque jour on la voyait un peu plus maigrir et dépérir. Pourtant, elle travaillait avec ardeur à sa dernière collection de

(1) Lettre citée par la comtesse MERLIN, *Madame Malibran*, t. II, p. 72.

(2) Née en 1821, Pauline, la dernière enfant de Manuel Garcia, avait alors quinze ans.

(3) J'emprunte ce détail à la comtesse Merlin. Je suppose — sans avoir pu contrôler ce renseignement — qu'il s'agit du château de Roissy, en Seine-et-Oise, canton de Gonesse, arrondissement et à 33 kilom. de Pontoise. Il ne reste plus de ce château, qui avait appartenu au fameux Law, que quelques corps de bâtiments entourés de bosquets et d'un très beau parc.



Pauline Garcia (plus tard Mme Viardot).

romances. Lorsque ses douleurs de tête devenaient trop fortes, les yeux à demi fermés, le front contracté, elle serrait d'une main ses tempes, et de l'autre continuait à écrire, comme si elle eût été à la tâche. On eût dit qu'une voix secrète l'avertissait que le temps pressait...

C'est à Roissy, et dans de telles dispositions, qu'elle composa la romance de *La Morte*. Les paroles lui avaient été données par Lablache; elles étaient de Benelli, homme maladif, qui, dans un moment de sardonique gaieté, les composa et en fit présent à Lablache :

Toc, toc, toc ! Qui va là ?
Ouvrez-moi, je suis la Mort !

Benelli mourut deux mois après avoir écrit ces paroles, et Maria un mois après les avoir mises en musique... Cette romance fut placée par elle à la fin du dernier recueil de ses compositions.

Parfois, cependant, les douleurs de Maria s'apaisaient pour quelques heures. Alors, sa nature gamine, turbulente, primesautière, reprenait le dessus, et elle se livrait aux élans d'une folle gaieté. Elle disputait à la course, sautait à cloche-pied, barbouillait de noir le nez à un de ses amis, ou se faisait des moustaches elle-même pour jouer une scène burlesque...

« Une des circonstances les plus remarquables de la vie de Maria, dit la comtesse Merlin, c'est l'accord entre sa fin prématurée et ses pressentiments sur la rapidité de son passage sur la terre. C'est cette conviction où elle était que sa vie ne tenait qu'à sa jeunesse, qui la portait à chercher tous les moyens de conserver les goûts de l'enfance et les folles joies des premières années. Elle était persuadée qu'elle mourrait à la fleur de son âge, et la répugnance qu'elle éprouvait à cette triste pensée qui avait pour elle toute la force de la vérité, explique plusieurs traits de sa vie, qui, sans cela, deviendraient insignifiants ou même ridicules. Par exemple, elle était forte-

ment attachée aux premières sensations de l'enfance, et tâchait de les conserver dans toute leur force primitive, au moyen des plus singulières illusions. Elle aimait les joujoux, les poupées, comme un enfant; et lorsqu'elle alla pour la première fois au théâtre de Girolamo, à Milan, elle en fut ravie : elle y revint chaque jour, trouvant d'autant plus de plaisir aux représentations auxquelles elle assistait, qu'elles s'éloignaient davantage de la nature ou de la vraisemblance. C'est encore pour conserver toujours vives les impressions de la jeunesse, auxquelles, d'après sa conviction, sa vie était attachée, que Maria recherchait d'autres passe-temps innocents, et surtout la danse où elle était si peu habile, tandis qu'elle excellait dans d'autres arts d'agrément... D'ailleurs, ce goût d'activité et de mouvement allait à merveille à sa nature arabe-espagnole; car si on l'observait bien, il y avait en elle plus d'africain que d'européen. Par exemple, une partie de ses traits, la grandeur de sa bouche, l'épaisseur de ses lèvres, ses yeux lorsqu'ils étaient animés par l'indignation, ses formes minces, grêles et pourtant si fortes, si agiles, si adroites, tout en elle décelait la race africaine... Et la croyance où elle était que l'activité et la jeunesse étaient seules capables de conjurer la mort loin d'elle, qu'un point d'arrêt dans ses habitudes de folie serait le signal du terme de sa vie, nous confirme de plus en plus qu'il faut chercher dans une autre race que dans la nôtre les éléments physiques et moraux de cet être déjà extraordinaire sous tant d'autres rapports (1). »

Sentant ses forces décliner et la vie, peu à peu, se retirer d'elle, elle se mit à faire usage d'excitants qui lui donnaient, pendant quelques heures, l'illusion de la santé. Déjà, avant sa maladie, si, au moment de partir pour le théâtre ou quelquefois même au cours des représentations, elle se trouvait lasse et mal disposée, elle avait pris l'habitude de demander à l'emploi de préparations stimulantes une flamme et une énergie factices.

(1) Comtesse MERLIN. *Madame Malibran*, t. II, p. 80.

Il n'en fallait pas davantage pour donner quelque consistance à l'opinion perfidement répandue par ses ennemis sur son goût immodéré pour les liqueurs fortes. Elle qui ne buvait jamais à ses repas que du vin mêlé avec de l'eau, et souvent même le remplaçait par de l'eau pure, avait été transportée d'indignation en apprenant cette calomnie stupide.

« Un jour, le baron de Trémont arriva chez elle au moment où elle allait partir pour le théâtre. Maria était dans un violent accès de colère...

« — Qu'avez-vous? lui demanda M. de Trémont en voyant ses yeux brillants et sa lèvre tremblante.

« — Je suis furieuse, lui dit-elle. Imaginez-vous qu'on dit que je me grise. Tenez, voyez plutôt...

« Et se tournant vers une armoire qui se trouvait derrière elle, elle l'ouvre et prend avec vivacité un pot de porcelaine :

« — Tenez, voyez si on se grise avec cela !...

« Et appliquant le pot aux lèvres du malheureux M. de Trémont, sans lui donner le temps de résister, elle lui fait avaler la plus abominable drogue, composée de miel, de rhum, d'eau d'orge, de jus de goudron, et que sais-je (1) ! »

Elle usait quelquefois, lorsqu'il fallait se tirer d'affaire au moment d'une représentation, de remèdes moins inoffensifs.

« Un jour, elle avait dîné à trois heures, selon son habitude lorsqu'elle devait jouer le soir; Bériot était à table avec un de ses amis à six heures, lorsque Maria vint auprès de lui :

« — Qu'as-tu? lui demanda son mari. Tu as l'air préoccupé

« — Eh oui, je suis bien contrariée... je me sens mal à la gorge, les sons ne sortent pas bien...

« — Ce n'est rien, tranquillise-toi; si tu te tourmentes, cela ira encore plus mal.

« — Oh ! non, non ! Mais voilà quelque chose qui me fera du bien...

« Et sans donner le temps à Bériot de l'en empêcher, elle se

(1) Comtesse Merlin. *Ibid.*, p. 85.

saisit du moutardier qui était sur la table et avala la moutarde qu'il contenait (1) !... »

De si folles imprudences, déjà dangereuses au moment où sa santé ne se trouvait pas gravement atteinte, devaient lui devenir funestes lorsqu'elle les renouvela, de plus en plus fréquemment, pour lutter contre l'affaissement physique et moral déterminé par sa chute. Les remontrances, les conseils affectueux de son mari et de ses amis restèrent sans effet sur elle. Volontaire, opiniâtre, impatiente de tout frein et de toute entrave, elle ne se laissait pas plus arrêter par la maladie que par les autres obstacles.



La Malibran minée par la maladie.

Des fouilles faites dans son jardin de Roissy ayant mis à découvert une vieille citerne où aboutissaient plusieurs souterrains, les habitants du château se disposèrent aussitôt à visiter cette curiosité. Il fallait, à l'aide de cordes, se faire descendre à plusieurs mètres au-dessous du sol, puis traverser, en rampant sur un terrain fangeux, d'étroits corridors aux parois suintant d'humidité. Maria aurait voulu se joindre à la partie, mais Bériot s'y opposa de tout son pouvoir, estimant cette visite imprudente pour elle

(1) *Ibid.* p. 91.

en raison du mauvais état de sa santé. Maria parut se résigner, mais elle bouda toute la journée, et le lendemain, dès la pointe du jour, elle se leva, passa en toute hâte une robe légère, et courut jusqu'au souterrain, où elle se fit descendre par les ouvriers. Quand vint l'heure du déjeuner, elle prit un malin plaisir à décrire avec les détails les plus précis tout ce qu'elle avait vu, feignant de l'avoir rêvé pendant la nuit. Elle ne se résignait pas à reconnaître des bornes à ses forces, et avait voulu montrer à ses amis qu'elle était encore capable de supporter les mêmes fatigues et les mêmes dangers qu'eux.

Elle ne céda que lorsque la mort, pour ainsi dire, se fut emparée d'elle.

Bien que son état empirât de jour en jour, elle ne voulut pas manquer à l'engagement qu'elle avait pris de chanter au festival de Manchester. Ce festival devait commencer le 12 septembre et se prolonger pendant plusieurs journées.

Dans les premiers jours de septembre, la Malibran quitta Roissy pour retourner en Angleterre.

Aussitôt arrivée à Manchester, elle s'informa de l'hôtel où était descendu Lablache, et s'empressa d'aller l'y rejoindre, car c'était — nous le savons déjà — son camarade de prédilection.

Elle se montra très gaie pendant toute la soirée. Après s'être livrée à mille folies enfantines, elle se mit au piano et demanda à Lablache de lui dire son avis sur ses deux dernières romances : *le Brigand* et *la Morte*, dont il lui avait donné les paroles.

Elle commençait à peine à préluder, lorsqu'elle se révéla tout à coup en proie à une exaltation extraordinaire. Ses yeux fixes et comme hypnotisés, sa voix en quelque sorte surnaturelle, le tremblement spasmodique de ses lèvres inspirèrent à Lablache autant d'effroi que d'admiration. Il conseilla à Bériot, qui était présent, de l'engager à se reposer, espérant que le calme de la nuit dissiperait cette surexcitation... Il n'en fut rien, hélas ! et les événements n'allaient pas tarder à se précipiter.

Le 11 septembre, « Maria assista, dit la comtesse Merlin, à la répétition du concert à l'église (1); mais à peine elle entendit l'orgue, qu'elle fondit en larmes. Comme elle était sujette à des attaques de nerfs dans l'état habituel de sa vie, cet incident n'inspira pas de craintes sérieuses.

« Le lendemain, elle fut au concert. Quelques moments après son arrivée, l'orgue fit entendre ses sons graves et mélodieux...

« Alors, Maria se mit à rire aux éclats et, au bout de quelques minutes, elle s'évanouit... On la transporta dehors, mais, revenue à elle peu de temps après, elle rentra dans l'église et trouva assez de courage en elle-même pour chanter l'air d'*Abraham*, de Cimarosa.

« Sa tristesse profonde, l'accent incisif de sa voix, l'abattement de toute sa personne, firent la plus profonde impression sur l'auditoire.

« Le soir, elle se rendit au théâtre, et malgré son état de souffrance, elle chanta comme d'habitude (2). Le lendemain, Maria retourna au concert de l'église; mais à peine les sons de l'orgue frappèrent ses oreilles, qu'elle s'évanouit de nouveau. On l'emporta, et, pour cette fois, elle resta hors d'état de chanter. Elle fut ramenée chez elle.

« On penserait qu'à la suite d'accidents aussi répétés et aussi graves Maria ne devait plus se trouver dans la possibilité de reparaître. Mais cette femme incomparable, animée par le sentiment du devoir et par cette énergie qui ne l'abandonna jamais, déjà mourante, se fit conduire au théâtre le soir même (3). »

C'est le 14 septembre qu'eut lieu ce dernier concert, au cours duquel Mme Malibran tomba pour ne plus se relever.

Pâle, exténuée, pouvant à peine se soutenir, elle monta sur la scène et trouva encore assez de force en elle pour chanter avec Mme Caradori-Allan le duo d'*Andronico*, de Mercadante.

(1) Le festival comprenait des concerts à l'église et des concerts au théâtre.
(2) Elle chanta *quatorze* morceaux !
(3) *Madame Malibran*, t. II, p. 95.

« Jamais, dit Castil-Blaze, sa voix n'avait fait entendre des sons plus purs, plus mélodieux, plus vibrants; jamais les traits brillants et rapides ne s'étaient échappés de son gosier avec autant de charme, de légèreté. Enfin, sur le dernier repos de dominante, elle attaque à l'aigu le *si*, le tient, le serre, le bat avec l'*ut dièze*, et, pendant un laps de temps énorme, fait sonner le trille le plus juste, le plus éclatant, le plus net, le plus éblouissant qu'une femme ait jamais exécuté (1). »

Oubliant, dans son enthousiasme, les souffrances de la cantatrice, le public criait, trépignait, insistait avec une involontaire cruauté pour lui faire recommencer le même morceau. Maria, brisée, haletante, suppliait en vain l'assistance par ses gestes de lui faire grâce d'un nouvel effort que son état d'épuisement lui interdisait. Le délire de la salle augmentait au lieu de se calmer. La Malibran s'adressa alors à sir George Smart, directeur du concert : « Si je répète ce duo, lui dit-elle, j'en mourrai. » Sir George Smart, comprenant qu'elle disait vrai, lui conseilla de sortir de scène : « Vous n'avez qu'à vous retirer, madame, lui dit-il, et je ferai des excuses au public. » A ce mot d' « excuses », elle parut retrouver toute son ardeur : « Non, répliqua-t-elle, non, je chanterai. Mais je suis une femme morte (2). » Le flot d'une vie nouvelle sembla, pour un instant, courir dans ses veines. Ses joues se colorèrent, sa tête se redressa, tout son corps se raidit dans un suprême élan de volonté. Promenant sur la salle frémissante ses yeux illuminés d'une flamme extatique, elle s'avança, comme une victime au-devant du sacrificateur, et s'offrit, dans une sorte de ferveur sacrée, en holocauste à son art.

Elle chanta plus admirablement encore que la première fois. « Sa voix était tonnante, dit la comtesse Merlin, son

(1) Castil-Blaze. *L'Opéra-Italien*, p. 453.

(2) Voir la *Biographie universelle et moderne* (Biographie Michaud), à l'article *Malibran*. Ces détails y sont reproduits, d'ailleurs, d'après les biographes anglais.



Fac-similé du titre d'une ballade de la Malibran.

âme semblait se porter sur chaque son et le soutenir par sa propre puissance, comme si elle voulait essayer, pour la dernière fois, toute la force de sa vie passionnée. »

L'auditoire l'écoutait dans un religieux silence : on eût dit qu'il comprenait la grandeur de son sacrifice. Quand elle eut fini, la salle entière se leva, dans un mouvement spontané d'admiration et de reconnaissance. Les applaudissements éclatèrent, furieux, unanimes. Mais Maria ne les entendit pas. A peine rentrée dans la coulisse, elle s'affaissa, sans connaissance, entre les bras de Mme Assandri, et on se hâta de l'emporter au foyer.

« Bériot, qui devait jouer immédiatement après elle, entrait en scène par la porte du milieu, au moment où on l'emportait, elle, par la coulisse, et, par conséquent, il ne vit rien et ne sut rien. A peine est-elle arrivée au foyer :

« — Un médecin ! un médecin ! cria-t-on de toutes parts.

« Il s'en trouvait un là, par hasard.

« — Il faut la saigner à l'instant, dit-il, ou elle peut mourir étouffée en une seconde.

« — Ne la saignez pas ! s'écrie Lablache, je vous le défends ! Je sais que dans l'état où elle se trouve, une saignée peut lui être mortelle.

« — Et moi je vous dis, reprit le médecin, qu'elle est morte si on ne la saigne à l'instant.

« — C'est au nom de Bériot que je parle, répond Lablache, lui seul peut en décider. Il est en scène, il joue, je vais le chercher ! » Lablache se précipite dans les coulisses. Bériot venait d'attaquer l'allegro de son air varié, il exécutait, au milieu des acclamations de la salle, ces pizzicatos, ces arpèges, ces vocalises de l'archet, qui faisaient de lui le plus gracieux, le plus élégant, le plus coquet des grands artistes... Lablache piétinait sur le seuil de la coulisse, tendait les mains vers Bériot, l'appelait tout bas, mais sa voix se perdait dans les cris d'enthousiasme de la salle. Enfin, le morceau est fini ; Lablache va pour s'élancer... Mais on a demandé *bis*... et l'allegro recom-

mence... Et cinq minutes s'écoulent encore, jusqu'à ce qu'enfin, Bériot étant sorti de la scène, Lablache le prend, l'entraîne, l'emporte et entre avec lui au foyer. Que voient-ils? La Malibran assise sur un grand fauteuil, les deux bras nus et pendants, les yeux fixes et vitreux, le visage blanc comme du marbre et les deux veines ouvertes. Le sang qui coulait lentement le long de ses bras la faisait ressembler à une victime (1) !... »

Après cette opération, Maria resta pendant une heure entière sans donner le moindre signe de vie. Lorsqu'elle reprit ses sens, ce fut pour demander si Bériot avait bien joué et si le public l'avait bien applaudi. Puis elle retomba dans l'insensibilité. Comme il lui était impossible de supporter les cahots d'une voiture, on la plaça sur un brancard et on la transporta dans son hôtel. Elle souffrait si cruellement que ses cris emplissaient toute la maison.

Au moment où le médecin s'était disposé à la saigner, Maria, paraît-il, était revenue un peu à elle : « Faites, faites », avait-elle dit d'un air résigné, « cela est de peu d'importance. » Et on l'avait saignée.

« On a prétendu, dit la comtesse Merlin, que la saignée fut cause de sa mort. A la vérité, elle ne fut pas efficace, mais elle ne put contribuer en rien à la catastrophe. On aurait dû l'opérer immédiatement après la chute de cheval de Maria. Mais au moment où elle fut faite, l'épanchement au cerveau s'effectuait déjà, et nulle ressource humaine n'aurait pu la sauver. Il y avait deux mois que la chute avait eu lieu (2). »

Quoi qu'il en soit, après quelques journées où se succédèrent rapidement les alternatives d'espérance et de crainte, l'événement fatal se produisit.

La Malibran mourut le vendredi 23 septembre, un peu avant minuit.

(1) Ernest Legouvé. *Soixante ans de souvenirs*, tome 1, p. 269.
(2) Comtesse Merlin. *Madame Malibran*, t. II, p. 100.

A Manchester, bien que l'intérêt inspiré par la charmante artiste fût général, personne ne se doutait, d'abord, de la gravité de sa maladie. Il y avait tous les jours foule à son hôtel pour s'informer de l'état de sa santé. On commentait fiévreusement les bulletins publiés par les journaux. On espérait, en somme, qu'un prompt rétablissement lui permettrait de chanter encore en public avant son départ. La nouvelle de sa mort, répandue immédiatement dans la ville, y jeta partout le deuil et la consternation.

Bien que la Malibran n'eût pu se faire entendre que dans une partie des concerts pour lesquels elle avait été engagée, la société organisatrice offrit à son mari de lui payer la somme convenue pour la durée entière du festival. Bériot n'accepta pas, d'ailleurs, cette offre généreuse.

Sa douleur était si violente qu'on craignit, s'il restait à Manchester, que sa raison s'égarât. Le docteur Bellomini, qui avait soigné Maria, prit sur lui d'emmener Bériot à Londres, et de là à Bruxelles.

Cependant, se substituant à la famille absente, la municipalité de Manchester fit faire à la cantatrice de magnifiques funérailles. En attendant la construction du mausolée qu'on avait décidé d'élever à la mémoire de la Malibran, son corps fut déposé dans un caveau provisoire, devant le chœur, et au milieu de l'église collégiale. En vain Bériot, qui voulait faire inhumer sa femme en Belgique, avait fait officiellement réclamer ses restes. Les autorités de Manchester, se conformant au vœu unanime de la population, émirent la prétention de conserver malgré lui la dépouille mortelle de l'illustre artiste. Il dut, pour se faire faire raison, entamer un procès devant la cour métropolitaine d'York. Et comme la cause traînait en longueur, Mme Garcia se décida à venir chercher elle-même les restes de Maria. Son intervention leva toutes les difficultés. Elle put ramener avec elle sur le continent le corps de sa fille.

Si la ville de Manchester joua en toute cette affaire un rôle étrange et ridicule, son refus de se dessaisir du corps de la

grande cantatrice n'en est pas moins un éloquent hommage posthume rendu au génie de la Malibran. Les quelques débris misérables qui restaient d'elle après sa mort étaient encore un trésor assez précieux pour qu'une grande ville se fît un honneur de les posséder.

L'inhumation définitive eut lieu au cimetière de Laeken, près de Bruxelles, le 4 octobre. La Belgique fit à Maria, qu'elle considérait comme son enfant d'adoption, des funérailles en quelque sorte nationales. Une foule immense, venue tant de Bruxelles que des environs, assista, en pleurs, à ses obsèques. Les édifices publics étaient tendus de noir. Plusieurs corps constitués s'étaient fait représenter dans le cortège. Tout le long du trajet, des musiques militaires et civiles jouèrent des marches funèbres.

Les cendres de la Malibran reposent, à Laeken, dans un mausolée élevé par les soins de Bériot, et à l'intérieur duquel il a fait placer une belle statue de la cantatrice, due au ciseau du statuaire belge Guillaume Geefs (1). Sur le socle sont gravés ces quatre vers de Lamartine (2) :

Beauté, génie, amour, furent son nom de femme,
Ecrit dans son regard, dans son cœur, dans sa voix !
Sous trois formes au ciel appartenait cette âme.
Pleurez, terre, et vous, cieux, accueillez-la trois fois !

Dans le foyer public du théâtre de la Scala, à Milan, se dresse

(1) Ce monument se trouve à droite et non loin de l'entrée principale du cimetière. L'extérieur en est simple : c'est une chapelle quadrangulaire, en pierre grise, de trois mètres de large environ sur quatre de haut. Sur la façade, s'ouvre une porte avec grille, au-dessus de laquelle on lit cette inscription : « *A la mémoire de Maria-Felicia Garcia Malibran de Bériot.* On aperçoit à travers la grille, à l'intérieur du monument, la statue de la cantatrice, en marbre blanc, de grandeur naturelle. Guillaume Geefs a représenté la Malibran dans le costume de *Norma*, debout, le front surmonté d'une étoile, les bras pendants, légèrement pliés en avant, les mains ouvertes, en harmonie avec les yeux qui cherchent le ciel dans une fervente prière

(2) Ces vers ont été publiés dans les *Œuvres posthumes* de LAMARTINE.

un autre monument consacré à la mémoire de la divine artiste : c'est un buste de Marchesi, d'une vérité frappante, et qui est, assure-t-on, la meilleure image que nous possédions de la Malibran.

Quelques mois après la mort de Maria, le théâtre de la Scala lui rendit un hommage d'un genre différent : le 17 mars 1837, on y exécuta une cantate funèbre : *In morte di Maria Malibran*, dont la musique était due à la collaboration de plusieurs musiciens célèbres.

Les artistes et les dilettanti ne furent pas, du reste, les seuls à déplorer cette disparition hâtive. La foule avait aussi très vivement ressenti la douleur d'une telle perte. Témoin l'incident suivant, rapporté par M. Jules Bertrand dans sa brochure sur la Malibran (1) :

Le 1er janvier 1837, à Paris, le théâtre du Palais-Royal représentait pour la première fois une revue intitulée : *L'Année* 1836 *sur la sellette*. Le rôle du compère était tenu par l'énorme et réjouissant Sainville, à qui donnait la réplique la plus charmante des commères : Virginie Déjazet, travestie en *postillon de Longjumeau*. Les événements de l'année écoulée, les personnages qui, d'une façon ou de l'autre, s'étaient signalés à l'attention publique, défilaient au milieu des quolibets. Quand vint le tour de la Malibran : « Pour celle-là, s'écria Déjazet, chapeau bas ! » et elle retira, d'un geste large, son chapeau enrubanné. La salle entière, dit-on, se leva d'un élan, et la comédienne chanta ce couplet, que le public accueillit par un tonnerre d'applaudissements, sans se préoccuper si la valeur des vers était ou non inférieure à leur intention :

De Malibran sur la terre étrangère
Meurt le talent et si jeune et si beau;
Elle n'est plus, et la vieille Angleterre
Aurait voulu conserver son tombeau.

(1) Jules Bertrand. *La Malibran*, Paris, 1864, in-12 de 12 p. (Librairie du *Petit Journal*.)

Si Manchester refusa de le rendre,
C'est qu'il pensait que, s'échappant du Styx,
Le rossignol, ainsi que le phénix,
    Devait renaître de sa cendre.

Hommage naïf, sans doute, mais qui prouve à quel point la Malibran jouissait encore après sa mort de la sympathie et de l'admiration populaires.

Cette admiration et cette sympathie ne sont pas près de s'éteindre. Après trois quarts de siècle, la Malibran est demeurée pour nous comme la personnification même du Génie et de l'Art, nous n'avons cessé de la considérer comme l'interprète la plus sublime qui ait jamais existé des grands sentiments humains, de la poésie, de l'amour, de la douleur.

La Ma ibran ! De ces quelques syllabes réunies émane comme une secrète extase...

Est-ce là seulement l'enivrant sortilège du génie ? Certes, les dons merveilleux de celle que Rossini appelait « l'enfant gâtée de la nature » auraient suffi pour lui assurer une célébrité durable. Mais la Malibran s'est éteinte à la fleur de son âge, elle est morte victime de son art, et la pitié qui s'attache à son destin tragique ajoute à sa gloire une nouvelle et touchante auréole.

Elle est tombée en pleine activité, en pleine lutte, brisée par un grand effort majestueux, dans une sorte de communion mystique avec l'âme de la foule, et nous éprouvons, en présence d'une fin si belle, le frémissement religieux que nous communique la mort des héros. Elle est morte en créant de la joie et de la beauté, accomplissant ainsi jusqu'au bout la tâche qu'elle avait eue sur la terre.

La destinée lui fut c'émente, en somme, en l'immolant ainsi dans le radieux éclat de ses succès. Elle l'a préservée de l'effondrement douloureux qui, pour les artistes à leur déclin, est une espèce de mort anticipée, mille fois plus ter-

rible que la mort réelle (1). Le temps, si elle eût vécu, aurait peut-être terni sa renommée. En mourant toute jeune, elle s'est soustraite à ses atteintes. Sa figure conserve encore tout l'attrait de son idéale pureté. La jeunesse et l'amour ajoutent à sa mémoire leur divin prestige, et la tristesse d'une fin prématurée la pare du charme d'un regret.

(1) « Elle a bien fait de mourir! dit E. Legouvé. Que lui réservait la vie? Rien que des douleurs... Les voix de pur cristal, comme l'Alboni, la Sontag, Mme Damoreau, pour ne citer que les noms disparus, ont des sursis de jeunesse; mais l'organe de la Malibran était destiné à une destruction prompte. Qu'aurait-elle fait? Se déclarer vaincue? Se condamner au silence? Elle en était incapable. Elle aurait engagé avec l'âge un combat désespéré. Elle aurait lutté contre les rides de sa voix, comme les femmes du monde contre les rides de leur visage. Spectacle navrant! Elle a bien fait de mourir! Elle s'est envolée, pareille à l'ange de Tobie dans l'admirable tableau de Rembrandt, laissant après elle un long sillon de lumière, et sa mort prématurée a assuré l'immortalité de son souvenir; Alfred de Musset l'a chantée. » (Ernest LEGOUVÉ, *Soixante ans de souvenirs*, t. I, p. 271). J'ajouterai un détail peu connu : Alfred de Musset, que la mort imprévue de la Malibran avait si vivement affecté, ne connaissait pour ainsi dire pas la cantatrice. Voici ce que dit à ce sujet Paul de Musset dans la *Biographie* qu'il a consacrée à son frère : « Alfred était un des admirateurs passionnés de Mme Malibran, mais il ne fut jamais que son admirateur. Un jour, j'entendais, dans un wagon de chemin de fer, des inconnus parler entre eux de mon frère et exprimer le regret que Mme Malibran n'eût pas été touchée de l'amour qu'il avait eu pour elle; ce qui, disaient-ils, aurait préservé ce jeune et charmant poète d'un autre amour plus dangereux. — Et ces contes en l'air se débitaient tout haut comme des choses de notoriété publique! Il y a pourtant une légère difficulté : c'est qu'Alfred de Musset a vu Mme Malibran ailleurs que sur la scène, une seule fois en sa vie, dans un salon où elle chantait, et qu'il ne lui a pas même parlé. »

LETTRES DE LA MALIBRAN

A M. MALIBRAN (1)

Cher Eugène (2),

Comme j'ai la permission de rester pour vous voir et vous parler, je vous prie de vous rendre chez nous à midi et un quart précis, il n'y aura personne, car il y a répétition.

La réponse sera de vous voir. Et si vous ne voulez pas, faites-le-moi savoir. On ne sait point que je vous écris et je me confie à votre discrétion.

Adieu, cher ami, je vous attends.

Octobre, 1827 (3).

...Pauvre ami, je t'assure que je n'ai jamais eu une passion pour toi, comme je te l'ai déjà dit, mais depuis que je ne suis plus auprès de toi, tes bonnes qualités se présentent tellement vivement à mon esprit que je vois que je m'étais trompée en croyant que je ne t'aimais que fidèlement...

(1) Ces lettres à M. Malibran sont extraites de l'article de M. Martial Teneo que j'ai déjà cité au cours de cet ouvrage : *La Malibran d'après des documents inédits* (*Grande Revue*, 1904).

(2) Billet écrit quelques mois avant le mariage de M. et Mme Malibran

(3) Fragment d'une lettre écrite sur le bateau qui emmenait Mme Malibran en Europe.

Paris, 7 février 1829.

...Je suis fâchée que dans tes lettres tu me parles toujours de *certaines choses qui me déplaisent et me dégoûtent...* Tu me dis de t'aimer : je t'aime comme dans le commencement; point d'amour, car je ne l'ai jamais connu, mais de l'amitié, c'est tout ce que je puis te promettre, si tu la mérites, et que ta conduite envers moi soit comme les paroles de tes lettres... Je n'éprouve jamais le moindre désir, et même si l'on parle de quelque chose qui ait rapport à ce que tu parais tant aimer, je me sens un dégoût!... ah!... je n'aime pas seulement y penser... Tu vois que mon caractère est toujours le même, Saint-Jean-Bouche-d'Or... Je suis ta femme, seulement *ta femme.*

8 mai 1830.

Tu ne t'étonneras pas si j'ai ri en lisant les comptes que tu m'as faits; on peut dire vraiment que c'est des comptes pour rire... Je voudrais arranger dans ma tête deux choses contraires et qui m'ont été dites, qui sont : que tu reviens bientôt et que tu n'as rien arrangé avec tes créanciers. Comment cela se peut-il? Dans le premier cas, il est certain que cela ne peut être que quand tu auras la permission de tes créanciers, *car je ne suppose pas que tu me rapporterais un nom déshonoré,* lequel dans ma situation ne pourrait plus me servir de Mentor et duquel il faudrait rougir. Dans le second cas, pourquoi, si tu as de l'argent, ne le donnes-tu pas à tes créanciers? Cela diminuerait toujours un peu tes dettes. Il faut être généreux selon ses moyens.

2 décembre 1830.

Puisque vous avez l'intention de faire mon bonheur, *partez de suite,* ou bien si vous restez, que ce ne soit que pour consentir *au divorce,* entendez-vous? C'est le seul moyen qui vous

reste pour me prouver ce que vous avancez. Je vous prie, à cet effet, d'aller chez M. Labois, nº 42, rue Coquillière. Nommez-vous, il est informé de mes desseins. Consentez, et par ce moyen, vous pourrez trouver encore un peu de reconnaissance dans le cœur de

MARIA, NÉE GARCIA.

A M. LE BARON DE D*** (1)

Octobre 1828.

Vous n'avez pas supposé que je ne voulais pas vous voir aujourd'hui ? Vous avez su, sans doute, que j'ai été à la répétition des *Nozze*, que j'ai dîné ensuite chez maman, que je suis venue me coucher à huit heures et demie. Je m'amusais tant, que j'ai eu peur d'avoir trop de plaisir à la fois, et je m'en suis privée... Vous me voyez d'ici baisser les yeux... Vous allez demain (quand je dis demain, je pourrais bien dire aujourd'hui) à ce concert ?... Qui viendra me prier d'avoir la bonté de chanter ?... Eh ! ma foi, si personne ne veut se donner cette peine, je me lèverai, et j'irai *me*... fort gracieusement, me mettre au piano, et me rendre aux vœux unanimes de... ma voix... Que pensez-vous de ce stratagème ? Le tour serait nouveau !

Ce qu'il y a de certain, c'est que mes bêtises ne sont pas nouvelles pour vous. Heureusement que vous y êtes presque habitué !...

Vous qui êtes Monsieur Convenances, croyez-vous que si je mets une robe comme, par exemple, celle que j'ai mise avec un bonnet... ou si je... ou bien si...

Eh ! qu'en pensez-vous ?

(1) Voir Comtesse MERLIN. *Madame Malibran*, t. II, p. 245 et suiv.

C'est vous qui êtes Mme Rossi pour la toilette. Dans ce moment, ne me conseillez pas comme Iago… Adieu. Vous pouvez venir en guise de lettre me voir ce matin.

M. F. MALIBRAN.

Décembre 1828.

Ayant répétition *générale* de *Clary*, je ne puis vous voir à une heure, mais à trois et demie. Vous avez été content de moi, et *moi* de *moi* aussi.

Tout mon être se ressent de la tranquillité dont j'ai joui ces trois derniers jours. Rien ne m'a contrariée, et ma voix était plus fraîche. Je ne vous dirai pas, cependant, que j'ai bien dormi; non, j'ai été agitée toute la nuit. Mais ce n'est rien en comparaison de l'éternité; j'oubliais l'Olympe duquel je descends… *pour m'habiller* pour aller à la répétition.

Mme Merlin est bien gentille de venir me voir aujourd'hui; aussi, je l'attends les bras ouverts, et ne compte pas lui faire le moindre reproche : voilà ma vengeance. Vous savez comme dit Cendrillon à la fin : *E sarà mia vendetta… i lor… perdono.*

Vous serez le public, vous direz bravo !

M. F. Malibran présente ses compliments affectueux au *bon diable.*

Calais, 11 avril 1830.

Je ne suis pas encore partie. Il faisait mauvais, trop gros temps pour risquer mes *osses*. Demain il fera peut-être beau; mais je ne pars pas, car j'ai promis de rester, attendu qu'il y a ici une société souscrivante et que j'ai promis de chanter, à condition que l'on permettra de faire une quête, et qu'on sera prévenu, pour avoir de l'argent dans les poches. J'espère que les pauvres n'y perdront rien. Vous savez que rien ne me presse pour arriver, et que le sacrifice n'est pas grand.

Ce lundi, Calais.

Il fait aujourd'hui le plus beau temps du monde pour aller à *cheval* sur la terre et même sur l'onde; mais pour s'embarquer pour Douvres : bernique. Ce soir a lieu cette espèce de concert. Nous rirons. Je veux tout vous détailler. En attendant, le premier président se prépare à venir me rendre visite en guise de remerciements pour la quête et pour le chant. — Hier soir nous avons eu à l'hôtel Meurice un soi-disant plaisir d'entendre une chanteuse, pardon, cantatrice, veux-je

31. Marzo 1835.

Il mio soggiorno in Venezia, formo per me un'epoca faustissima di mia vita

M. F. Garcia Malibran.

Autographe de La Malibran.

dire, *des rues*, qui est venue régaler nos oreilles pendant une heure et demie; des Anglais l'avaient fait venir, ils étaient dans le salon des hôtes, et le mien qui était en face était ouvert; j'ai eu le bonheur de recevoir deux dames qui étaient venues *exprès pour l'entendre*. Comme j'avais un piano, j'ai cru rendre hommage à la belle *Sie-Reine* écorcheuse d'oreilles, en l'accompagnant avec le piano; de sorte que tout cet amalgame produisait de mon côté l'effet de l'écho lointain, et elle, du sien, produisait celui d'un chat que l'on étrille sous vos yeux. Oh ! agréable soirée ! comme elle était calquée sur les nôtres ! Ce contraste, pourtant, m'a reproduit le miroir du passé... A ce soir : je reprendrai ma plume pour vous donner de nouveaux détails sur tout ce qui pourra vous intéresser.

— J'avais promis de vous écrire le soir. Eh bien ! je ne

puis le faire sans vous dire auparavant que l'influence de mon nom a eu tant d'ascendant sur les Calaisiens, qu'ils ont eu le temps d'annoncer à deux heures que le concert, qui devait être d'abord entre souscrivants, aura lieu ce soir au théâtre où tout le monde sera admis, et je ferai ma quête. Ces pauvres gens ont tant souffert ! ! ! Comme je suis heureuse de pouvoir, à moi toute seule, leur procurer du pain. Bonjour. A ce soir.

— Je rentre : vraiment, mon cher ami, vous auriez joui de voir les braves gens de Calais dans l'enthousiasme le plus complet. A huit heures, j'ai été au concert dans la salle de spectacle : le concert n'ayant été annoncé, affiché, imprimé et publié qu'à deux heures, il est prodigieux d'avoir fait, moi, par ma quête, 387 francs de recette, sans compter ce que l'on a fait à l'entrée. C'est énorme ! Après la première partie, j'ai fait la quête; après la quête, le maire est venu, devant tout le public, à haute et intelligible voix, me présenter une couronne de fleurs, puis un bouquet; le tout en faisant un discours à ma louange, fort aimable, du ton le plus pénétré, le plus ému, le plus persuasif; puis il a lu des vers faits *en ma louange* ENCORE, le public accueillant tout avec ravissement et enthousiasme et criant, trépignant et applaudissant à tout rompre. Enfin, mon ami, j'ai été ravie d'être bonne aux pauvres de Calais qui ont pâti, souffert, qui ont été plus que malheureux. Le public était si enchanté de moi, que même après la quête ils applaudissaient, et lorsque tout a été fini, l'on renouvelait les marques d'enthousiasme à mon passage. Adieu; s'il ne fait pas beau, je ne m'embarque pas.

Mardi matin.

Je ne pars pas. Il fait trop mauvais temps. Aussi l'on ne veut pas que je m'ennuie ce soir, et je vais en soirée chez M. Pigault de Beaupré, cousin de Pigault-Lebrun. Tout le monde est en révolution, l'on dansera, et moi aussi. Je vous promets de ne pas me fatiguer et de rentrer de bonne heure, comme si

je devais voir en rentrant... Vous voyez que je n'oublie pas vos amis. Je grille d'impatience d'arriver à Londres pour trouver de vos nouvelles. Je compte partir demain par le paquebot royal. Je ferme ma lettre, n'ayant plus rien que de l'*ancien* à vous redire, donc je veux au moins pouvoir le répéter dans une autre lettre. Quel barbouillage ! mon Dieu !

Bonjour, mon meilleur et plus sincère ami.

Londres, 2 mai.

Mon cher ami,

... Je dîne demain chez Mme ***. Quelle drôle de femme ! Quelle drôle de manière de recevoir une personne qui lui porte une lettre de recommandation de sa fille !... Quelle drôle de manière de demander à une artiste un arrangement parce qu'on veut donner quatre concerts, ce qui oblige *ladite* artiste à offrir ses services *pour rien* plutôt que de se voir marchander... ce qui oblige la *drôle* de personne à l'engager à dîner pour demain.

Vous savez quel est l'effet du lait sur les huîtres ?... Dissoudre. Je crois que j'ai éprouvé le sort de la malheureuse huître lorsque je suis entrée dans la salle à manger... j'ai été *dissoute* par le *lait* de la repoussante *dame du castel*. Elle avait son regard sévère et son froid dédain... Je vais aussi en tremblant chez elle demain... quel agréable dîner de famille !...

Il me semble que je vous vois et que je vous conte tout. Que ne me semble-t-il *vrai !!!* que ne vous vois-je en réalité, etc....

MARIA.

4 mai.

... Je n'ai pas été dîner chez Mme *** tant j'avais eu peur d'elle. Je lui ai envoyé une excuse et j'y suis allée le soir. Elle m'a plu davantage. Elle m'a fait beaucoup d'honnêtetés. J'ai chanté un peu. J'ai ensuite été chez la duchesse de Canizzaro;

Mme Lalande y était. J'ai à moi toute seule fait les frais, et à moi toute seule aussi *fait le fanatisme*. On montait sur les chaises pour me voir. Le duc de Wellington est venu me prendre la main, qu'il a secouée pendant dix minutes à me la casser. Il a été charmant. Toutes les dames m'invitent à aller les voir, me demandant mon adresse pour venir chez moi... Enfin, vous auriez été content comme l'on traitait votre *petite fille*, votre second enfant gâté.

Je vous quitte pour aller à la répétition du *Mariage secret*, qu'on joue samedi pour le bénéfice de Donzelli, etc...

Maria.

10 mai.

Certainement, mon cher ami, je ne vous ai pas donné de mes nouvelles par négligence; oh, non! vous savez combien je vous aime et combien j'ai envie de vous le prouver; ainsi, je ne crains pas que vous m'accusiez jamais d'oubli. Lalande n'ayant pas fait plaisir, je suis engagée jusqu'au cou, concert le matin, deux ou trois le soir, et le lendemain c'est à recommencer, sans excepter les jours d'opéra. Jamais je n'ai joui d'une santé aussi robuste, je suis tout à fait replète maintenant; ma voix est aussi claire le matin que le soir, pas un moment d'enrouement. Mme Sevestre me soigne comme sa propre fille; enfin, je dois remercier le bon Dieu et la *bonne Mme Sevestre* des soins que l'un me donne invisiblement, et l'autre pour les progrès qu'elle fait faire à ma santé visiblement. Mercredi, je vais à Bath, après le concert; j'arrive jeudi à neuf heures du matin, je chante deux morceaux; à une heure je pars, et dans une heure, je me trouve à Bristol pour jouer le soir le troisième acte d'*Otello*, avec Donzelli; je gagne mes 150 guinées et j'arrive le lendemain à Londres. N'est-ce pas que c'est gentil, bien gentil? J'ai reçu une lettre charmante de Mme D..., elle me demande de vos nouvelles. J'ai un con-

cert ce matin et je joue le premier acte du *Matrimonio* et tout *Tancredi*. Lablache a fait *fureur*. Mon ami, je vais vous envoyer cette lettre qui est courte, afin que vous soyez tranquille sur mon compte. Je vous embrasse comme je vous aime.

MARIA.

Birmingham, 1er octobre 1830.

Quand je pense que dans vingt-quatre jours je dois être dans mon noble pays, mon cœur pétille de bonheur. Il me semble que je dois voir les visages français changés : je me figure les voir rayonnant de liberté, les yeux pleins de ce regard de feu et de bonheur qu'inspire toujours la conviction du bien qu'on a voulu faire. Tout ceci est bien plus clair dans mon crâne que sur le papier, faible *Mercure* de mes idées... Mon ami, je me recommande à vous pour me faire avoir une maison... L'on me dit que tout n'est pas fini. Si j'avais pu perdre un bras pour une cause pareille, je croirais en avoir gagné deux par la force de la conviction d'avoir servi à quelque chose, en maintenant le droit de la nature. Je commence à m'enflammer. Adieu. Assez causé comme ça.

MARIA,
qui est votre amie.

A SEVERINI (1)

Ni moi ni mon travail, nous ne sommes rien, avec ou sans la moindre comparaison avec l'immense éternité de notre seigneur Dieu ! Cependant, tout Dieu qu'il est, il lui a fallu un jour de repos après six jours de création. Je n'ai travaillé, je

(1) Régisseur du Théâtre-Italien. Lettre citée par Castil-Blaze : *L'Opéra-Italien*, p. 452.

n'ai créé qu'un misérable jour, et, comme vous pouvez bien le penser, un jour ne me suffit pas pour me reposer.

Je ne suis pas comme Pénélope, je ne puis pas défaire le lendemain la fatigue de la veille; je suis même tout le contraire : la veille je ne suis pas malade, mais le lendemain je n'en puis plus. En rentrant hier au soir chez moi, j'ai été très malade. Aujourd'hui, j'ai une courbature, ou pour mieux dire un torticolis dans tous les membres. J'ai toute la peine du monde à barbouiller ce peu de mots. Ainsi, mon cher Severini, point de Malibran demain; je ne puis pas même jouer Rosina ! ! !

Ayez pitié de la pauvre courbaturée !

Ce mercredi soir.

A M*** (1)

29 novembre 1829.

Voulez-vous venir mardi, à 5 heures? Je vous donnerai les cinq mille francs que je vous ai offerts. Mais en cachette, sans que ma propre mère s'en doute, car je ne le lui ai pas dit. Je suis déjà assez fâchée que vous connaissiez l'emploi que je veux en faire. C'est si doux de le cacher même à la personne la plus intime ! J'ai peur que vous ne soyez un tant soit peu bavard, et alors, adieu plaisir ! Je souhaite que ce monsieur, dont je ne veux pas même savoir le nom, ne se doute pas que j'aie rien à faire dans ce qui le concerne. Ayez-en *tout l'honneur*. Pourvu que je sache que ce brave soi-disant portier est hors d'une situation qui aurait peut-être compromis l'établissement de sa fille, *c'est tout* ce que mon cœur désire. Les bénédictions qui vous sont adressées par cette famille vous sont

(1) Ces deux lettres, adressées par la Malibran à un destinataire inconnu, et dans lesquelles éclatent toute la générosité et la délicatesse de son âme, ont été publiées par M. Arthur Pougin dans l'ouvrage déjà cité : *Marie Malibran*, par Arthur POUGIN. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1911.

dues; car, sans votre compassion pour elle, je n'aurais jamais connu l'état malheureux dans lequel ils vivaient.

Ainsi, je ne vois pas de nécessité à ce que vous *sachiez*, comme vous dites, « mon aimable vous » à chaque instant. Gardez-vous-en !

Mon petit Bul m'a plu infiniment. Je crois qu'il ne manque pas d'esprit, et qu'il a bon cœur. J'ai cru remarquer qu'il m'aimait de suite, et cela, par un sentiment de reconnaissance Si vous lui avez dit que je pouvais contribuer à son placement dans l'école, je verrai dans ses larmes de la reconnaissance, sinon, j'y verrai un caractère aimant.

Je vous demande pardon de mon gribouillage, mais je vous écris presque avec une brosse. Sans plus de phrases je me signe

M.-F. MALIBRAN.

Ce 16 janvier 1830.

C'est encore moi, qui viens vous *supplier à genoux* d'écouter cette excellente petite femme, que je vous envoie, persuadée que vous ferez *tout ce qui dépendra* de vous pour donner une place, quand même de maître d'hôtel, à son mari, M. G... *Ils n'ont pas le sou.* Trouvez quelque chose ! oh ! je vous en prie ! Si vous saviez comme mon cœur est gros ! Je voudrais faire quelque chose qui pût les tirer de la misère complète dans laquelle ils se trouvent. N'ayez pas trop l'air de connaître leur misérable état...

Avec leurs appointements de théâtre ils ont vécu bien mal, devant payer des dettes qui ne sont pas toutes acquittées; et ce qu'il leur reste est pour payer ce qu'ils doivent antérieurement. Ils ont un enfant... Quand ils auront vendu leurs petits meubles ils resteront *entièrement sans rien.* Vous êtes bon, vous ferez tout au monde pour les tirer de l'abîme dans lequel un seul pas va les précipiter si vous ne venez promptement à leur secours !

Pardon, mille fois pardon de vous importuner de la sorte,

mais je m'intéresse beaucoup à cette *amie d'enfance*, tant par son malheur que par connaissance ancienne, et je ne puis assez vous la recommander ainsi que son mari.

Recevez l'expression de ma vive reconnaissance.

A LA COMTESSE MERLIN (1)

Décembre 1830.

... C'est avec le plus grand plaisir que je vous promets d'aller chez vous ce soir... Je suis si heureuse ! Tout me réussit depuis hier, et cette réconciliation (2) est d'un bon augure pour tout le reste... J'étais sûre qu'une bonne amie comme vous ne pouvait qu'être enchantée de ce qui vient de se passer. Aussitôt qu'*il* (3) sera rentré, je lui ferai voir votre lettre toute gracieuse pour moi et pour lui, et je suis sûre qu'il fera faire trente-six poches, pour mettre trente-six violons, s'il les avait, et vous les porter, avec toute sa bonne volonté.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. Je tâcherai d'être chez vous un peu après neuf heures du soir, ou avant si faire se peut. MARIA, *que sus bellos y dulces carrillos besa con amor y respeto* (4).

A LOUIS VIARDOT (5)

Rome, ce 21 juin 1832.

C'est donc un sort auquel il faut sans cesse s'attendre et dont nous devons prendre philosophiquement notre parti ! En si peu de temps, voir tant de monde emporté, et parmi ce

(1) *Madame Malibran*, t. I, p. 195.
(2) Sa réconciliation avec son père.
(3) Bériot.
(4) Qui baise avec amour et respect vos joues belles et douces.
(5) Comtesse MERLIN. *Madame Malibran*, t. II, p. 271.

monde notre meilleur ami et mon pauvre père !... Je n'ai su qu'aujourd'hui, à trois heures après-midi, que ce désolant malheur était arrivé, grâce à l'ambassadrice de France, qui depuis avant-hier m'a donné les journaux à lire, ce qui d'abord nous a mis au courant de cette épouvantable rechute de révolution (1). Aujourd'hui, ils avaient annoncé la malheureuse nouvelle à Charles en cachette de moi; j'ai de suite découvert ce qu'il cherchait en vain à me cacher.

Mon pauvre ami ! Quelle douleur aiguë j'éprouve !... C'est le poignard de la douleur qui me perce le cœur mille fois dans un instant. Je ne puis cependant y croire sans une nouvelle officielle. J'écris à ma mère et n'ose pas lui dire ce que j'ai appris. Vous savez que je n'avais pas voulu répondre à cette lettre que ni vous ni moi ne pouvions concevoir de sa part ! J'ai eu cependant mille fois la plume à la main, je ne pouvais plus y tenir de besoin d'écrire, de savoir de leurs nouvelles; et depuis avant-hier que j'ai appris les derniers événements de Paris, il m'a pris une inquiétude si vive au sujet de mon père, que je craignais mêlé dans cette affaire, peut-être en allant au convoi, que j'allais écrire, quand tout à coup je reçois la fatale nouvelle !...

Au moins, rassurez-moi sur votre compte et sur celui de Léon. Dites-nous, car nous n'avons plus de nouvelles depuis deux mois, dites-nous si vous n'avez pas couru quelque danger. Si le choléra ou la révolution avait pu entraîner *l'autre !*... Dites-moi que je n'ai pas à pleurer la mort de mon pauvre père... Louis, je ne sais plus depuis deux mois des nouvelles de Mme L... Depuis son départ, je n'ai pas reçu *une seule* lettre, je n'en puis plus. Engagez-la donc à m'écrire à Rome, nº 45, *piazza della Minerva.* J'attends de vos nouvelles comme une personne qui a eu des convulsions, et qui n'a presque pas cessé de pleurer, et qui attend un léger soulagement à ses peines. Malheureusement, je ne puis rompre un engagement que j'ai

(1) L'insurrection de juin 1832 (funérailles du général Lamarque).

fait ici pour jouer un mois trois fois par semaine, il y a douze jours. Le directeur a fait beaucoup de dépenses, les costumes sont faits, les décorations aussi, il a engagé plusieurs sujets à cet effet. Vous connaissez mon cœur, ne me blâmez pas. Le jour après la Saint-Pierre, je débute par *Otello*. La compagnie est mauvaise.

Embrassez ma mère de notre part, ma sœur, mon frère, et... Ce n'est pas possible, les journaux ont menti! Puissiez-vous m'embrasser de sa part!

Votre sincère amie

M.-F. Malibran.

A M. PAROLA, AVOCAT A MILAN (1)

Mon cher avocat,

Je vous écris sans savoir si la poste partira, mais je ne puis pas tarder plus longtemps à vous donner de nos nouvelles. Avec notre rapidité ordinaire, nous sommes arrivés à Modène le lundi même à neuf heures, assez à temps pour jouir du spectacle *(la Sonnambula)*, avec notre bonne amie, la marquise Carandini; après le spectacle, au lit.

Mardi, à onze heures, nous volions par la poste et à une heure nous étions à Bologne. Encore cette fois, nous arrivâmes à temps pour assister au spectacle et pour en jouir *(Norma)*. J'en suis sortie persuadée *plus que jamais* que tous les bruits répandus à Milan sur le non-succès de cet opéra étaient faux. La Pasta a été accueillie avec acclamation. Après la cavatine (qu'elle a chantée à merveille), on l'a rappelée cinq fois. Après le terzetto, deux fois. Toujours applaudie à chaque sortie. Deux

(1) On verra par cette lettre, citée par la comtesse Merlin (*Madame Malibran*, t. II, p. 274), combien la Malibran savait, à l'occasion, rendre justice à ses rivales.

fois après le duo du deuxième acte avec Adalgisa. Le duo avec Donzelli fut aussi répété et bien chanté; à la fin du spectacle, on la fit reparaître encore deux fois.

Vous voyez donc que, quelque bonne volonté qu'on ait pour faire dire que la Pasta n'a pas de grand succès, il est impossible de le faire croire après ces faits, qui, je vous assure, sont très exacts. Ainsi donc, quand on vous dira de semblables fariboles, lisez ma lettre et ne croyez que moi. Dans l'entr'acte j'allai voir la Pasta, qui fut extrêmement gracieuse avec moi. Elle me demanda des nouvelles du duc et de la duchesse Visconti, en ajoutant qu'elle me remerciait pour les Milanais du cadeau que je leur avais fait en allant chanter à Milan. Vous voyez qu'on ne peut pas être plus aimable que la Pasta. Je vous prie donc de faire connaître à ceux qui sont toujours prêts à répandre de mauvaises nouvelles, qu'ils sont dans *la plus grande erreur* sur son compte et que (moi présente) elle a fait fureur.

Je vous prie, mon cher avocat, de présenter nos affectueux compliments à la bonne duchesse, à M. le duc (1) et à l'aimable baronne Battaglia, dont j'ai beaucoup parlé avec la princesse Ercolani.

Mille compliments à madame de notre part, mille baisers aux enfants, et une accolade pour vous de votre très affectionnée

M. MALIBRAN.

A M. LE BARON PÉRIGNON (2)

Londres, 12 mai 1836.

A votre tour, maintenant. J'ai d'abord commencé par Madame... ne vous en déplaise; je finis par vous, car j'ai une répétition qui m'attend à dix heures. Je ne vous dirai pas

(1) La duchesse et le duc de Visconti.
(2) Lettre citée par la comtesse MERLIN. *Ibid.*, p. 284.

comme j'emploie ma journée; Madame... en a la minute. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quoi que je puisse faire, cela ne m'empêche pas de penser à mes bons amis de Paris; ceci est fort agréablement dit pour que vous le preniez pour vous.

Le *Don Juan* (1) monstre dont vous me parlez est une chose qui me paraît immense; s'il y a tout ce que vous me dites, je suis seulement étonnée que cela puisse finir à une heure du matin. C'est une pièce qui devrait durer huit jours, et qui devrait être menée comme un cours d'anatomie; car il me semble que l'auteur de la pièce s'est plu à squelettiser les passions humaines de la manière la moins avantageuse, à quelque chose près.

Je vous défends de mêler la *gnognotte* à mon amitié pour vous. Je ne connais pas cette dame-là, ni ne veux la connaître. Cette farce ! Je vous pulvériserai si jamais vous me reparlez de cette mégère-là, entendez-vous? homme anthropophage et fossile, carnassier et panthecniconique, bucéphale et vermifuge, justifuge et toquifuge ! Ainsi, telle Semiramide sur son trône, je *juro* que ce n'est pas de la gnognotte que mon amitié pour le père de tous les Ignons du monde et de l'autre partie de l'univers, et de beaucoup d'autres faubourgs. Je trouve que je ne suis pas mal bête comme ça, pour quelqu'un qui est éreinté de fatigue, mais qui se porte bien malgré tout. Le plus z'*haut* de tous les *Bériots* (2) a beaucoup admiré l'élévation subite à laquelle vous venez de le *promouvoir*, et regrette que vous n'ayez pas ajouté quelque petit titre subalterne qu'il aurait mis en dessous pour ne pas tomber de trop *haut*, car la chute serait fatale s'il devait finir par *Béri* (3). Aïe, aïe, aïe ! comme il est mauvais, celui-là ! N'en parlons plus... Adieu en toute hâte, car la voiture m'attend pour aller à la répétition,

(1) *Don Juan de Marana*, d'Alexandre Dumas.
(2) Béri-haut !
(3) Encore ! !



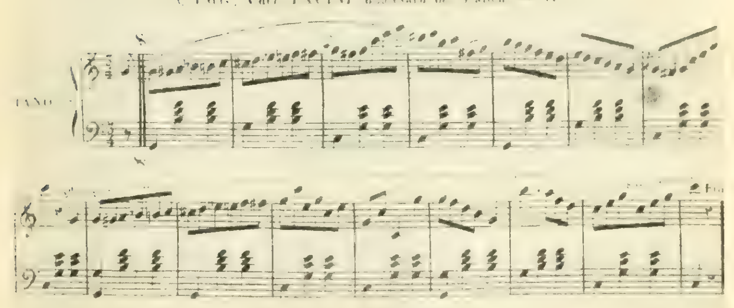
L'INDIFFÉRENCE

Tyrolienne

Parole de M. [illegible]

Musique de M.me MALIBRAN

A Paris, Chez PACINI boulevard des Italiens N° 11



Fac-similé d'une tyrolienne de la Malibran.

et vraiment je suis si bête que je ne pourrais continuer longtemps sans devenir trop bête.

Je vous... non, je n'ose pas, mais c'est tout comme, car encore bien, si cependant par hasard, nonobstant peut-être tout de même néanmoins...

Maria DE BÉRIOT.

A M. ERNEST LEGOUVÉ (1)

... Vous avez raison, apportez le journal allemand, nous le lirons ensemble, on n'est pas trop de deux pour lire un journal allemand. Par exemple, je crois bien que nous le laisserons sur la table, car nous ferons mieux que de le lire, nous en inventerons un, celui du petit monde où nous vivons... vous savez lequel. Adieu, je me sauve, je me sauve du papier, qui me tenterait d'écrire à n'en plus finir. Savez-vous pourquoi je suis si gaie? C'est qu'il fait beau, et je sens qu'il fait printemps dans moi.

AU MÊME

Combien de femmes m'envient! Qu'ont-elles à m'envier? C'est ce malheureux bonheur.

Savez-vous? Mon bonheur, c'est Juliette! il est mort comme elle, et moi je suis Roméo, je le pleure.

J'ai dans mon âme un ruisseau de larmes dont la source est pure; elles arroseront les fleurs de mon tombeau lorsque je ne serai plus de ce monde. Peut-être l'autre me donnera une récompense là-haut!

Chassons les idées lugubres! Dans ce moment, elles sont cadavéreuses... La mort est à la tête d'elles; bientôt à la mienne...

(1) Lettres citées dans *Soixante ans de Souvenirs*, t. I, p. 274-275.

Pardon, je m'égare; je pleure et me soulage en vous faisant dépositaire de mes plus secrètes pensées...

Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas?

Non, vous ne le pouvez.

Venez me dire vous-même que vous me plaignez.

Venez de suite. Nous causerons, nous serons dans l'autre monde; je fermerai ma porte à celui-ci.

EXTRAIT DU

"GALIGNANI'S MESSENGER"

(4 février 1829.)

L'extravagance singulière d'une jeune cantatrice de l'Opéra-Italien a servi ces jours derniers de sujet d'observation et de ridicule aux cercles distingués de la capitale. Cette signora a eu la semaine dernière une soirée à laquelle il a été solennellement annoncé qu'il ne serait invité que des personnes *présentées* à la cour!... En faisant par-dessus la pitoyable sottise d'une prétention semblable, la jeune signora est aussi accusée d'une offense plus grave envers les convenances. On dit qu'au nombre des amusements choisis pour ses hôtes distingués, parmi lesquels on comptait plusieurs Anglais, se trouvait un proverbe dans lequel la nation anglaise était burlesquement tournée en dérision, dans un rôle joué d'une manière aussi vive que piquante par l'*aimable* maîtresse de la maison. Si cela est vrai, et notre autorité est trop sûre pour admettre un doute, nous devons, pour parler net, signaler cette conduite comme une basse impertinence venant d'une abjecte éducation, et surtout ne convenant pas à une personne qui, si nous avons bonne mémoire, est personnellement redevable à l'hospitalité de la nation qu'elle tourne en ridicule; nation qui, malgré son prétendu peu de goût pour la musique (défaut qui a été particulièrement l'objet

de la satire de la signora), est néanmoins la nation du monde qui protège avec le plus de munificence le talent musical.

Il est juste d'ajouter qu'il n'est pas ici question de Mlle Sontag, qui était engagée pour cette soirée chez S. A. R. le duc d'Orléans.

Réponse de M. le baron de Trémont à l'éditeur du " Galignani's Messenger ".

Monsieur,

Votre estimable journal est une publication utile et grave qui ne vit point de scandale. Un esprit de justice et de convenance y préside : aussi ne douté-je pas qu'un article inséré dans son numéro du 4 de ce mois ne soit étranger à ses rédacteurs habituels. Il concerne une cantatrice célèbre que je ne connais point, quoique j'aime beaucoup son talent; mais j'aime encore mieux la vérité, et réparer une injustice quand je le puis, ce qui me fait vous affirmer *positivement* que les cercles les plus distingués de cette capitale n'ont attaché aucune idée sérieuse à la scène ajoutée au proverbe joué récemment chez cette dame. Les personnes qui composent ces cercles savent que, si les artistes sont passibles de la censure ou plutôt de la critique du public *payant* lorsqu'ils paraissent devant lui, cette critique n'a pas droit de les poursuivre dans leurs demeures ni dans leurs relations privées. Celles qui étaient invitées chez la signora (non parce qu'elles étaient *présentées* mais *présentables*), ont vu que la scène en question se bornait à l'imitation de l'*accent anglais* appliqué à la langue française imparfaitement parlée, chose fort innocente, assurément, et dont les Anglais de distinction présents ne se sont pas plus formalisés que je ne le ferais si je vous voyais sourire des *gallicismes* de ma lettre.

Traduire cette inoffensive plaisanterie en amère satire, expo-

ser ainsi à la défaveur et à l'animadversion de la nation anglaise une personne dont la conduite est au niveau du talent, et qui a déjà été à même d'apprécier la noble protection que les Anglais accordent aux artistes, est, j'en suis sûr, tellement loin de vos intentions, que je ne doute pas que vous ne vous empressiez de publier cette lettre, comme la réparation d'une offense tout involontaire de votre part.

J'ai l'honneur, etc...

Un de vos plus anciens abonnés.

Paris, le 8 février 1829.

Lettre de Mme Malibran à M. le baron de Trémont.

Paris, 19 février 1829.

Monsieur,

Combien je suis sensible à tout ce que vous avez bien voulu faire pour moi ! Aussi ma reconnaissance sera sans bornes. La représentation de *Tancredi* m'a tellement occupée que je n'ai pas trouvé un moment pour répondre à vos deux aimables lettres, et vous dire que j'avais chargé un de nos bons amis de faire les démarches que vous aviez eu la bonté de m'indiquer. Je crois qu'à cette heure tout doit être fait. Il est bien vrai que j'ai indiqué à Mme Orfila le désir d'assister au bal déguisé de Mme Lebrun, mais je n'oserai jamais solliciter une invitation pour mon frère, moi n'ayant pas l'honneur de connaître M. Lebrun. Je vous remercie donc de votre bonne intention; mais je ne voudrais pas que ce bal fût un nouveau sujet pour faire parler de moi.

Recevez de nouveau, Monsieur, l'assurance de tous mes sentiments distingués, avec lesquels je suis, Monsieur, votre affectionnée

M. Malibran.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

Imp. Paul Dupont (Thouzellier Dr). — Paris. — 1318.8.11. (Cl.).

Les Écrits et la Vie anecdotique et pittoresque

DES GRANDS ARTISTES

(Peintres, Sculpteurs, Musiciens et Comédiens)

Broché 2 fr. 50 — Relié 3 fr. 25

PARUS :

COROT, FAVART et Mme FAVART, GAULTIER-GARGUILLE, FROMENTIN
LA MALIBRAN, CARPEAUX, GAVARNI

La Vie Anecdotique et Pittoresque

DES GRANDS ECRIVAINS

Broché 2 fr. 25 — Relié souple 3 fr.

PARUS

GEORGE SAND — PAUL VERLAINE — LORD BYRON — GŒTHE — DIDEROT — TOLSTOI — BAUDELAIRE — BALZAC — VICTOR HUGO
DICKENS — VOLTAIRE — STENDHAL — A. de MUSSET — Th. GAUTIER

Bibliothèque Théâtrale Illustree

Par Paul GINISTY

Broché 2 fr. 50 — Relié souple 3 fr. 25

PARUS :

LE MELODRAME — LA FEERIE — LE THEATRE DES ROIS

COLLECTION HISTORIQUE ILLUSTRÉE

Rédigée d'après les Documents d'Archives et les Mémoires, par A. SAVINE

Broché 1 fr. 50 — Relié souple 2 fr. 25

PARUS :

Le 9 Thermidor — Fouquet — La Cour galante de Charles II
Les Jours de Trianon - L'Abdication de Bayonne - La Vie à la Bastille
L'assassinat de la duchesse de Praslin — La Vraie Reine Margot
Les Jours de la Malmaison - La Vie aux Galères - La Cour de Prusse
Les Deportes de Fructidor - L'Espagne en 1810 - Le Beau Lauzun
Un séjour en France sous Louis XV — Mme Elisabeth et ses amies
Une résidence Allemande au XVIIIe siecle - Une Captivité en France
La Chasse aux Luthériens — La Jeunesse de la Grande Catherine
Amours et Coups de sabre d'un Chasseur à cheval
De la Paix de Vienne à Fontainebleau — La Vie au Barreau
Les Cachots de Paris — Saint-Domingue à la veille de la Révolution
Les debuts de Botany bay — Le Maroc il y a cent ans
A la Cour du Roi Joseph — Les Geôles de Province sous la Terreur
Abordages d'un Marin de la République - Le Portugal il y a cent ans

Les Prosateurs Illustres Français & Étrangers

Sous la direction de M. Ch. SIMOND

Broché 1 fr. — Relié 1 fr. 50

PARUS :

J. J. ROUSSEAU — STENDHAL — STERNE — EUGENE SUE — WALTER SCOTT — CREBILLON Fils — HOFFMANN — BRANTOME — Mme de GIRARDIN
SWIFT — MARIVAUX - CHARLES NODIER — MONTAIGNE — MACHIAVEL
— PETRONE — P. L. COURIER — RABELAIS — CYRANO DE BERGERAC —
St SIMON — SUETONE — MARAT — CAMILLE DESMOULINS — BOCCACE
— DIDEROT — CHATEAUBRIAND — AUG. THIERRY — CHAMFORT.

Encyclopédie Littéraire Illustrée

Anthologie des classiques de toutes les époques et de tous les pays

(Sous la direction de M. Ch. SIMOND)

Broché 2 fr. — Relié souple 2 fr. 75

PARUS :

L'INDE — LA GRÈCE — LA NORVÈGE — LES POÈTES LATINS
LA PERSE — LE THÉATRE FRANÇAIS — LE ROMAN ALLEMAND
LES PROSATEURS LATINS — LES POÈTES ANGLAIS
LE THÉATRE ITALIEN — LE ROMAN FRANÇAIS
LA LITTERATURE CHRÉTIENNE — LA LITTÉRATURE ARABE